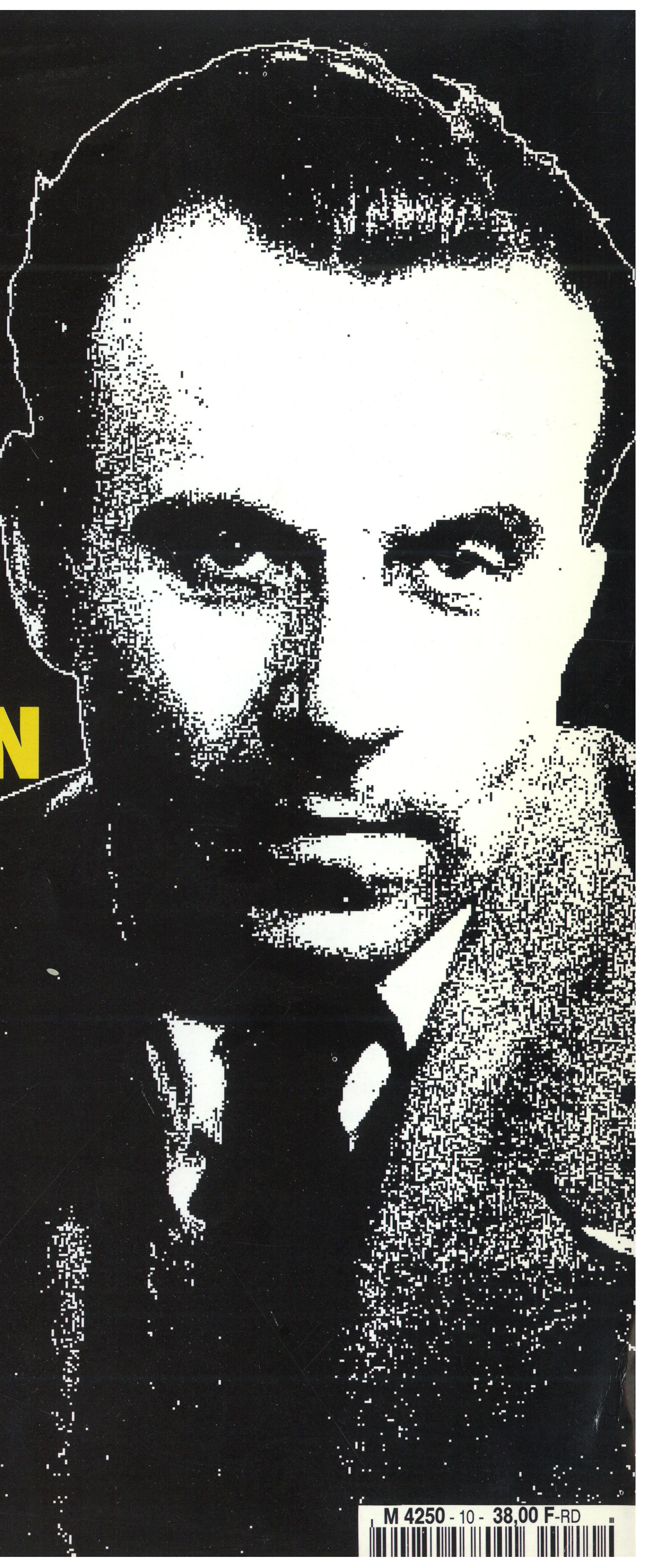
ENQUÊTE SUR
l'histoire
Trimestriel ▲ Printemps 94 ▲ N° 10 ▲ 38 F

LES ÉCRIVAINS ET LA COLLABORATION 1940-1945



POURQUOI CÉLINE ?
PHILIPPE ALMERAS

ACTUALITÉ DE DRIEU
JEAN-MARIE ROUART

LA TENTATION FASCISTE
JACQUES LAURENT

REBATET ET LE CINÉMA
PHILIPPE D'HUGUES

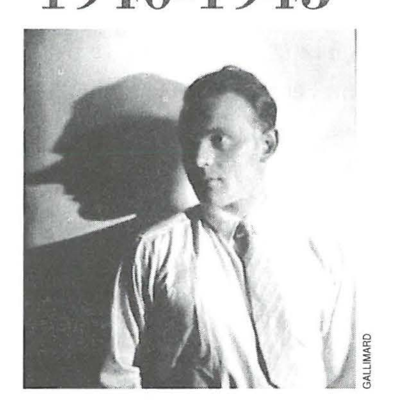
M 4250 - 10 - 38,00 F-RD

S O M M A I R E

Les écrivains et la Collaboration
1940-1945


DR

R. Brasillach


GALLIMARD

J. Prévost


AFP

Arletty

En couverture :
Louis-Ferdinand Céline



DR

Directeur de la Rédaction : Dominique Venner
Directeur de la publication et gérant : Gérald Penciolelli
Directrice artistique : Céline Puybareau-Manaud
Relations publiques : Véronique Villain

Ont collaboré à ce numéro :
Philippe Alméras, Henri Amouroux, Jean-Paul Angélelli, Gwenn-Aël Bolloré, Pierre Bonnefont, Anne Brassié, Éric Brocard, Thierry Buron, Guy Chambarlac, Bruno Chossat, Gilbert Comte, Éric Coutances, François-Georges Dreyfus, Bernard George, Stéphane Hoffmann, Philippe d'Hugues, Jacques Laurent, Pascal Louvrier, Jean Mabire, Sophie Massalovitch, Pierre Monnier, Roberto de Moraes, Jean-Jacques Mourreau, Jean-Marie Rouart, Paul Sérant, Frédéric Valloire, Éric Vatré, Charles Vaugeois, Dominique Venner.

Enquête sur l'histoire
est édité par la société EC2M,
Sarl au capital de 50 000 F. RC Paris B 385 099 528.
Siège social : 60 Bd Malesherbes, 75008 Paris. Tél.: (1) 47.03.91.68.
Imprimerie Maulde et Renou.
N° de commission paritaire 80171. Dépôt légal à parution ISSN 1166-1232
Bulletin d'abonnement et Bon de commande encartés
non numérotés entre les pages 66 et 67.

ENTRETIEN AVEC GWENN-AËL BOLLORÉ

Les 177 Français du Jour « J »

Sur les 180 000 hommes débarqués le 6 juin 1944 sur les côtes de Normandie pour libérer la France, il n'y eut que 177 Français, 177 commandos français intégrés à la 1ère Special Service Brigade britannique commandée par Lord Lovat. L'un de ces 177 était un garçon de dix-huit ans, engagé sous le pseudonyme de Bollinger pour ne pas nuire à sa famille restée en France occupée. Son vrai nom : Gwenn-Aël Bolloré. Nous l'avons rencontré.

ESH : Comment vous êtes-vous retrouvé ce jour-là, dans cette petite troupe d'élite, la seule à représenter la France au Jour « J » ?

Gwenn-Aël Bolloré : D'abord, je voudrais dire que, si nous avons été les seuls à débarquer le 6 juin 1944, d'autres Français ont quand même participé, de façon indirecte mais réelle à l'effort de guerre de cette journée capitale, je pense surtout à la Résistance intérieure qui, par les nombreux sabotages et destructions du réseau ferroviaire intérieur a considérablement gêné l'ennemi. En ce qui me concerne, tout avait commencé en 1940 dans la rage de la défaite.

– Quel âge aviez-vous ?

– En 1940, j'avais quatorze ans. J'étais alors dans ma famille, à Quimper. Quatre motocyclistes allemands, pas un de plus, ont occupé la ville. En face, il y avait plusieurs centaines de soldats français qui traînaient la savate, les mains dans les poches, sur les quais de l'Odet. L'armistice n'était pas encore signé. Ils n'ont rien fait pour se débarrasser des quatre Allemands. J'étais révolté. Quand l'amiral de Penfentenyo, avec une poignée de fusiliers-marins a cherché à barrer aux Allemands la route de Lorient, on l'a traité de « criminel ».

– Parmi vos camarades de collège, beaucoup partageaient-ils vos sentiments de résistance ?

– Non. Nous discutions ferme, mais la grande majorité des élèves s'en moquaient. Ils parlaient « patates » ou « marché noir ». Une petite minorité appartenait à des mouvements type « Europe Nouvelle » dirigés par Darnand ou Bucard. Nous n'étions que deux « résistants ». L'autre, c'était Aubry, il participera à la Libération de Paris.



Une des photos les plus extraordinaires du 6 juin 1944. Sur une barge de débarquement, un groupe de commandos aperçoit les côtes de France. Tout à l'heure, ils seront devant la mort.

– Vous-même avez décidé de passer en Angleterre ?

– Rejoindre l'Angleterre était mon but. J'ai fini par acheter une barcasse pourrie après avoir vendu en cachette le cheval que m'avaient donné mes parents. Il y avait d'autres volontaires pour partir. Nous étions neuf. Ce fut une aventure de fous. Départ en pleine tempête, la seule façon d'éviter les patrouilleurs allemands. Nous avons failli dix fois être engloutis dans des vagues énormes. Finalement, nous avons été recueillis par un destroyer anglais.

– Quel âge aviez-vous à ce moment précis ?

– J'avais seize ans. Un fois transféré à côté de Londres, dans un camp des FFL, à mon âge, il n'y avait que la marine pour m'accepter. C'est ainsi que je suis devenu marin et quand le commandant Kieffer a formé le premier bataillon de fusiliers-marins commandos, je me suis porté volontaire. Voilà.

– Quelle était la mission du commando français le 6 juin 1944 ?

– Nous devions nous emparer de Ouistreham, au nord de Caen. Objectif numéro un : débarquer en un minimum de temps. De l'eau jusqu'à la poitrine, quarante kilos sur le dos, les armes tenues au-dessus de la tête, nous voilà partis, à plus de cent mètres du rivage. Ça et là des camarades tombent au milieu des gerbes d'eau et des explosions, balles de mitrailleuse, éclats d'obus ou de bombe. Un seul but : serrer les dents et arriver... Sur la plage, c'est le carnage. Des hommes sont allongés morts ou blessés. Les instructions sont formelles : ne pas s'occuper des blessés sur la plage et suivre la vague d'assaut. J'aperçois le commandant Kieffer, étendu et blessé. Comme on m'a bombardé infirmier, je m'en occupe : pansement et piqûre de morphine. Suivis par un char amphibie qui a réussi à débarquer, nous fonçons vers le Casino, notre objectif. Les Allemands se défendent avec énergie. Nous avons de la casse. Mais je ne vais pas tout vous raconter. Pour les rescapés du 6 juin, ce fut vraiment le jour le plus chargé de leur vie. Pour les autres, ce fut le dernier.

– Que pensez-vous du film de Darryl Zanuck *Le Jour le plus long* ?

– En dehors du titre qui est exact, pas grand-chose de bon. Il est assez loin de la réalité.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLES VAUGEOIS

■ Gwenn-Aël Bolloré a publié ses souvenirs : *Nous étions 177*, Éditions France-Empire.

Actualité de l'histoire

Les Murs de Constantinople

La municipalité d'Istanbul a entrepris la restauration des anciennes murailles de Constantinople, lesquelles représentent des murs crénelés hauts de dix à quinze mètres et trois centaines de tours. Les travaux devraient être terminés l'an prochain. Depuis 1453, date de la conquête de l'antique métropole byzantine par les Turcs ottomans, c'est la première fois qu'une opération de cette envergure est engagée. Les plus anciens éléments datent de l'an 413 et du règne de l'empereur Théodose II. Ils furent agrandis et rénovés plusieurs fois, sous Héraklios, Léon V, Manuel Comnène et, en dernier lieu, sous Jean VIII Paléologue, douze ans avant la chute de la « reine des villes », tragique événement qui fit grand bruit dans toute l'Europe.

La Bataille de Fontenoy

Avec le siège de Tournai, elle fut un moment majeur dans les guerres de Succession d'Autriche (1740-1748). Le 11 mai 1745, le maréchal de Saxe et les Français y battirent, en présence de Louis XV et du Dauphin, les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais commandés par le duc de Cumberland et Königsegg. Sur place, dans le Hainaut, les Tournaisiens se préparent à en célébrer le 250e anniversaire auquel l'historien Alain Tripnaux apportera sa contribution exceptionnelle : un ouvrage monumental dont les deux tomes seront publiés dans les mois à venir. Deux associations ont été constituées. « Fontenoy 1995 » s'emploie, depuis plus d'un an, à donner aux célébrations tout le faste qu'il convient, tandis que « Le Tricorne » dont Alain Tripnaux assure la présidence, s'active à promouvoir, défendre et célébrer la mémoire et l'histoire de la bataille de Fontenoy et du siège de Tournai. Ouverte à tous, tant spécialistes que simples amateurs d'histoire, elle se propose de publier tout ouvrage consacré à ce double événement et de préparer l'animation culturelle des sites. Une banque de données sera à la disposition de tous les chercheurs et de toutes les sociétés historiques. Autre projet, déjà en chantier : la reconstitution fidèle – notamment d'après les études du peintre Rigo – du bel uniforme des soldats du Régiment du Roi, unité d'élite qui avait combattu à Fontenoy et sous Tournai.

Informations : « Le Tricorne », Chaussée de Taintegnies – 7504 Froidmont, Belgique.

La Marche de Radetzky

Dédiée au feld-maréchal le plus populaire de l'Autriche du XIXe siècle, cette marche viennoise fut composée par Johann Strauss père. Elle a donné son titre à l'un des célèbres romans de Joseph Roth. Axel Corti qui vient de disparaître à l'âge de soixante et un ans, travaillait au tournage d'une adaptation cinématographique de cette œuvre empreinte de nostalgie douce-amère qui évoque la fin de la Double Monarchie. Gernot Roll, le cameraman de Corti, achèvera le film dans l'esprit du metteur en scène disparu. Vedettes principales : Charlotte Rampling et Max von Sydow.

Philippe Seguin sur les traces de Napoléon III

Auteur d'un ouvrage sur Napoléon III, paru voici quatre ans chez Grasset, le président de l'Assemblée nationale porte, depuis sa jeunesse étudiante, un intérêt constant à l'empereur tant décrié. En février dernier, à la faveur d'un déplacement en Suisse voisine, il a tenu à consacrer une matinée entière à la visite du château d'Arenenberg, dans le canton de Thurgovie. C'est ici même, sur les rives du lac de Constance, où la Reine Hortense avait trouvé refuge, que le jeune prince Louis-Napoléon Bonaparte passa les premières années de sa vie. Aménagé en « Musée Napoléon » et avec d'émouvants souvenirs, le château d'Arenenberg met en lumière les années peu connues de celui qui demeure assez injustement parmi les mal aimés de l'histoire de France.

William L. Shirer

Comme Hemingway et Pound, cet Américain de Chicago avait été attiré par l'Europe. Jeune journaliste, il signait son premier reportage en 1927, pour l'arrivée de Lindbergh au Bourget. Débarquant à Berlin au début du mois d'août 1934, il allait être le témoin, jusqu'à la fin 1940, de la montée de « l'Allemagne nouvelle ». Parmi les premiers à commenter l'Anschluss de l'Autriche, en 1938, il devait suivre, comme correspondant de guerre, l'armée allemande dans sa conquête de l'Europe et assister à la signature de l'armistice de 1940 dans le fameux wagon de Compiègne. Dans les années cinquante, il figura sur les listes noires de McCarthy. Il profita de cette période d'interdiction professionnelle pour rédiger les deux tomes de son ouvrage intitulé *Le IIIe Reich*. Publiée en 1960 aux États-Unis, cette chronique de l'hitlérisme tenue par un journaliste américain de gauche fut vendue à plusieurs millions d'exemplaires et passa pour un ouvrage de référence, même en Europe. Il s'intéressa aussi à la vie politique française et publia *La Chute de la IIIe République* dont, à sa parution, les spécialistes du *Monde* ne manquèrent pas de relever les inexactitudes. Retiré dans le Massachusetts, Shirer avait rédigé une vingtaine de romans et venait de terminer un livre sur Léon Tolstoï. Il est mort à Boston, en décembre dernier, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Études indo-européennes

Tous les deux ans, l'Institut d'études indo-européennes de la Faculté des Langues de Lyon III organise un séminaire ouvert au public comme aux chercheurs. La première partie consiste en un colloque sur un thème défini. La seconde est réservée à des communications variées dans lesquelles les différents intervenants peuvent présenter l'état de leurs recherches ou les résultats de travaux récents. Cette année, le séminaire aura pour thème : « L'Épopée et le genre héroïque dans le monde indo-européen ». Il se tiendra à Saint-Germain au Mont d'Or, du jeudi 26 mars au dimanche 29 mai.

Informations au 72 72 21 74 (après-midi) et inscriptions au 78 91 25 29.

Carl Schmitt

Théoricien de l'état d'exception et de la décision, mais également du grand espace européen, Carl Schmitt (1888-1985) est une des figures majeures de la pensée politique de ce siècle. Il n'existait à son sujet que des témoignages, des notices et des études biographiques, mais aucune véritable biographie. Paul Noack, professeur émérite à l'Université de Munich, vient de combler cette lacune.

Carl Schmitt, Eine Biographie (Propyläen-Verlag, Berlin, 368 pages dont un cahier photo, 58 DM).

Rebekka

À Dresde-Cotta, les archéologues ont exhumé le squelette vieux de sept mille ans, d'une femme décédée à l'âge de trente à trente-cinq ans. Cette découverte fait sensation, car il semblerait que cette femme était enceinte et serait morte de façon non naturelle. Les restes de « Rebekka » seront présentés à la fin de l'année dans une exposition intitulée « Archéologie aujourd'hui » qui se tiendra dans la capitale saxonne.

Palestrina

Giovanni Pierluigi dénommé Palestrina comme l'antique Préneste où il a vu le jour en 1525, reste une figure mythique de la musique européenne. Sa mort, survenue à Rome le 2 février 1594, a été célébrée sur les ondes, notamment sur France-Musique. Elle l'a également été par l'édition, ce qui est heureux, car le lecteur francophone ne disposait jusqu'ici que de trois études déjà anciennes. Il s'agit de deux ouvrages très différents. Le *Palestrina* de Livio Blanchi dont Fayard publie une traduction française, est le livre d'un musicologue italien réputé. Le *Palestrina ou l'esthétique de l'âme du monde* du philosophe Jean-François Gautier, paru chez Actes Sud, ne s'attache pas à une analyse

du langage musical de Palestrina, mais à dire qui fut Palestrina et quelle fut la culture de son temps.

REVUES

Redécouvrir des pages oubliées de notre patrimoine littéraire : tel est l'objectif de l'association « Les Glaneurs ». Le premier numéro de son bulletin, *Le Glaneur*, vient de paraître : on y trouve des textes peu connus de Barrès, Louise Labé, Chateaubriant, Paul-Louis Courier, Léon Bloy, Fénelon et d'autres. Une heureuse initiative.
Les Glaneurs, 7, rue Villedo, 75001 Paris. Président : M. Lionel de Meslon. Cotisation annuelle : 200 F.

LIVRES ANNONCÉS

Mémoires et biographies

Les labyrinthes du Temps. Rencontres et choix d'un Européen par Marcel Brion. En mai, chez José Corti.

D'Assise à Manhattan – Journal 1959-1963, par Michel Ciry. En avril, chez Buchet-Chastel.

Platon, par Abel Jeannière. En avril, au Seuil (« écrivains de toujours »).

Attila, par Philippe Guilhaume. En mai, chez France-Empire.

Marguerite de Valois (La « reine Margot »), par Jannine Garrisson. En avril, chez Fayard.

Esteban Jamete. Sculpteur français de la Renaissance en Espagne (1515-1565), par André Turcat. En mai, chez Picard.

Montesquieu (nouvelle édition), par Jean Starobinski. En avril, au Seuil (« écrivains de toujours »).

Parmentier, par Anne Muratori-Philip. En mai, chez Plon.

Robespierre, par Max Gallo. En mai, chez Plon.

Théophile Conrad Pfeffel (1736-1809), par Gabriel Brauener. En avril, à La Nuée Bleue (Strasbourg).

Saint-Exupéry, laboureur du ciel, par Curtis Cate.(édition revue et corrigée de l'ouvrage paru en 1973, augmentée d'un cahier photo). En avril, chez Grasset.

Victor Basch, par Françoise Basch. En avril, chez Plon.

Dimitri Chostakovitch par Krystof Meyer. En mai, chez Fayard.

Bérégovoy, par Christiane Rambaud. En mai, chez Perrin.

Élie Wiesel, par Philippe de Saint-Chéron. En avril, chez Plon.

Études historiques

Carthage. Splendeur et décadence d'une civilisation, par David Soren. En avril, chez Albin Michel.

Juifs et chrétiens sous l'Islam, les dhimmis face au défi intégriste, par Bat Ye'or. En avril, chez Berg International.

Histoire de l'errance juive, par Riccardo Calimani. En mai, chez Fayard

Atlas des monuments paléochrétiens. Volume I : Région Sud-Est et Corse, sous la direction de Noëlle Duval. En mai, chez Picard coéditeur avec la sous-direction de l'« Archéologie ».

L'homme médiéval, par Jacques Le Goff. En avril, au Seuil (« Points Histoire »).

L'Affaire Galilée, par Mgr Poupard. En avril, chez Desclée de Brouwer.

Érudition et religion au XVIIe et XVIIIe siècles, par Bruno Neveu (préface de Marc Fumarolli). En avril, chez Albin Michel.

L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIIIe siècle, par Jean Ehrard. En avril, chez Albin Michel.

L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIIIe siècle, par Robert Mauzi. En avril, chez Albin Michel.

Patrons du Second Empire (Volume IV : l'Alsace), par Nicolas Stoskopf. En mai, chez Picard.

Vichy, un passé qui ne passe pas, par Éric Conan et Henry Rousso. En avril, chez Fayard.

Les Enfants d'Izieu (édition augmentée), par Rolande Causse. En avril, au Seuil.

La Résistance à Lyon, par Marcel Ruby. En mai, chez Horvath.

De Gaulle et les médias, par l'Institut Charles de Gaulle. En mai, chez Plon.

Parrains et marraines dans l'histoire : la parenté spirituelle en Europe, par Agnès Fine. En avril, chez Fayard.

Les Dynasties du Nord, par Pierre Pouchin. En juin, chez Perrin.

Luxe et charité – Le Faubourg Saint-Germain et l'Argent, par Jean Nagle. En mai, chez Perrin.

Le Réveil des nationalismes français, par Gilles Martinet. En avril, au Seuil.

Histoire de l'Inde moderne, sous la direction de Claude Markovits. En avril, chez Fayard.

Classiques

La société féodale de Marc Bloch (réédition). En avril chez Albin Michel.

Naissance des Annales (tome I), par Marc Bloch et Lucien Febvre. Publication présentée et annotée par Bertrand Muller. En avril, chez Fayard.

Les Travaux de Persille et Sigismonde. Histoire septentrionale par Miguel Cervantes. En mai, chez José Corti (collection Ibériques).

Lettre à Monseigneur de Beaumont, par Jean-Jacques Rousseau. En avril, à l'Âge d'Homme.

Cinq-Mars, par Alfred de Vigny. En mai, chez Horvath (Lyon).

Les Récits d'un jeune médecin par Michael Boulgakov (texte intégral). En avril, à l'Âge d'Homme.

Regard, parole et espace, par Henri Maldiney. En avril, à l'Âge d'Homme.

L'Impossible Antisémitisme, par Jacques Maritain. En avril, chez Desclée de Brouwer.

Guerres, batailles et guerriers

La Légion étrangère (1831-1962), par Douglas Porch. En avril, chez Fayard.

Cahiers d'un survivant – le soldat Dominik Richert dans l'Europe en guerre 1914-1918, par Dominik Richert. En mai, à la Nuée-Bleue (Strasbourg).

La Libération de Paris, par Philippe Raguenau et Eddy Florentin. En mai, chez France-Empire.

Histoire de la libération de Paris, par Andrien Dansette. En juin, chez Plon (Réédition).

Histoire mondiale du Renseignement, par Roger Faligot et Rémy Kauffer (tome 2). En avril chez Robert Laffont.

L'Affaire Gladio (les réseaux secrets américains au cœur du terrorisme en Europe), par Jean-François Brozzu. En avril, chez Albin Michel.

La Bombe à retardement – Enquête sur la survie du KGB, par Evguenia Albatz. En avril, chez Plon.

Vendée, le livre de la mémoire

Dans les numéros 7 et 8 de notre publication, nous avions passé avec l'accord des Éditions Valmonde, une publicité pour l'ouvrage de Jean Tulard et Patrick Buisson, *Vendée, le livre de la mémoire – 1793-1993*.
Certaines commandes transmises à l'éditeur n'ont pu être honorées suite à une rupture de stock dont nous n'avons pas été informés.
Nous tenons à présenter à nos lecteurs concernés nos sincères excuses pour cet incident fâcheux totalement indépendant de notre volonté.

ESH

Pages réalisées par Jean-Jacques Mourreau

Agenda de l'histoire

Mars

1er mars
1900 – Dans un duel avec l'historien protestant Gabriel Monod, Charles Maurras est blessé à l'avant-bras.

2 mars
1824 – Naissance à Litomysl, en Bohème, de Bedrich Smetana, le « père de la musique tchèque ».

3 mars
1942 – Dans la nuit du 3 au 4, l'aviation anglaise bombarde les usines Renault. Bilan : plus de six cents morts.

4 mars
1919 – L'amiral Koltchak qui s'est proclamé « régent suprême de la Russie » en novembre, lance une offensive en direction de Simbirsk et de Samara.

5 mars
1626 – Traité de Monzon : l'Espagne abandonne la Valteline aux Grisons, mais garde le passage libre.

6 mars
1204 – Chute de Château-Gaillard, la forteresse normande construite par Richard Cœur de Lion. Les troupes de Philippe-Auguste s'en emparent par ruse et massacrent les cent-quatre-vingts défenseurs dont Roger de Lasci, leur chef.

7 mars
851 – À Vendôme, Nominoé, le légendaire chef breton qui avait défait Charles le Chauve à la bataille de Ballon, trouve la mort en campagne.

8 mars
1869 – Mort à Paris du musicien Hector Berlioz, à l'âge de 66 ans. Il avait dit : *« J'ai repris là où Beethoven s'était arrêté. »*

9 mars
1895 – naissance à Heidelberg d'Ernst Jünger.

10 mars
1872 – Mort à Pise de Giuseppe Mazzini, fondateur du mouvement de la Jeune Europe. L'infatigable agitateur de l'unité italienne venait de rentrer clandestinement dans sa patrie.

11 mars
1597 – Les Espagnols prennent Amiens et menacent Paris.

12 mars
1943 – Mort à Oslo du sculpteur norvégien Adolf Gustav Vigeland, disciple de Rodin.

14 mars
1681 – Naissance à Magdeburg de Georg Philipp Telemann.

16 mars
1921 – Rue Handenberg, à Charlottenburg, Talaat pacha, l'ancien Premier ministre de Turquie, est abattu par l'étudiant arménien Teilirian. Devant la Cour d'assises de Berlin, le meurtrier justifiera son geste par le massacre des Arméniens de 1915 et en rendra responsable sa victime. Il sera acquitté.

17 mars
1229 – Frédéric II de Hohenstaufen, roi de Sicile et empereur germanique, entre en vainqueur dans Jérusalem.

18 mars
1904 – En Suisse, Lénine et Mussolini figurent parmi les orateurs de la traditionnelle commémoration de la Commune de Paris, organisée à Plainpalais, sous la présidence du docteur Wyss, président du Parti socialiste genevois.

19 mars
1593 – Naissance à Vic-sur-Seille du peintre lorrain Georges de La Tour.

20 mars
1413 – Mort du roi Henri IV d'Angleterre. Avènement de son fils Henri V, âgé de 25 ans, lequel réclame la couronne de France.

21 mars
1152 – Rupture du mariage d'Aliénor d'Aquitaine et du roi de France Louis VII. Le mois suivant, elle épouse Henri Plantagenêt, duc de Normandie.

22 mars
1594 – Henri IV entre dans Paris au petit matin. Entouré d'une nombreuse cavalerie, il pénètre jusqu'au Louvre où il se repose un moment. Accompagné d'un brillant cortège, il se rend ensuite à Notre-Dame pour y entendre la messe et le *Te Deum*. Le soir même, ce qui reste de la garnison espagnole évacue la capitale.


CHARMET

Frédéric II de Hohenstaufen.

24 mars
1852 – Hippolyte Taine écrit à Ernest Havet : *« J'essaye de me consoler du présent en lisant les Allemands. Ils sont, par rapport à nous, ce qu'était l'Angleterre par rapport à la France au temps de Voltaire. J'y trouve des idées à défrayer tout un siècle. »*

25 mars
1881 – Naissance à Nagyszentmiklós du musicien hongrois Béla Bartók.

26 mars
1720 – Sur la place du Bouffay à Nantes, le marquis de Pontcallec, MM. de Montlouis, Le Moyne, de Talhouët et du Couëdic sont décapités pour « haute trahison ».

27 mars
1482 – Marie de Bourgogne, fille du Téméraire et épouse de Maximilien de Habsbourg, succombe aux blessures d'une chute de cheval qu'elle a faite au cours d'une chasse.

28 mars
1792 – Loi de la Convention faisant de l'émigration un crime entraînant le bannissement et la mort civile. Une liste générale des émigrés, véritable liste de proscription, est dressée.

29 mars
1729 – Mort de Léopold, duc de Lorraine, âgé seulement de 49 ans. Sept ans plus tard, son fils François de Lorraine épousera Marie-Thérèse d'Autriche et sera contraint par la France de renoncer à ses duchés lorrains.

30 mars
1349 – Union définitive à la France du Dauphiné, lequel devient l'apanage de prince héritier, appelé désormais le « Dauphin ».

31 mars
1905 – En visite à Tanger, le Kaiser Guillaume II proclame sa volonté de s'opposer à la pénétration française au Maroc. Cette déclaration qui provoque la conférence d'Algésiras, pique la France au vif.

Avril

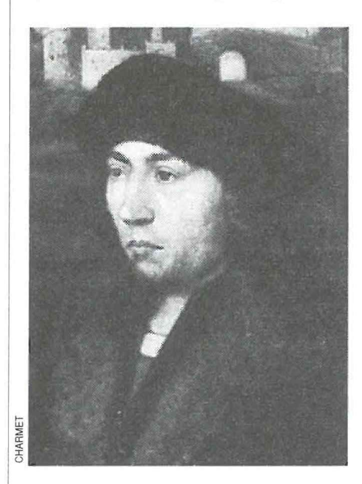
1er avril
1916 – Envoyé sur le front du Caucase, Mustafa Kemal est promu général de brigade.

2 avril
1791 – Mort de Mirabeau.

3 avril
1765 – Couronnement à Francfort de l'empereur Joseph II. Le jeune Goethe assiste aux festivités.

4 avril
1814 – Talleyrand écrit à sa nièce : *« Voilà, chère amie, une bonne nouvelle, le maréchal Marmont vient de capituler avec son corps, c'est l'effet de mes proclamations et papiers. Il ne veut plus servir Bonaparte contre la patrie. »*

6 avril
1917 – Les États-Unis d'Amérique déclarent la guerre à l'Allemagne.
1327 – En la chapelle des Clarisses d'Avignon, Pétrarque rencontre pour la première fois Laure de Noves qu'il va immortaliser par sa poésie.


CHARMET

Charles VIII.

8 avril
1498 – S'étant malencontreusement heurté le front au linteau d'une porte basse du château d'Amboise, Charles VIII meurt. Devenu roi de France, le duc d'Orléans va régner sous le nom de Louis XII.
1904 – Déclaration de l'Entente cordiale franco-anglaise.

9 avril
1904 – Benito Mussolini, responsable du parti socialiste italien, est arrêté à Genève par la sûreté helvétique avant d'être expulsé.

10 avril
1500 – Les Français vainqueurs à Novare.

11 avril
1713 – Paix d'Utrecht. À la suite de négociations commencées en janvier 1712, plusieurs traités sont signés entre la France et l'Espagne d'une part, et, d'autre part, l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, la Savoie et la Prusse.

12 avril
1204 – Prise et sac de Constantinople. Le comportement des croisés francs y provoque un durable sentiment de défiance à l'égard de l'Occident.

13 avril
1750 – Naissance au château de Saint-Ouen, dans le Logies, de Charles Armand Tuffin, marquis de la Rouërie. Quarante ans plus tard, il sera le créateur d'une véritable armée clandestine qui, sous le nom d'« Association bretonne »,voudra restaurer la monarchie et les privilèges de la Bretagne. Les frères du roi, avec lesquels il était entré en relation, l'avaient assuré que, la victoire venue, la Bretagne retrouverait le statut particulier défini par l'Acte d'Union.

14 avril
972 – À Rome, Othon II épouse la princesse grecque Théphano. De cette union naître Othon III.

15 avril
1942 – L'écrivain autrichien Robert Musil meurt à Genève. Il laisse inachevé son roman *L'Homme sans qualités*.

16 avril
1770 – À Vienne, audience solennelle à la Hofburg : l'ambassadeur de France demande la main de la jeune archiduchesse Marie-Antoinette pour le duc de Berry, le futur Louis XVI.

17 avril
1919 – Le capitaine de Gaulle est détaché près de l'armée polonaise et affecté par ordre au 124e régiment d'infanterie.


CHARMET

Henri II.

18 avril
1552 – Entrée du roi de France Henri II dans Metz. La ville lorraine est française depuis le 10 du même mois.

19 avril
1689 – Mort à Rome de Christine de Suède, dernière princesse de la Maison de Vasa. Fille de Marie de Brandebourg et de Gustave-Adolphe, elle avait dirigé très jeune les affaires du puissant royaume de Suède et s'était fait couronner « roi » de Suède en 1650. Après son abdication, elle s'était convertie au catholicisme et avait voyagé à travers l'Europe.

20 avril
1892 – Le succès salue la parution du premier numéro de *La Libre Parole*, journal quotidien dirigé par Édouard Drumont. Le titre, selon ce dernier, a été inspiré par Mme Alphonse Daudet qui, lorsqu'elle reçoit, chante souvent une rengaine, *La Magnola*, qui débute ainsi : *« Geste hardi, libre parole »*. Dans l'un des numéros de mai, Drumont faisant allusion à l'affaire de Panama, écrira : *« Au fond, avec des déguisements divers, les hommes politiques d'aujourd'hui sont tous inféodés au même état social : touchant aux mêmes caisses, vivant des mêmes ressources. »*

24 avril
1809 – Par décret signé à Rastisbonne (Regensburg), Napoléon Ier supprime l'Ordre teutonique dans tous les États de la Confédération du Rhin. Tous les biens et domaines de l'Ordre sont attribués aux princes dans les États desquels ils sont situés, à charge pour ces princes d'accorder des pensions à ceux de leurs sujets qui en jouissent en qualité de membre de l'Ordre. Le territoire de Marienthal, avec droits, domaines, revenus attachés à la grande-maîtrise et mentionnés dans l'article XII du Traité de Presbourg, sont réunis à la couronne de Wurtemberg.

25 avril
1599 – Naissance à Huningdon d'Olivier Cromwell.

26 avril
1798 – Genève est rattachée par la force à la France.

27 avril
1772 – Naissance à Colmar, en Haute-Alsace, de Jean Rapp, futur maréchal de France.


CHARMET

Olivier Cromwell.

28 avril
1635 – La France et la Suède concluent un traité d'alliance.

29 avril
1901 – Naissance à Paris du nationaliste breton Olier Mordrel.

30 avril
1991 – Mort à Paris de l'écrivain André Fraigneau, à l'âge de 86 ans. L'auteur des *Étonnements de Guillaume Francœur* et de *L'Amour vagabond* avait été l'ami de Drieu, Malraux et Cocteau. Blondin et Déon lui dédièrent, chacun, leur premier roman. Les « Hussards » en avaient fait leur « colonel honoraire ».

Mai

2 mai

1716 – Law fonde la Banque générale, société par actions, au capital de 6 millions de livres. Un an plus tard, cette banque privée est autorisée à émettre des billets ayant cours public.

3 mai

1803 – La France vend la Louisiane aux États-Unis d'Amérique.

4 mai

1939 – Dans le quotidien parisien *L'Œuvre*, Marcel Déat qui vient d'être réélu député à Angoulême, publie un éditorial intitulé : *« Mourir pour Dantzig ? Non. »*

5 mai

1821 – Mort à Longwood, sur l'île de Sainte-Hélène, de Napoléon Ier, empereur des Français.

6 mai

1758 – Naissance à Nice d'André Masséna, futur maréchal de France. Napoléon le fera duc de Rivoli et prince d'Essling.

7 mai

1724 – Naissance à Strasbourg de Dagobert Sigismund von Wurmser, futur feld-maréchal des armées autrichiennes.

8 mai

1412 – Le traité d'Eltham scelle l'amitié retrouvée du Lancastre et du parti d'Orléans.

9 mai

1946 – En Italie, le roi Victor-Emmanuel III abdique au profit de son fils, lequel monte sur le trône sous le nom d'Humberto II pour un règne très court. Le 2 juin, un référendum donne 12 717 923 voix (12 072 000 après annulation des bulletins irréguliers) à l'instauration de la Ire République, contre 10 719 284 voix à la monarchie. Le 13 juin, le souverain déchu part pour l'exil.

10 mai

1522 – Au retour d'un voyage à Gand où il s'était rendu pour défendre les intérêts de sa ville natale devant l'empereur Charles Quint, l'humaniste alsacien Sebastian Brant meut à Strasbourg. Son célèbre *Narrenschiff* (*La Nef des fous*) a parfois fait oublier ses activités diplomatiques.



Jeanne d'Arc.

11 mai

1660 – Charles II d'Angleterre est proclamé roi.

12 mai

1881 – Traité du Bardo : le bey de Tunis accepte le protectorat français.

13 mai

1809 – Les Français occupent Vienne.

14 mai

1504 – À Agnadel, Louis XII est vainqueur des Vénitiens.

15 mai

1768 – Par le traité de Versailles, Gênes cède la Corse à la France.

16 mai

1950 – En France, l'Assemblée nationale vote l'abrogation des lois d'exil qui frappaient les membres de la famille d'Orléans et de la famille Bonaparte.

17 mai

1579 – Traité d'Arras : les provinces wallonnes se soumettent à l'Espagne.

18 mai

1565 – Arrivée en vue de Malte dans la journée, l'armada turque débarque trois mille hommes dans la nuit du 18 au 19, vingt mille le lendemain. L'île est submergée et occupée sans difficultés. Les chevaliers vont résister dans le petit fort de Saint-Elme et dans les puissants forts de Saint-Michel et de Saint-Ange. Beaucoup périront dans l'attente des secours. Mais le 12 septembre, la dernière voile turque aura disparu de l'horizon de Malte. L'émoi aura été très grand en Europe.

19 mai

1051 – En la cathédrale de Reims, le roi de France Henri Ier, petit-fils de Hugues Capet, épouse Anne de Kiev, fille du prince Iaroslav le Sage. Le mariage est célébré par l'archevêque Guy de Chatillons.

20 mai

1949 – Mort de l'archevêque Damaskinos, régent de Grèce de 1945 à 1946.

21 mai

1793 – François-René, vicomte de Chateaubriand, rejoint les émigrés à Londres. Il a 25 ans et rien ou presque dans les poches.

22 mai

337 – Mort à Ancyrona de Constantin le Grand.

23 mai

1945 – Arrestation par les Britanniques du grand-amiral Karl Dönitz. Dernier chancelier du IIIe Reich et successeur désigné par Adolf Hitler, il avait, dès le 2 mai, formé un gouvernement à Plon, dans le Holstein, et élaboré un plan de paix et de reconstruction. Condamné en 1946 à dix ans de prison par le tribunal de Nuremberg, il devra effectuer l'intégralité de sa peine avant de retrouver la liberté.



Sebastian Brant.

24 mai

1370 – Traité de Stralsund. Signé entre Valdemar IV de Danemark et la Hanse, il reconnaît à celle-ci la suprématie sur la mer Baltique.

25 mai

1881 – En qualité d'« hôte d'honneur », Arthur de Gobineau assiste à la représentation de l'*Or du Rhin* de Richard Wagner, donnée à l'Opéra de Berlin.

26 mai

1923 – À Düsseldorf, Léo Arthur Schlageter, 29 ans, tombe sous les balles d'un peloton d'exécution formé par les troupes françaises d'occupation. Volontaire durant la Première Guerre mondiale, promu officier sur le front à 23 ans, il était allé ensuite se battre en Crimée et dans les pays baltes avec les corps francs. Après la dissolution de la Brigade Löwenfeld, il rejoignit le bataillon d'assaut Heinz en Haute-Silésie. Envoyé dans la Ruhr occupée en février 1923, il organisait, conformément à sa mission, un groupe de résistance armé. Devant le tribunal militaire de l'occupant, il devait renvendiquer l'entière responsabilité de ses actes.

27 mai

1456 – À Cologne, signature d'un traité d'alliance franco-danois entre Charles VII et Christian Ier.

28 mai

1358 – La jacquerie qui éclate à Saint-Leu-d'Esserent, près de Chantilly, s'étend en quelques jours à tout le Valois, à la plaine de France et à la Brie. Elle touchera la Normandie, la Bourgogne, la Lorraine et la Beauce.

30 mai

1431 – Jeanne d'Arc est brûlée vive sur la place du Vieux-Marché à Rouen.

31 mai

1578 – À Paris, le roi Henri III pose la première pierre du Pont-Neuf, réclamé par les habitants du faubourg Saint-Honoré.

Pages réalisées par Éric Coutances

L'engagement

En 1927, Julien Benda publia *La Trahison des clercs*, essai dont le titre est célèbre et le contenu oublié. L'auteur qui, après 1945, changera d'opinion, s'élevait contre la fonction assignée aux « intellectuels » depuis l'affaire Dreyfus, contre l'obligation de prendre parti à voix haute dans les affaires de la cité, si possible au service de la cause réputée « juste » par de malins tireurs de ficelles. Il y voyait un dévergondage du talent et une trahison de la seule obligation de l'écrivain : servir son art.

Le débat sur l'engagement des écrivains et – ce qui est différent – sur l'engagement de la littérature, rebondit après 1945 sous l'impulsion de Jean-Paul Sartre qui avait beaucoup à se faire pardonner. Le bonhomme était tout, sauf bête. En s'érigeant en président d'un tribunal permanent pour juger les intellectuels coupables de ne pas servir la Révolution dans le récit des amours de Jeannette ou des drames de Roméo, il faisait coup double. Il pouvait assouvir son besoin inné de régenter ses pairs tout en donnant satisfaction aux représentant français de Joseph Staline, en ce temps-là tout-puissants.

Quelques années plus tôt, entre 1940 et 1944, tandis que Jean-Paul Sartre vaquait aux obligations urgentes de publier ses écrits ou de faire jouer ses pièces avec l'approbation de la Propagandastaffel, certains écrivains s'étaient effectivement engagés dans un camp ou dans l'autre sans éprouver le besoin d'en tirer des théories. Dans leurs écrits ou leurs actes, ceux-là firent ce que leur nature leur prescrivait de faire.

Jean Prévost fut de ces écrivains. A la différence de beaucoup, il choisit pourtant de se battre avec de vraies armes dans le maquis du Vercors. Ceux qui servirent sous ses ordres ne le connaissaient que sous le nom de capitaine Goderville, celui du village normand où son père était né. On se doutait pourtant que ce chef cordial et entraînant était à part. S'il ne se séparait pas de son Colt, il trimbalait aussi une petite machine à écrire dans son sac à dos. Dans le

AFP



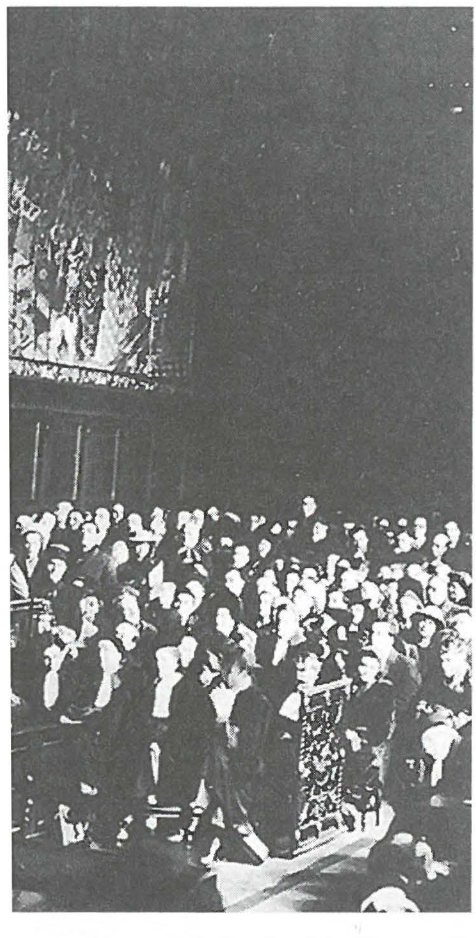
Robert Brasillach à son procès. « Pas un seul instant, au cours de ce procès, Brasillach n'abandonnera une attitude fière. Il ne tremble pas. Il n'essaie pas d'attendrir les jurés par des platitudes ou des larmes. Il dit bien en face qu'il a pris toutes ses responsabilités… » (Alexandre Astruc, compte-rendu d'audience,* Combat *du 20 janvier 1945).

maquis, il travaillait à un essai sur Baudelaire qu'il ne pourra achever.

Cet écrivain que l'on considérait comme un des plus doués de sa génération avait compris que l'armistice de juin 1940 annonçait le début d'une autre guerre qu'il ne voulait pas manquer. Il était décidé à se battre et il dira pourquoi : *« Si j'ai choisi d'assumer les risques de l'action, c'est parce que je suis persuadé qu'un homme n'a le droit de vivre, de parler, d'écrire, qu'autant qu'il a connu et accepté un certain nombre de fois dans son existence le danger de mort. »* Certains de ses admirateurs n'ont pas pris garde au caractère fort peu politique et pour tout dire foncièrement aristocratique de cet engagement, reflet d'une disposition de l'âme assez rare en ces temps de passions échevelées.

Pamphlétaire, critique littéraire et romancier, Jean Prévost venait de la gauche pacifiste. Il avait toujours été germanophile. C'est le sort injuste imposé à l'Allemagne par les vainqueurs de 1918 qui avait fait de lui, à dix-huit ans, un révolté. Avec son front de taurillon bagarreur, sa fringale de vie, de femmes, de lectures, son goût pour les sports violents et la boxe, sa rapidité d'écriture, son ambition, sa gaucherie de jeune pauvre complexé devant les riches, il faisait irrésistiblement penser au Jack London de *Martin Eden*. Son héros, sinon son modèle,

des écrivains



fut longtemps le Julien Sorel du *Rouge et le Noir*. Julien Sorel, admirateur de Bonaparte au temps de la Restauration, figure de jeune révolté en quête d'un destin, dont le siècle suivant fera, suivant les circonstances, un fasciste ou un bolchevique.

Depuis l'École normale, Prévost était proche de Marcel Déat. Ses amis, ses relations, étaient Alfred Fabre-Luce, Pierre Dominique, Jean Luchaire, Ramon Fernandez. A la fin des années trente, tous subirent, à leur façon l'attrait du fascisme. Tous allaient rêver d'une réconciliation franco-allemande. Tous devaient s'insurger contre la nouvelle guerre européenne que l'on voyait venir à l'horizon de 1938. Lui-même ne fut pas indifférent à cet « air du temps ». En 1933, tout en critiquant le *« caractère déplaisant et brutal »* du national-socialisme, il le créditait de quelques vertus : *« le goût du dévouement, le sens du sacrifice, l'esprit chevaleresque, le sens de l'amitié, l'enthousiasme... »* (1) Une évolution logique pouvait le conduire, après 1940, comme ses amis, à devenir le partisan de l'Europe nouvelle et à tomber dans les illusions de la collaboration. Mais avec lui, le principe de causalité se trouva infirmé. Jean Prévost avait choisi de se battre. Pour la beauté du geste au moins autant que pour toute autre raison. Il se fit résistant et officier dans le maquis. Il devait tomber en soldat, l'arme à la main, au débouché du Vercors, le 1er août 1944.

Dans l'engagement et même dans celui des écrivains, les idées n'expliquent pas tout. Elles comptent même sans doute moins que le tempérament et le hasard. Au cœur du grand séisme des années de guerre et d'occupation, elles pouvaient conduire aux choix les moins prévisibles. Ses idées et ses amitiés auraient pu faire de Jean Prévost tout aussi bien un partisan de la collaboration que de Robert Brasillach un résistant.

Paradoxe ? Nullement.

Normalien comme Jean Prévost, mais de dix ans son cadet, Robert Brasillach était le fils d'un officier tué en 1914. Pour ce jeune Catalan, enfant de la Méditerranée comme son maître, Charles Maurras, l'Allemagne n'était pas seulement l'ennemie, elle était un monde totalement étrange, brumeux, inquiétant.

Tout pouvait l'inciter à suivre ses amis camelots du roi, volontaires des premières troupes héroïques d'une Résistance où l'on se bousculait moins qu'en 1944. C'est pourtant un autre engagement qui le conduira, au matin glacial du 6 février 1945, à crier une dernière fois « Vive la France » face aux douze fusils français qui vont le tuer.

Voici donc deux écrivains français, deux engagements et, au bout, la mort, la mort qui transforma leur vie en destin. L'un et l'autre, à leur façon, furent des combattants. Ceux de leurs amis ou de leurs admirateurs qui les ont pleurés comme des martyrs ou des victimes ne les grandissent pas. La plume d'un écrivain n'est pas une arme moins redoutable que des fusils ou des mitrailleuses. Pourquoi et au nom de quoi l'écrivain devrait-il bénéficier du privilège d'échapper au sort du soldat ? Pourquoi devrait-on admettre une immunité spéciale pour l'écrivain et douze balles pour les autres ? Prévost et Brasillach avaient l'un et l'autre choisi une route qui ne conduisait pas à une retraite dorée. L'étonnant, c'est qu'ils ne furent pas seuls.

Cela reste un des grands mystères de ce temps-là. Des écrivains, parmi les plus grands, Céline, Drieu, Giono, Montherlant, Chardonne, Morand, Brasillach, Rebatet, Guitry, ont fait un choix, et se sont retrouvés en 1945 dans le camp des vaincus.

Tous ou presque, face aux juges, aux pelotons d'exécution, à la vindicte publique et à l'adversité choisirent de ne pas se renier. Dans une corporation peu réputée pour son courage et son mépris de la renommée, cette dignité des vaincus et des réprouvés a quelque chose de rare qui relève, osons le dire, du sentiment de l'honneur.

L'honneur de l'écrivain ne diffère pas de celui des autres hommes. Il ne consiste pas à se ranger par principe du côté des vainqueurs, à hurler avec les loups, à ramper devant les puissants dispensateurs de l'argent-roi. L'honneur de l'écrivain qu'est-ce, sinon assumer ses écrits comme des actes, tenir la tête haute dans le malheur, sans revendiquer de grâces spéciales ? On en trouve l'exemple même dans le défi d'un Jean Prévost comme dans celui d'un Robert Brasillach.

DOMINIQUE VENNER

■ *Dix-huitième année*, souvenirs des premières découvertes et des premières révoltes de Jean Prévost, vient d'être réédité par Gallimard. Il comporte un très bel hommage au *Chant funèbre pour les morts de Verdun* d'Henry de Montherlant.

---

(1) Jean Prévost, *Pamphlet*, 10 novembre 1933.

CINQUANTE ANS APRÈS

De l'histoire au tabou

PAR GILBERT COMTE

Bizarre évolution. Plus le temps passe, plus le « débat » médiatique sur l'Occupation devient sectaire et intolérant. C'est à qui jouera le plus au procureur. Les vrais acteurs, eux, étaient moins simplistes et moins manichéens. Retour aux sources.

Dans ces rudes semaines de décembre 1945, la France aborde pour la première fois l'hiver dans la paix retrouvée, depuis cinq ans. Le charbon, le pain, la viande, le sucre manquent encore et, avec eux, beaucoup d'autres produits dits *« de première nécessité »*. À Paris, la plupart d'entre eux manqueront même jusqu'à l'automne 1948. Du moins, le canon ne tonne plus en Alsace, ni sur les ultimes positions allemandes de l'Atlantique. Naturellement, l'épuration expédie toujours ses victimes expiatoires au fort de Montrouge, dans les fossés de Fresnes.

Les jeunes spectateurs des actuelles séries télévisées imaginent cette époque d'après les représentations martiales qu'en donnent les médias. Au troisième tome de ses *Mémoires de guerre* qu'il publie en 1959, après son retour au pouvoir, le général de Gaulle en propose une description beaucoup plus nuancée, souvent dépourvue d'héroïsme. Curieusement, ce témoignage essentiel ne figure jamais parmi tant d'autres souvenirs officiels constamment sollicités sur le sujet. Son non-conformisme gênerait-t-il l'histoire à la mode ?

À l'automne 1944, les opérations militaires autour de Colmar n'occupent déjà plus qu'une *« place restreinte »*, *« de fades commentaires »*, au monde *« de la politique, des intérêts, de la presse »* selon l'homme du 18


AFP

Dans ses Mémoires de guerre, *le général de Gaulle enregistre avec amertume que trois mois après la Libération de Paris, alors que l'armée reconstituée se bat devant Strasbourg et Colmar, les Français semblent complètement s'en désintéresser.*

juin. Or il s'agit des personnels, des journaux de la Libération, cités en exemple cinquante ans plus tard pour leur idéalisme ! Peiné par ces réticences, le Général convoque les directeurs des publications à son cabinet, et leur exprime sa tristesse. *« Nous allons faire de notre mieux*, rétorquent ces puissants personnages. *Mais il nous faut tenir compte des goûts du public. Or les sujets militaires ne l'intéressent pas beaucoup. »* Incroyables paroles ! Elles frappent le chef du gouvernement provisoire comme une gifle, trois mois seulement après la disparition des derniers chars *Tigre* place de la Concorde.

Le revers de la légende

Cependant, les opérations continuent. Depuis la I[ère] armée, de Lattre signe un rapport sur l'esprit de ses troupes empreint de désespoir. *« Il attribue cette crise, moins aux pertes, à la fatigue, aux souffrances causées par l'hiver, qu'à l'éloignement moral par rapport au pays »* se rappelle de Gaulle. Comme d'habitude, ce grand subordonné ne mâche pas ses mots : *« D'un bout à l'autre de la hiérarchie*, insiste-t-il, *particulièrement chez les officiers, l'impression générale est que la nation les ignore et les abandonne. »* Réadmise depuis quelques semaines dans le camp des vainqueurs, la France n'éprouverait-elle déjà plus l'allant qu'elle ressentait pour la victoire avant la débâcle de l'été quarante ? Difficile à penser ! Quoiqu'il n'en faille jamais croire de Gaulle sur parole, tant ce tragédien subtil retourne les décors selon son avantage, il n'existe là aucune raison de le récuser. L'image peu glorieuse qu'il offre équivaut pour lui à un échec. Elle ne corrobore guère, elle diminue plutôt la légende épique d'un peuple français en armes, qu'il tenta lui-même d'imposer après le débarquement américain en Normandie. Presque malgré lui, la vérité perce. Dans un moment de lassitude, ce puissant propagandiste aura peut-être voulu laisser leur part aux choses.

Dans le Paris d'alors, le conformisme ne devient pas encore une seconde nature, parmi les gens en place. Depuis son admission dans la carrière, en 1921, l'ambassadeur plénipotentiaire Jean Chauvel agace mais séduit tout ensemble par son intelligence précise, acerbe. Malgré son entregent, cet habile diplomate ne se paie pas de mots. En 1940, il a suivi Paul Reynaud dans les affolements de l'exode, jusqu'aux vignobles de la Gironde. Quand la Wermacht pénètre dans Bordeaux, il n'observe contre elle nulle *« trace »* d'*« animosité »*. Ainsi qu'il l'explique en 1971, dans des souvenirs sans complaisance en forme de *Commentaires*, les badauds conseillent tout au contraire *« obligeamment »* les soldats étrangers, les guident, se proposent comme interprètes. Malgré sa froideur, l'objectif diplomate souffre jusqu'au fond de l'âme de cet aplatissement.



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Établir une immunité catégorielle au profit des philosophes.

ARCHIVE PHOTO

Sartre disculpe Heidegger

Puis il rejoint Vichy où le nouvel État français s'organise. Sur les routes, les administrations errantes traversent des villages *« encombrés de soldats sans armes, débridés, déboutonnés, certains en pantoufles. Ils étaient gras à lard, vivant sur le pays, prenant du bon temps et pêchant à la ligne. »* Plus tard, des accusations rétrospectives dénonceront la remise ultérieure des Juifs aux Allemands. Un jugement plus exact admettrait qu'avant cette sorte d'abandon, le pays commença par s'abandonneR lui-même. *« Si tous les Français s'étaient battus comme Joseph Darnand en 1940, le problème de la collaboration ne se serait posé à personne »* disait à peu près Georges Bernanos quelques années plus tard.

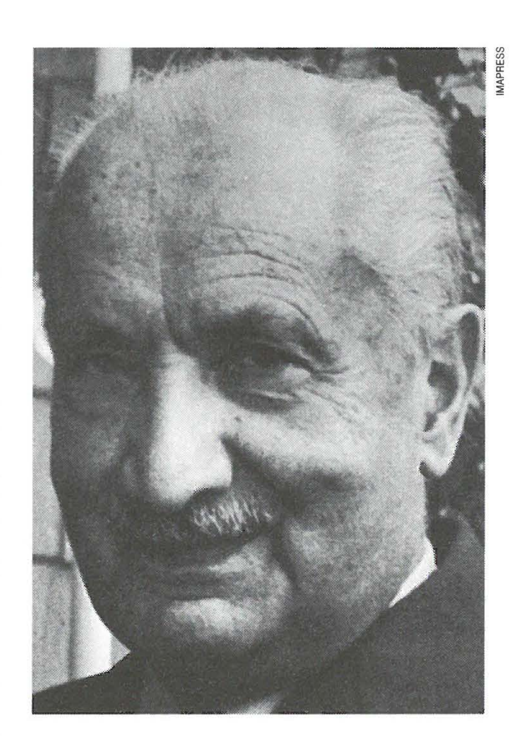
Les opinions, les sentiments exprimés là sur des drames très proches obéissent encore aux souvenirs, à la conscience de chacun. Comme en d'autres temps, les journaux dénoncent, invectivent, simplifient. Les intellectuels n'adoptent pas tous encore de pareilles mœurs. Soucieux de leur indépendance, ils élaborent parfois des tentatives de sauvetage assez inattendues, à travers de curieuses casuistiques. Le 1[er] janvier 1946, par exemple, la revue *Les Temps Modernes* publie son quatrième numéro. Raymond Aron, Simone de

Beauvoir, Michel Leiris, Maurice Merleau-Ponty, Albert Ollivier, Jean Paulhan composent le comité de rédaction. Jean-Paul Sartre anime le groupe comme directeur. S'il professe un résistantialisme littéraire tardif, encore balbutiant, plusieurs de ses compagnons s'opposèrent effectivement à l'Allemagne pendant l'Occupation. Aucun d'entre eux n'oublie pour autant quelle influence elle exerça sur la pensée européenne, depuis le XVIIIe siècle, avec Fichte, Kant, Nietzsche et tant d'autres. Depuis 1930, cet ascendant se confond dans leur esprit avec l'œuvre, le nom de Martin Heidegger. Durant quelques mois, il a sympathisé sans aucune équivoque avec le national-socialisme. Comment traiter son cas lorsqu'à Nuremberg, les alliés se préparent à pendre quelques anciens dignitaires du IIIe Reich ?

Sans le moindre embarras, Sartre charge l'excellent germaniste Michel de Gandillac de rendre visite à son collègue en existentialisme, encore sous la menace d'une enquête pour dénazification. Établi à Zahringen, près de Fribourg, le proscrit accueille avec urbanité ce Français en uniforme de capitaine. La guerre à peine éteinte n'empêche pas des rapports convenables entre gens civilisés. Malgré leur indiscutable horreur, les camps de concentration ne servent pas encore de suprême référence sur tout sujet, même s'ils présentent de l'intérêt pour celui-là. *Les Temps Modernes* reproduisent donc la conversation entre les deux hommes, avec un texte d'Alfred de Towarniki, très favorable à Heidegger.

Surtout, le dossier paraît sous une note de la rédaction qu'un collaborateur de la même revue estimerait probablement de nos jours impubliable, scandaleuse, peut-être même relevable de quelque poursuite judiciaire : *« La presse française a parlé de Heidegger comme d'un nazi ; c'est un fait qu'il a été inscrit au parti nazi. S'il fallait juger d'une philosophie par le courage ou la lucidité du philosophe, celle de Hegel ne vaudrait pas cher. Il arrive que le philosophe soit infidèle à sa meilleure pensée quand il en vient aux décisions politiques... il sera nécessaire de rechercher ce qui dans l'existentialisme de Heidegger pouvait motiver l'acceptation du nazisme, comme on a pu rechercher ce qui, dans le hégélianisme, rendait possible le ralliement de Hegel à la monarchie prussienne et le Hegel réactionnaire de la dernière période. »*

Le rapprochement arbitraire établi là entre des individus, des périodes incomparables,



IMAPRESS

Le philosophe Martin Heidegger. Favorable quelque temps au nazisme en 1933, disculpé par Jean-Paul Sartre en 1946.

réalise un tour de passe-passe intellectuel d'une rare hypocrisie. Monarque d'Ancien Régime, luthérien austère, tatillon, sans fiel, le Hohenzollern assis en 1825 sur le trône de Frédéric II ne présente aucun trait de caractère commun avec l'explosif chancelier du IIIe Reich. Qu'à tort ou à raison Hegel considérât son régime comme l'aboutissement d'une histoire dominée par l'Esprit ne choque certes pas la logique dans un système de droit divin. Par ses institutions régulières, modérées, une police politique réduite à de rares fonctionnaires, des détenus pour anticonformisme peu nombreux, une profonde horreur de la guerre, cette paisible royauté allemande ne préfigurait en rien les convulsions, les fureurs du national-socialisme. Aucun épisode pareil à la *Nuit des longs couteaux* n'ensanglanta jamais son règne. Confondre l'inidentifiable relevait de l'impudence, ou d'une inadmissible inconscience.

Une immunité catégorielle au profit des philosophes

Ce texte étrange reconnaît aussi au philosophe le droit de s'engager en politique sans compromettre en lui rien d'essentiel, par une sorte de privilège invraisemblable interdit aux autres humains. Un peintre, un musicien, créateurs de lumières, de sons, côtoient peut-être l'abominable sans exposer l'immatériel. Encore ne peuvent-ils, même dans ce cas, s'offrir en exemple ! Misérable démagogue sous la Convention, David vote lâchement la mort du Roi, puis adule Robespierre. Il produira des œuvres admirables jusque dans son idolâtrie de Napoléon. Nul ne reprocha jamais à Prokofiev d'avoir agi en pourvoyeur du goulag, lorsqu'il composait les partitions des grands films staliniens, à commencer par celle d'*Ivan le Terrible*.

Dans le cas déjà plus clair des écrivains, l'écriture agit directement sur les consciences. Le concours offert à une dictature ne nuit pas nécessairement à l'œuvre poétique ou romanesque. Malgré sa soumission perverse à l'Union soviétique, Aragon compose l'admirable *Semaine Sainte*. Au-delà des vitupérations souvent odieuses de *Je Suis Partout*, Lucien Rebatet laisse *Les Deux Étendards* en héritage à son pays. Le philosophe, lui, prétend agir à d'autres profondeurs, et plus haut. Méditer sur le destin des hommes, entre le tyran et la liberté, concerne les choix fondamentaux de son enseignement. À moins d'admettre qu'au fond tout se vaut dans les énigmes, les malentendus de l'existence.

Quoiqu'il en fût, la brève sympathie de Heidegger pour le nazisme méritait autre chose qu'un raccourci emberlificoté vers la monarchie prussienne. Par ce procédé, Sartre justifiait peut-être à l'avance, à son insu, ses faiblesses futures envers le terrorisme stalinien, puis celui des tueurs du FLN en Algérie. Plus sommairement, peut-être souhaitait-il encore établir une sorte d'immunité catégorielle au profit des philosophes.

Malgré son argumentation insuffisante, ambiguë, la note des *Temps Modernes* ne suscita aucun scandale à sa parution. Les rescapés des camps, revenus depuis moins d'un an de Dachau, Büchenwald ou Auschwitz n'y découvrirent aucune raison de protester lorsqu'elle leur tomba sous les yeux. En dépit d'épreuves douloureuses, de souvenirs horrifiés, l'Occupation léguait des souvenirs contrastés, contradictoires. Les officiers de la Wermacht venus assister au *Huis-Clos* de Jean-Paul Sartre ne ressemblaient pas précisément aux tueurs d'Oradour-sur-Glane, quoiqu'ils eussent peut-être pris la place les uns des autres selon les circonstances. François Mauriac ne s'y trompait pas non plus lorsqu'il dédicaçait, avec sa *« gratitude »*, un exemplaire de sa *Pharisienne* au lieutenant Heller, alors

chargé de la censure allemande.

Dès 1944, le seul parti communiste s'efforce d'imposer une histoire manichéenne, rigide, sans nuances. Et pour cause ! Compromis sans vergogne par le pacte germano-soviétique, par la tentative d'obtenir des Allemands la reparution de *L'Humanité* en 1940, par son ralliement tardif à la Résistance en 1941, par ses constantes variations au bénéfice de l'URSS, il lui faut reconstruire le passé selon ses intérêts du moment, selon des rétrospectives élémentaires et falsificatrices. Même là, ce mécanisme ne fonctionne pas sans ratés. Dans les très beaux souvenirs qu'elle consacre à ses dix ans passés parmi les admirateurs de Maurice Thorez, Mme Dominique Desanti raconte comment, toujours en 1946, elle provoqua la colère de Louis Aragon par des propos acerbes tenus devant lui contre Drieu La Rochelle. *« Drieu fut mon ami et a eu, lui, le courage de payer son erreur*, tonna soudain le poète officiel du PC. *Un suicide éteint toute dette. Je n'admets pas que les premiers venus qui ne savent rien bavent sur son cadavre. »* Son interlocutrice ravala sa salive. *« Pour la première fois de ma vie*, ajoute-t-elle, *j'acceptais d'être humiliée sans répondre. »* Lorsqu'elle rapporta l'incident beaucoup plus tard, pour ses lecteurs de 1975, l'ancienne collaboratrice de *L'Humanité* se contenta de dire qu'Aragon *« avait eu raison de refuser que nous noyions la complexité de Drieu sous le mépris »*. Belle parole d'une ancienne exaltée devenue une grande dame !

Libres propos sur un personnage monstrueux

Lorsqu'il tranchait de la sorte, le redoutable époux d'Elsa Triolet n'entendait certes pas réhabiliter un collaborateur ni la Collaboration. Un bref instant, il se souvenait qu'en dépit des drames, des hommes honorables avaient combattu dans tous les partis. En dépit d'une longue existence confortable et quiète, Jean-Paul Sartre ni Simone de Beauvoir n'éprouvèrent jamais de ces fléchissements. Eux, impitoyables jusqu'au bout des ongles ! Cette sévérité devenue, sur le sujet, de nos jours assez courante, demeura longtemps exceptionnelle. Chacun demeurait libre d'écrire à peu près ce qu'il voulait sur les événements, les hommes de la Seconde Guerre mondiale, Adolf Hitler compris, sans frôler pour autant la correctionnelle.

En 1952, l'honnête librairie Flammarion publie justement de *Libres Propos* tenus par le


IMAPRESS

Le poète communiste Louis Aragon en 1946 : « Drieu fut mon ami. Je n'admets pas que les premiers venus qui ne savent rien bavent sur son cadavre. »

Führer devant ses proches, au GQG du front de l'Est, entre 1941 et 1944. Le personnage apparaît là spontané, d'une conversation intéressante, nourrie de vastes lectures. En même temps, il laisse transparaître une cruauté triviale, des haines obsessionnelles, un orgueil de dément. Lui-même se considère en toute sérénité comme *« extraordinairement humain »*, mais tient *« l'extermination »* des Juifs pour un objectif banal. S'ils *« cassent leur pipe en route, je n'y puis rien »* gouaille-t-il.

Malgré cette grossièreté macabre, le duc d'Harcourt se croit tenu de tracer un portrait complet du personnage, en historien circonspect. L'homme lui apparaît ainsi pourvu d'une relative *« sagesse politique »*, capable *« d'intéressants jugements rétrospectifs »*. Sans doute fallait-il effectivement quelques dons exceptionnels pour se rendre maître d'un des pays les plus civilisés du monde, à partir de rien. Mieux ! en ce *« dur manieur du réel »*, le préfacier détecte des relâchements du caractère, où le monstre – car c'en fût un – ne lui paraît pas *« odieux de façon continue. Le fauve a ses moments de détente, presque de gentillesse. Au tournant d'une page, nous avons la surprise d'une authentique fraîcheur d'accent... Il aime les petites gens... Il aime les bêtes. Il a des pages d'une fraîcheur charmante sur les chiens »*.

Le présentateur s'avance davantage encore, dans l'examen de ce tempérament paradoxal, lorsqu'il lui reconnaît du *« cynisme, de la lucidité, de l'humour au milieu de l'horreur »*. Quoiqu'il entraînât les siens vers un *« gouffre »* effroyable, son *« trait le plus sympathique reste, nous l'avons vu, l'amour des humbles. Hitler a tiré sa force du peuple, et il lui demeure fidèle »*. Mortellement, faut-il ajouter. Car il entraîna l'Allemagne vers une quasi-destruction par les sacrifices exigés d'elle. Accompli six mois plus tôt, le suicide de la chancellerie épargnait encore d'innombrables malheurs.

À la parution de cette étude toute en contrastes, la coupole de l'Institut n'explosa pas d'indignation pour se renverser dans la Seine. Aucun collègue de l'honorable duc ne réclama son exclusion pour outrage à l'humanité. Aujourd'hui, quelques-uns de leurs successeurs n'y manqueraient pas si l'un d'eux s'avisait d'exprimer une opinion aussi libre. Nulle organisation d'anciens déportés n'exigea non plus de lui des « excuses », sous le fallacieux prétexte qu'il « banalisait » à sa façon des souffrances inoubliables.

Laval et Prométhée

Ces douleurs encore toutes proches n'empêchent alors personne de s'exprimer en toute indépendance. De Gaulle n'y manque pas lorsqu'il aborde à son tour l'histoire du IIIe Reich, et la mort de son chef : *« Pour n'être pas enchaîné*, dit-il au troisième tome de ses *Mémoires*, *Prométhée se jetait au gouffre... L'entreprise d'Hitler fut surhumaine et inhumaine. Il la soutint sans répit. Jusqu'aux dernières heures d'agonie au fond du bunker berlinois, il demeura indiscuté, inflexible, impitoyable, comme il l'avait été dans les jours les plus éclatants. Pour la sombre grandeur de son combat et de sa mémoire, il avait choisi de ne jamais hésiter, transiger ou reculer. Le Titan qui s'efforce à soulever le monde ne saurait fléchir ni s'adoucir. Mais vaincu, écrasé, peut-être redevient-il un homme, juste le temps d'une larme secrète, au moment où tout finit. »*

De nos jours, des lignes comme celles-là exposeraient leur auteur à beaucoup d'ennuis, tant elles contreviendraient aux clichés à la mode. Quel écrivain prendrait le risque d'une analogie entre Hitler et Prométhée, génie du feu, héros misérable de l'imagination grecque, et cependant symbole absolu des grandes révoltes de l'Homme contre l'ordre voulu par

QUI EST AU PURGATOIRE ?

En ce moment on reproche beaucoup aux éditeurs de promouvoir les écrivains français qui furent inquiétés à la Libération – mais c'est simplement que la plupart des écrivains français furent inquiétés à la Libération (...) Cela dit, il est cocasse d'entendre certains critiques se plaindre de la promotion qu'on fait à ces gens politiquement douteux, alors que c'est Camus et pas Drieu La Rochelle qu'on étudie à l'école, que Sartre est en Pléiade tandis que Chardonne n'est même plus dans le Livre de poche, que le nom de Céline est imprononçable dans tous les dîners où il n'y a pas Sollers, qu'on ne peut pas dire que Brasillach a écrit un magnifique *Corneille* sans passer pour un nazi, que Léon Daudet a dû attendre un demi-siècle avant qu'on puisse relire la totalité de ses pamphlets, et que c'est seulement trente-cinq ans après la mort de Guitry qu'on trouve enfin ses œuvres en prose dans les librairies !

PATRICK BESSON
***Paris Match*, 4 mars 1993**

les Dieux ? Les nouveaux inquisiteurs ne lui reprocheraient-ils pas de vouloir idéaliser le prêcheur de *Mein Kampf* ? Notre époque veule, vide et molle préfère se convaincre qu'il s'agissait plutôt d'un raté pervers, d'un peintre en bâtiment misérable, installé quelque part dans la caricature, entre Dracula et Mister Chaplin.

Auprès du crépuscule sanglant ou sombra l'Empire national-socialiste, le drame de Vichy ressemble presque à une opérette malgré, pour finir, ses emprisonnés puis ses fusillés. Le général ne lésine pas non plus sur ce sujet-là, pour dire ce qu'il en pense. Son portrait de Laval, au deuxième tome de ses *Mémoires*, ramasse son opinion d'ensemble sur la collaboration. Enclin selon lui *« de nature »* à traiter les *« affaires par le bas »*, l'ancien proche d'Aristide Briand *« jugea qu'il était possible de tirer parti du pire, d'utiliser jusqu'à la servitude »* nationale, pour conduire son action personnelle auprès des envahisseurs, quitte à renoncer *« à l'honneur du pays, à l'indépendance de l'État, à la fierté nationale »*.

Ce lourd verdict rendu, de Gaulle ajoute cependant : *« Laval avait joué. Il avait perdu. Il eut le courage d'admettre qu'il répondait des conséquences. Sans doute, dans son gouvernement, déployant pour soutenir l'insoutenable toutes les ressources de la ruse, tous les ressorts de l'obstination, chercha-t-il à servir son pays. Que cela lui soit laissé ! C'est un fait qu'au fond du malheur, ceux des Français qui, en petit nombre, choisirent le chemin de la boue n'y renièrent pas la patrie. Témoignage rendu à la France par ceux de ses fils « qui se sont tant perdus ». Porte entrouverte sur le pardon. »*

Là encore, quel iconoclaste oserait reconnaître quelque désintéressement patriotique, et du courage, au condamné de Fresnes, sans encourir les foudres du journal télévisé de vingt heures ? Aussitôt, toute sorte d'épurateurs à titre posthume, nés après 1950, s'abandonneraient à de bruyantes protestations. Ne nous attendons surtout plus à entendre des propos pareils à ceux du Général, lors d'un de ces « débats » sur l'Occupation, devenus si intensément médiatiques. Le présentateur, la présentatrice y perdraient la voix. Aujourd'hui, tout un gaullisme d'apparat ne se porte bien qu'à condition de censurer de Gaulle.

Des intimidations détectables

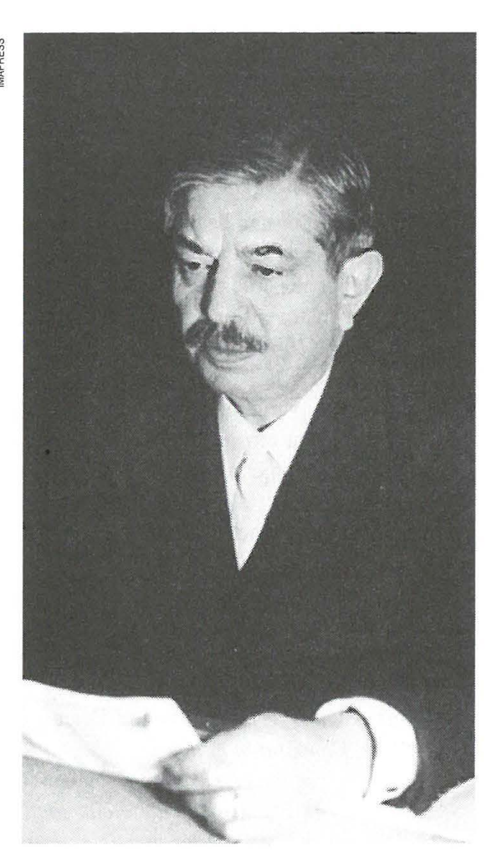
En 1971, Jean Chauvel soutient encore sans offenser quiconque : *« L'histoire de Vichy est intéressante à faire si on la fait, comme doit être toute histoire, non pas pour démontrer, non pour glorifier, absoudre ou abattre, mais pour comprendre et faire comprendre ce qui, en tel lieu, à tel moment, s'est passé. »* Dès l'année suivante, cette démarche pourtant si naturelle devient soudain beaucoup plus difficile. Avec un vaste et puissant soutien journalistique, *La France de Vichy* lancée par l'historien américain Robert O. Paxton met systématiquement et en toute circonstance l'État français du Maréchal en posture d'accusé. Selon la préface de Stanley Hoffmann, le bilan *« ressemble à un règlement de compte »*. Raison de plus, selon lui, pour y découvrir la seule et simple « vérité » !

L'ouvrage ne manque certes pas toujours d'intérêt. Mais il abonde en inexactitudes, fantaisies, interprétations douteuses. Ainsi, Les *Décombres* de Lucien Rebatet et *Les Beaux Draps* de Louis-Ferdinand Céline, sont-ils qualifiés comme les *« deux romans les plus virulents publiés sous l'Occupation »*, alors qu'il agit dans un cas d'une fresque polémique, et dans l'autre d'un pamphlet atroce et furibond. L'auteur signale également qu'après l'échec des gaullistes devant Dakar, Pétain *« envoie personnellement à Berlin Georges Scapini, un aveugle, député conservateur et chef des anciens combattants »*. En Allemagne, le visiteur *« voit de très hauts fonctionnaires »*. Pour un homme privé de l'usage de ses yeux, il a beaucoup de chance. M. Paxton aussi « voit » toutes sortes de choses. Il affirme ainsi qu'en réalité, la France de la défaite *« a joui d'une liberté d'action tout à fait exceptionnelle pour un pays vaincu et plus qu'à moitié occupé »*. Maints passages de son livre démontrent cependant le contraire. Le million et demi de prisonniers détenus dans le Reich confirmait-il, par exemple, cette large indépendance ? Il conviendrait d'en discuter.

Cette transformation de l'histoire en tabou donne parfois l'impression de s'être développée selon un plan méthodique, des exagérations voulues, des intimidations détectables. Un récit de la métamorphose exigerait à son tour vingt autres pages de citations. Du moins, le dossier existe. Il sortira quand les circonstances en rendront la publication possible. D'ici là, nous en avons l'analyse et la garde.

GILBERT COMTE

IMAPRESS

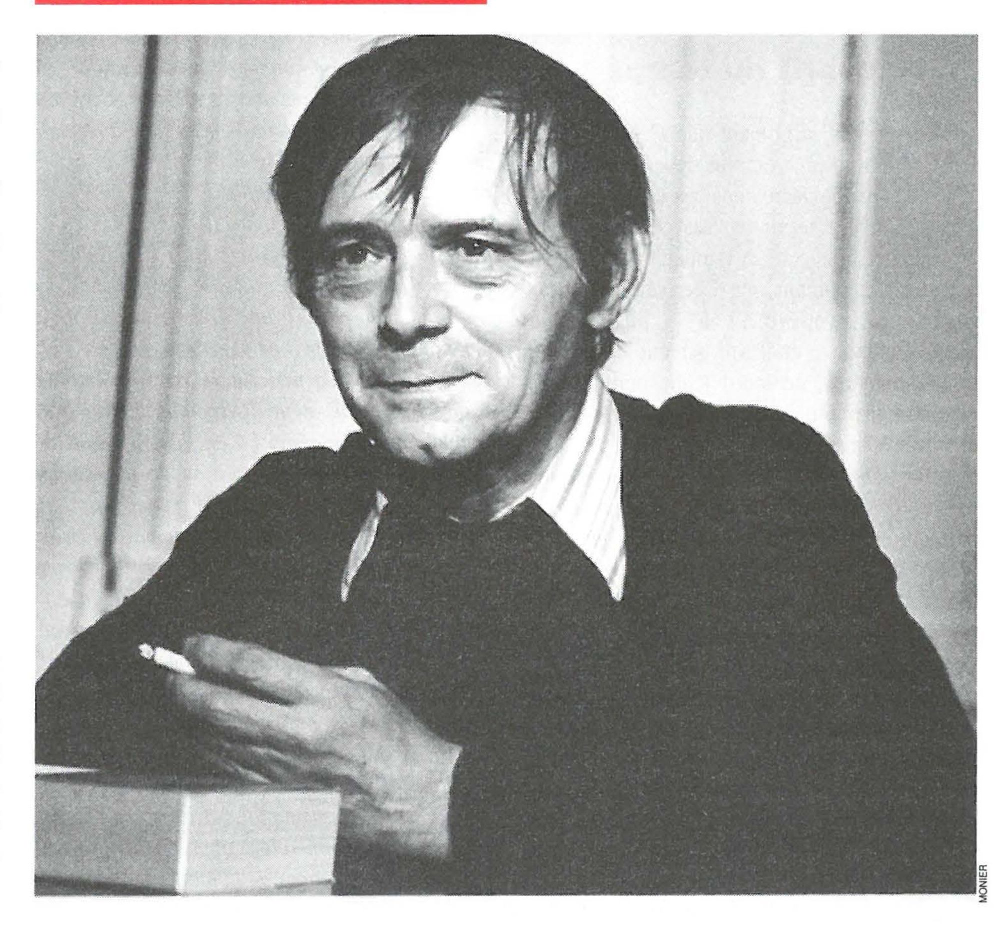


Pierre Laval (1883-1945). Avocat lié à la gauche socialiste et pacifiste. Député, sénateur d'Aubervilliers de 1914 à 1940. Plusieurs fois président du Conseil et ministre des Affaires étrangères ; vice-président du Conseil dans le gouvernement Pétain en 1940. Écarté en décembre. Revient au pouvoir d'avril 1942 à août 1944. Principal acteur politique de la Collaboration. Fusillé le 15 octobre 1945.

L'aventure du siècle

PAR JACQUES LAURENT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Remède contre la décadence, poésie nationale, romantisme de la jeunesse, esthétique de l'action, le fascisme fut un peu tout cela pour les générations qui eurent vingt ans entre 1930 et 1940. Évocation d'un mirage et d'une fascination par un témoin qui se souvient.


MONIER

Jacques Laurent

Beaucoup d'écrivains furent séduits par le fascisme comme par un mouvement lyrique où se mêlaient le chant et la 'olonté. Pour Drieu La Rochelle obsédé :omme tout barrésien par l'empire de la décalence, le fascisme était le ressort qu'il avait l'abord attendu de Moscou ; le mystérieux essort qui tout à coup suspendait le cours du léclin. Pour Brasillach, le fascisme n'était pas ıne opération politique mais un vaste courant le symboles, issu d'une culture secrète plus raie que celle des livres. Il avait transformé le ascisme en poésie nationale et Mussolini en n chantre qui, ayant éveillé la Rome immorelle, lance de nouvelles galères sur le *Mare ostrum*. Autres poètes magiques : Hitler qui élèbre les nuits de Valpurgis, les fêtes de Mai t qui apparaît à Brasillach dans une guirlande e chansons de marche et de myosotis, de ures branches de sapin aussi, avec une escor- de jeunes cueilleuses de myrtilles aux belles attes, toutes fiancées à des SS descendus du 'enusberg. Même Codreanu est un poète grâce à la légion de l'archange Michel. La rose et l'épée s'entrelacent autour des guerriers de Primo de Rivera. Jusqu'à la Belgique qui devient poétique grâce à Degrelle par qui souffle la fraîche inspiration des Ardennes. Au vent de l'histoire les feuillages sombres du Venusberg et des Ardennes, la houle d'oliviers espagnols tout prêts à devenir des lauriers frémissent du même mouvement que le chêne de Saint-Louis, les cèdres des croisades, les vagues de l'Atlantique engloutissant Mermoz.

Si Céline est apparu comme un antisémite favorable au nazisme c'est que son inspiration se nourrissait littérairement de l'invective des imprécations ; pendant des années Céline avait été au bord du communisme et si, malgré les grâces que lui avait faites Aragon, il s'était refusé, c'est qu'il refusait une discipline qui eût entravé son exubérance de démiurge ; quand Céline s'en prenait aux Juifs, ceux-ci lui fournissaient un nom, une image, une cible vers laquelle pouvait librement rouler son déli-

re : les Juifs, pour lui, c'était les autres. Et s'il daignait examiner son cas, c'était pour se perdre dans les autres et se déclarer juif carrément : *« Grâce à mon genre incantatoire, mon lyrisme ordurier, vociférant, anathématique, dans ce genre très spécial, assez juif par certains côtés, je fais mieux que les Juifs, je leur donne des leçons. »* Nizan voyait clair en voyant dans Céline un poète, en le peignant comme un *« attardé de la dernière décade du XIX[e] siècle, un survivant authentique de la génération symboliste... Là où le symboliste des années quatre-vingt-dix écrivait* azur, *Céline écrit* merde *».*

L'esprit du temps

Il n'est pas surprenant que Céline se soit servi comme d'un tremplin de la véhémence fasciste et même nazie mais pas une seconde il n'avait songé à servir par ses écrits la cause fasciste alors que celle-ci remuait en Brasillach autant l'être humain que l'écrivain. Le Brasillach que j'entrevoyais à la bibliothèque Sainte-Geneviève était mû par une esthétique révolutionnaire ; ce lourd jeune homme élégiaque, qui n'aimait rien tant que les velours de théâtre, avait pris le parti de frémir aux souffles purs du plein air, au martèlement des troupes de jeunes partant skier ou marcher ou défilant en colossale procession. Il jouissait d'opposer à la pourriture sénile des parlementaires et des banquiers la candeur virile de musculatures jeunes. Le spectacle fasciste ne lui inspirait pas seulement des hymnes ou des réquisitoires, il parait et colorait toute la littérature dont Brasillach cultivait l'héritage, enchanté de raviver Corneille par les généreuses ardeurs que dispensait l'esprit du temps. Car le fascisme pendant quelques années fit partie de l'esprit du temps ; son ardeur s'harmonisait même avec celle de ses ennemis pour peu que ceux-ci fussent jeunes. Paul Sérant a bien décrit cette crise. (1)

Cette époque a été à ce point défigurée par l'histoire et dans le souvenir même de ceux qui l'ont vécue qu'on ne peut plus imaginer le rayonnement qui fut émis par le fascisme. Pour le mesurer, il faut relire par exemple la collection de la revue *Esprit* qui est probante parce qu'*Esprit* était un mouvement de jeunes intellectuels chrétiens situés à gauche et toujours prudents dans leurs audaces. Nombreuses sont les pages d'*Esprit* où l'arrivée au pouvoir de Hitler est présentée favorablement. Pendant les années qui suivirent, *Esprit* soutint les revendications de Hitler en se fondant sur l'injustice du traité de Versailles, attitude qu'une certaine morale chrétienne peut suffire à expliquer mais son adhésion au nouvel esprit allemand est beaucoup plus précise ; l'enthousiasme de Brasillach n'était pas celui d'un homme ni d'un petit groupe mais d'une époque où les jeunes étaient soumis à une rude tentation comme le montre cette page d'*Esprit* : *« Les journalistes de France parlent d'hystérie collective, d'irrationalisme germanique, etc, etc, représentent Hitler comme un tribun déchaîné exploitant les haines les plus anormales. Il ne s'agit pas d'hystérie : rien n'est plus discipliné que ces foules. Il ne s'agit pas d'un tribun déchaîné ; il élève rarement la voix, sauf à la fin ; il ne dit que des choses simples, raisonnables, parfois avec ironie mais sans amertume et ses gestes souples, n'ont rien de la brutalité des combats d'avant 33. Il ne s'agit pas de haine, il s'agit d'amour. Il ne s'agit pas de politique mais de religion, mais de cérémonies monumentales et sacrales en l'honneur d'un dieu nouveau, l'âme de la masse, l'obscur et puissant esprit de la nation que le Führer est venu incarner, lui le pur, le simple, l'ami et le libérateur invincible... Une ère nouvelle commence ici ! Chrétiens, retournez aux catacombes. »* Jusqu'à la séduction de Hitler qui agit : *« Le ton du Führer, son alacrité, une façon brutale, plébéienne de prononcer ses mots, la paix, la guerre, provoquent une émotion dont la sympathie n'est pas exclue. »* Munich devait éveiller Mounier en sursaut, pourtant il ne renonça pas à subir et à respecter les séductions du fascisme : *« La rude purification des fascismes porte le feu dans tout un appareil vermoulu que nous n'avons cessé ici de combattre au nom d'autres valeurs. Il nettoie ardemment l'Église de ses tentations cléricales, l'esprit de ses divagations, les corps de la mollesse, l'individu de son narcissisme. On pourrait souhaiter que l'opération pour violente qu'elle soit, n'introduisît pas avec le remède une nouvelle perversité. Mais la dialectique du bien et du mal veut peut-être ces hypercompensations de l'histoire, et à méconnaître le jugement historique que les fascismes dressent sur un monde déchu, on se priverait de recueillir les forces ardentes qu'ils détournent. »*

Ces textes montrent que l'hypnose, où le mirage fasciste plongeait Brasillach, n'épargna pas des esprits plus mesurés. À cette époque, chacun, pourvu qu'il fût jeune, vivant, vivace et sensible à l'enthousiasme, fut offert à la tentation du fascisme.

On mesurera la crise de la pensée politique, le désarroi des esprits, le trouble où le spectacle d'un régime parlementaire qui était immoral et impotent avait jeté les Français, à la bienveillance avec laquelle un écrivain comme Julien Benda tolérait les engouements fascistes de Drieu la Rochelle. Julien Benda, qui avait passé sa vie à défendre le rationalisme intégral et les exigences de l'intellectualisme abstrait, écrivait tranquillement dans la *NRF* à propos de Drieu : *« Son fascisme est bien moins un décret politique qu'une attitude morale, qui consiste dans la volonté nietzschéenne de toujours se dépasser dans le mépris de toutes les stagnations, de tous les statismes, de toutes les jouissances paisibles, dont la démocratie lui semble le symbole. »*

Une volonté nietzschéenne de dépassement

C'est parce que je rencontrai l'Action française que j'échappai au charme fasciste.

À la réflexion, je tiens à ajouter que j'ai été plus tenté par le fascisme et même par son intolérance que je ne le laisse entendre. Je l'ai admis contre mon gré en lisant ces quelques lignes de Cioran : *« J'étais jeune et ne pouvais admettre d'autres vérités que les miennes, ni concéder à l'adversaire le droit d'avoir les siennes, de s'en prévaloir ou de les imposer. »* Il ajoute : *« Celui qui avant la trentaine n'a pas subi la fascination de toutes les formes d'extrémisme, je ne sais si je dois l'admirer ou le mépriser, le considérer comme un saint ou un cadavre [...] Sans désir ni volonté de détruire, il est suspect, il a triomphé du démon ou, chose plus grave, il n'en fut jamais possédé. »* Ces lignes d'une lucidité supérieure m'ont rendu un double service : elles m'ont rafraîchi la mémoire et, après mai 1968, elles ont tempéré le petit agacement que j'avais éprouvé en voyant abattre des arbres du boulevard Saint-Michel.

JACQUES LAURENT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Sous le titre *Histoire égoïste* (La Table Ronde et Folio), Jacques Laurent a publié les souvenirs d'une vie consacrée à la littérature, mais aussi aux idées quoi qu'il pût lui en coûter. Il vient de faire paraître un essai, *Du mensonge* (Plon), dont nous rendons compte dans les pages sur les livres.

---

(1) Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, Fasquelle, Paris 1959.

L A   C O L L A B O R A T I O N   E N   1 9 4 0

Un surprenant club de gauche

PAR JEAN MABIRE

Les « intellectuels » – à commencer par les écrivains – n'appartiennent pas à une espèce particulière se distinguant du reste de la nation par quelque intelligence supérieure. Ils partagent les préjugés, les illusions, les conformismes de l'immense majorité de leurs concitoyens. Devant les grands événements de l'histoire, on ne découvre guère de différences entre les opinions d'un académicien et celles de son concierge. La « sagesse populaire », vieil instinct aux multiples racines, est alors partagée par tout un chacun, avant de se révéler folie. Et la folie, c'est l'engagement, aux conséquences incertaines et même dangereuses.


BHVP

Jean Fontenoy, en civil, au centre. Figure étonnante de journaliste et d'aventurier passé du communisme au fascisme. C'est lui, en 1940, qui transmet le premier message d'Otto Abetz à Pierre Laval. Ici, à Vichy, le 31 mai 1943, il accueille deux officiers qui ont combattu les Alliés en Tunisie au côté de l'Afrika Korps. L'un d'eux est décoré de la Croix de Fer.

Les écrivains ont réagi durant l'été 1940 comme tous les autres corps de métier. Puisque leur profession était d'écrire, leur principal souci fut de continuer à noircir du papier blanc. D'abord, parce qu'ils vivaient de leur plume. Très rares furent ceux qui choisirent de se taire.

On imagine mal aujourd'hui ce coup de tonnerre fantastique que fut le déferlement des armées allemandes sur la France.

Un monde s'écroulait, dans une incroyable répétition de ce qu'avait connu le pays soixante-dix ans auparavant. La *Blitzkrieg* se transformait en un électrochoc, dont chaque citoyen devait émerger secoué jusqu'au tréfonds de lui-même.

La propagande alliée de la « drôle de guerre » avait continué tant bien que mal, par ondes de plus en plus faibles, depuis l'attaque du 10 mai, la percée de Sedan, la course à la mer, la bataille de Dunkerque.

Il restait une chance et elle avait nom miracle. C'est dire qu'on s'y raccrochait comme à une certitude théologale.

L'entrée des Allemands dans Paris vint détruire l'ultime espérance. Les fifres et les tambours plats sur les Champs-Élysées annulaient les prières de Notre-Dame. Désormais, tout était joué. La défaite était là. Inéluctable. Ceux qui se firent alors tuer dans les derniers combats étaient de vrais héros, c'est-à-dire des fous au sacrifice dérisoire et sublime.

Désormais, pour chaque Français, tout allait dépendre non pas tant de ses sentiments, mais de l'endroit même où la défaite lui était tombée dessus. Comme la foudre.

En quelques heures, au plus en quelques jours, la France allait être divisée. Une ligne de démarcation, véritable rideau de fer, séparait la zone occupée et la zone libre, la France de Paris et la France de Vichy. Symbole d'une situation littéralement incroyable : Fernand de Brinon, ancien animateur du Comité France-Allemagne avant la guerre allait devenir quelque chose comme « ambassadeur de France à Paris ».

En zone libre, le ralliement quasi unanime des intellectuels à la personne du maréchal Pétain et même, pour la plupart, aux principes de la Révolution nationale, n'implique en rien une idée de collaboration avec l'Allemagne. Pour eux, la France continue, avec le seul souci de se tenir à l'écart de la guerre et de retrouver « les vraies valeurs ». Le ton est donné par des académiciens conservateurs, aucunement pro-allemands, comme Henry Bordeaux. L'exception – et elle fait scandale – est celle d'Abel Bonnard.


TALLANDIER

Marcel Déat (1894-1955), intellectuel brillant, espoir du parti socialiste vers 1930, partisan d'une entente franco-allemande. L'une des principales figures de la Collaboration.

La situation est radicalement différente en zone occupée, c'est-à-dire avant tout à Paris où se résume la vie intellectuelle dans le cadre d'un pays hyper-centralisé en sa capitale, fût-elle occupée par l'ennemi.

Le Maréchal n'est ici qu'un symbole. Il règne mais ne gouverne pas. Paradoxalement, les intellectuels qui le désirent sont libres… de prendre directement langue avec les Allemands, seuls détenteurs du pouvoir réel. L'Occupation est la seule réalité tangible. « Correcte », déplaisante, odieuse, haïssable selon les uns ou les autres, elle n'en est pas moins, pour tous, un fait.

C'est d'abord un fait militaire avant même d'être un fait politique.

Un social-démocrate rallié au nazisme

Pourtant, un homme apparaît, qui va jouer un rôle capital. C'est autour de lui que vont tourner, comme des satellites, les intellectuels français qui, à force d'être collaborationnistes, deviendront pour certains collaborateurs.

Otto Abetz n'a que 37 ans. Né au pays de Bade, ancien professeur de dessin, organisateur de congrès franco-allemands dès le début des années trente, il passe pour un francophile invétéré et a même épousé une Française, la secrétaire du journaliste Jean Luchaire, Suzanne de Bruyker.

Ses activités pour un rapprochement entre les deux nations ont conduit le gouvernement français à le considérer comme l'animateur de la *« cinquième colonne intellectuelle »* et à l'expulser en juillet 1939, après une violente campagne de presse des journaux hostiles à tout dialogue avec le Reich national-socialiste. Abetz sera à jamais marqué par cet affront. Il se dit indéfectible francophile.

On le soupçonne d'avoir été social-démocrate, peut-être franc-maçon. En tout cas, il n'a adhéré au parti hitlérien qu'en 1937. Sa carte porte un numéro supérieur à sept millions (7 011 453, très exactement) ! C'est un ouvrier de la onzième heure, qui traîne une réputation d'homme de gauche plutôt libéral.

Mais il n'est pas à une contradiction près. Peu de gens savent qu'il a rejoint tardivement les rangs de la SS – avec le numéro 253 314, ce qui le situe parmi les adhérents récents de l'Ordre Noir qui regroupe, au début de la guerre, 259 000 hommes. Certes, il est davantage un simple membre d'honneur, tout comme son patron, le ministre von Ribbentrop. Il n'empêche qu'il dépend théoriquement de Heinrich Himmler, ce qui n'est pas un gage de modération. Toute l'ambiguïté du personnage est dans ce fait, inconnu à l'époque et même aujourd'hui.

Le 13 juin 1940, Abetz est nommé représentant officiel de la Wilhelmstrasse – le ministère des Affaires étrangères – à Paris. Il est placé sous l'autorité des militaires à qui il doit exposer, dans une sorte de mémorandum, ce qu'il compte faire comme « travail politique ». Ses pouvoirs seront accrus le 3 août 1940, quand il sera nommé ambassadeur auprès des autorités militaires d'occupation, avec mission de s'occuper spécialement de la presse et de la propagande.

Il doit impérativement renouer avec ses anciens amis français, tout comme ceux-ci vont être obligés de passer par lui. Les locaux de l'ambassade de la rue de Lille vont devenir la plaque tournante de la collaboration à commencer par la collaboration intellectuelle.

Pour les Allemands, les journaux ne doivent pas exprimer l'opinion publique mais la façonner. Il est tristement comique de penser que le premier à reparaître dans Paris occupé portera le titre paradoxal de *La Victoire* ! C'est l'organe de Gustave Hervé, enfant terrible de l'extrême gauche avant l'autre guerre et devenu l'animateur d'un mouvement « socialiste-national » en 1932 ! Ce journal paraît le 17 juin une semaine avant l'entrée en vigueur de l'armistice, alors que les soldats français combattent encore.

Les journalistes n'ont pour la plupart qu'une idée : reprendre le travail, c'est-à-dire écrire. Les titres ne tardent pas à solliciter les lecteurs : *Le Matin* est aussi reparu le 17 juin. Suivront *Paris-Soir* le 22 juin, *La France au travail* le 30 juin, *Aujourd'hui* le 10 septembre, *L'Œuvre* le 21 septembre, *Le Petit Parisien*, le 17 août, *Le Cri du Peuple* le

19 octobre, *Les Nouveaux Temps* le 1er novembre ; voici pour les quotidiens de l'an 40. Pour les hebdomadaires, il faut citer *La Gerbe* le 11 juillet et *Au Pilori* le lendemain. Pour *Je Suis Partout*, il faudra attendre le 7 février 1941.

Quelques écrivains, journalistes mais aussi romanciers ou essayistes, vont alors constituer les premiers ralliés à la politique de collaboration. La figure de proue de ce petit groupe, très divers et même disparate, est sans nul doute Alphonse de Châteaubriant, gentilhomme breton, ancien Prix Goncourt et dont le reportage sur l'Allemagne nationale-socialiste, *La Gerbe des forces*, paru chez Grasset en 1937, a provoqué un véritable scandale dans les milieux littéraires et politiques. En bref, cet écrivain exprimait une admiration pour l'Allemagne et Hitler strictement parallèle à celle de son ami Romain Rolland pour la Russie et Staline. Sa place toute naturelle est donc à la tête des intellectuels partisans de la Collaboration.

Ce n'est certes pas son bras droit qui le désavouerait : Marc Augier, ancien animateur des Auberges de jeunesse au temps du Front Populaire, a fait le même chemin, même s'il vient d'un bord radicalement opposé. Le futur romancier Saint-Loup fait figure de témoin et d'acteur. On s'en apercevra dans quelques mois quand il publiera *Les Copains de la belle étoile* qui se veut le roman d'une génération. Avec eux *La Gerbe*, plus que *Je Suis Partout*, est vraiment l'hebdomadaire de la collaboration.

Première rencontre Laval-Abetz

Dans les quotidiens, Jean Fontenoy, rédacteur en chef de *La France au Travail* est sans doute le plus remuant et le plus doué. Sa vie à elle seule semble un roman d'aventures qui en fait une sorte de Malraux du fascisme. Il est peut-être le personnage-clé de cette époque.

L'ancien correspondant de l'agence Havas en Chine rencontre Otto Abetz qui le charge d'un message pour Pierre Laval. Le journaliste rencontre celui-ci le 7 juillet à Vichy et lui procure l'indispensable *Ausweiss* lui permettant de se rendre dans Paris occupé.

Ainsi c'est un écrivain qui organise la première rencontre Laval-Abetz. Les deux hommes ne se connaissaient pas. De leur rencontre va naître la politique officielle de collaboration du gouvernement de Vichy. Jean Luchaire prendra la relève de Fontenoy pour « cornaquer » Laval. Ne sont-ils pas tous deux – comme Abetz – d'une sensibilité de gauche ?

Dès le début d'août, l'ambassadeur du Reich à Paris tire les ficelles, jouant tantôt des officiels de Vichy et tantôt des révolutionnaires de Paris, qu'il sait opposer en une dialectique subtile.

Il n'est pas faux de dire que dans ces premières semaines d'un dialogue difficile, les intellectuels plus que les politiciens jouent un rôle essentiel. Ainsi Drieu La Rochelle. Il a connu et même très bien connu Abetz avant la guerre. Il le considère comme un ami. Il est reçu par lui le 10 août à l'ambassade de la rue de Lille. Il le racontera très bien dans ses *Fragments de mémoires*.

Il est alors hanté par l'idée de constituer ce parti unique qui aurait pu servir d'intermédiaire entre le gouvernement et l'occupant. Il rêve de voir Doriot et Bergery en prendre la tête. Curieusement, Abetz, au lieu d'entraîner Drieu sur une voie dangereuse, va essayer de le décourager : *« Le traité de paix peut être fort dur pour la France, si dur que toutes les personnalités françaises qui seront contraintes de représenter la France d'une façon ou d'une autre aux entours de ce moment-là seront considérées avec amertume par le peuple français. À cause de l'amitié que j'ai pour vous, je ne vous engage pas à prendre une position si difficile alors que rien ne vous y oblige. »*

Il en faudrait plus pour empêcher Drieu de se lancer dans un jeu dangereux. Il a choisi sa voie depuis longtemps. Sans doute depuis un autre mois d'août, en 1914, quand il chargeait à Charleroi, un bouquin de Nietzsche dans sa musette et la baïonnette au bout de son Lebel.

Le 12 septembre 1940, il publie son premier article depuis l'armistice dans *La Gerbe*. Le voici engagé. Définitivement : « *La révolution est pour nous la seule chance de salut, la seule façon de ne pas mourir, et la seule façon d'entrer dans l'Europe de demain en relevant la tête et en oubliant peu à peu la tristesse et l'humiliation ; Le travail lave tout, même la honte. Or nous ne pourrons travailler si nous ne faisons d'abord une révolution. Quand je dis révolution, je dis : révolution sociale, révolution contre le capitalisme.* »

C'est ce qu'il nomme désormais « *le socialisme européen* ».

Quatre ans plus tard, peu avant une première tentative de suicide, il analysera très lucidement ce qui lui est arrivé, à lui et à quelques intellectuels de son pays : *« La comédie de la collaboration aura été parfaitement humaine : des Allemands qui ne croyaient pas assez à Hitler chargés d'endoctriner des Français qui y croyaient trop ».*

JEAN MABIRE

JUSQU'EN 1942, LA VICTOIRE DU REICH PARAÎT PROBABLE

Les versions données par les hommes, après 1944, de leur attitude dans les années 1940-1944 ont été souvent quelque peu arrangées, d'autant que les historiens de Vichy ont rarement eu l'objectivité de prendre en compte les situations géostratégiques du moment. Après tout, il ne faut pas l'oublier : jusqu'au 22 juin 1941, la Grande-Bretagne est seule et elle a essuyé défaite sur défaite. Si la bataille d'Angleterre a empêché tout débarquement allemand, la situation du Royaume-Uni reste longtemps très précaire. Les Balkans ont été occupés en moins de deux mois : malgré la victoire de la *Méditerranean Fleet* au cap Matapan (28 mars 1941), la Wehrmacht occupe sans grande difficulté la Crète et détruit le tiers des forces navales britanniques tandis qu'après la défaite des Italiens en Libye, Rommel et l'*Afrikakorps* en un mois (28 mars au 29 avril 1941) rétablissent la situation au profit de l'Axe même s'ils ne réussissent pas à reprendre Tobrouk. L'offensive allemande contre la Russie est marquée jusqu'en décembre 1941 par de grands succès. Et l'entrée en guerre du Japon contre les États-Unis ne favorise guère les Alliés puisqu'en quelques semaines l'empire du Soleil levant met la main sur l'Asie du Sud-Est, menace l'empire des Indes (la Birmanie tombe en mars 1942 après que Singapour a été pris sans grande difficulté en février 1942). Et dans le Pacifique la *Navy* contre-attaque avec succès seulement au cours de l'été 1942. En Occident même, l'offensive de Rommel le mène à El-Alamein, en juin 1942, tandis qu'au cours de l'été sur le front russe la Wehrmacht prend Grosnyï, atteint le Caucase (la croix gammée flotte sur l'Elbrouz) et la Volga à Stalingrad. C'est à l'automne 1942 seulement que le vent va tourner. C'est cette situation militaire globale qu'il faut avoir sous les yeux quand on veut juger la politique de Vichy : objectivement, parier sur la victoire du Reich jusqu'à la fin de l'été 1942 n'est pas une absurdité et justifie que l'on cherche à jouer sur les deux tableaux.

FRANÇOIS-GEORGES DREYFUS
***Histoire de Vichy*, Perrin 1990, p. 204-205.**

LOIN DES MAQUIS

Les écrivains français et l'Occupation

PAR FRANÇOIS-GEORGES DREYFUS

De 1940 à 1944, la littérature française a mieux que survécu. Rares seront les écrivains connus avant 1940 qui cessèrent de publier ; presque tous vont participer à la vie intellectuelle du pays. Sans doute celle-ci s'est-elle partiellement déplacée de Paris vers Lyon et la Côte d'Azur mais Paris demeure le vrai centre de la littérature française.

Sur la Côte d'Azur, entre Nice et Cannes, se sont réfugiés les écrivains plus ou moins hostiles au régime (Gide, Malraux, Martin du Gard) mais que l'on ne peut guère qualifier de résistants : Gide n'écrit-il pas dans son *Journal* en juillet 1940 : *« Je m'accommoderais assez volontiers des contraintes... et j'accepterais une dictature qui, seule, je le crains, nous sauverait de la décomposition. »* Martin du Gard ne cache pas dans son *Journal,* récemment publié, son estime pour le Maréchal, même s'il considère que les valeurs que propose l'État français vont à l'antipode des siennes. Et Malraux refuse de participer à la Résistance tant qu'elle n'aurait pas à suffisance armes, munitions et argent.

Certes, aucun des trois ne participe à la vie publique de la Côte et Gide, même s'il *« est beaucoup trop prudent et trop frileux pour se faire fusiller »*, refuse de participer à la direction de la NRF devenue collaborationniste comme le lui demandera avec insistance Drieu La Rochelle. Il refuse de même d'être candidat à l'Académie française malgré les amicales pressions de Paul Valéry.

À Lyon où se sont installés les grands quotidiens de la France non occupée (*Le Figaro, Le Temps, Le Journal des Débats, Paris-Soir*) un certain nombre de petites revues littéraires vont naître mais Lyon sera plus un centre de réflexion politique et d'action militaire qu'un haut lieu de recherche littéraire.



André Malraux (1901-1976) en tenue de « colonel Berger ». D'abord réfugié sur la Côte d'Azur, son engagement dans la Résistance est tardif (printemps 1944). En 1943, il demande à son ami Drieu la Rochelle d'être le parrain de son fils.

Paris demeure la capitale de la littérature. À côté de la NRF dont Drieu La Rochelle prend la direction sous la pression de la Propagandastaffel, existent deux grandes revues : *La Gerbe* que dirige l'écrivain collaborationniste Alphonse de Châteaubriant et *Comoedia* animée avec la bénédiction des autorités allemandes par un ami de Sartre, Delange. Et les quotidiens du *Matin* à *L'Œuvre* ont tous d'excellentes rubriques littéraires ou théâtrales. D'ailleurs, Sartre n'hésitera pas à donner des textes à *Comoedia* : il est vrai qu'à la différence de Gide ou de Malraux, Sartre, que l'on présente souvent comme un résistant et qui tiendra un rôle important au Comité national des écrivains de la Résistance, n'a pas hésiter à publier à la NRF *L'Être et le Néant*. Cela lui vaudra un méchant coup d'épingle de Lucien Rebatet : *« Les initiés* [peuvent ainsi découvrir] *un disciple des existentialistes allemands qui professent dans le III*[e] *Reich »* – Et *Comoedia* est à cette époque clouée au pilori par les *Lettres Françaises* (alors clandestines) : *« Chacun sait,* écrivent-elles en novembre 1943, *que* Comoedia *concède chaque semaine à la propagande nazie une page européenne. »*

En réalité l'Occupation et la censure allemande n'empêchent nullement les écrivains de publier chez leurs éditeurs habituels même si ceux-ci se trouvent très largement contrôlés par la censure des forces d'occupation. Quand on lit le « Manifeste des écrivains français » publié par *Les Lettres Françaises* au lendemain de la Libération (n° du 9 septembre 1944), on est frappé du petit nombre de noms qui résisteront aux années : l'on y trouve naturellement Duhamel, Mauriac, Paul Valéry, A. Arnoux, Camus, Le P. Bruckberger, Eluard, Aragon, Malraux, Martin du Gard, Michel Leiris, H. Mondor, Jean Paulhan, Jean Guéhenno, Jean-Paul Sartre, Vercors ; en tout une petite vingtaine de noms sur soixante-quatre signatures et l'on peut s'interroger sur l'esprit de résistance de tel ou tel des signataires. Après tout Valéry pressait Gide de se porter candidat à l'Académie et Sartre jouait double jeu, sans doute en aidant la Résistance, en publiant chez Gallimard, en écrivant dans *Comoedia.*

On notera l'absence de Claudel. On ne lui pardonnait sans doute pas le succès du *Soulier de satin* joué triomphalement au *Français* à l'automne de 1943. Huit jours plus tard, *Les Lettres Françaises* du 16 septembre 1944 clouent au pilori une centaine d'écrivains *« dont l'attitude ou les écrits pendant l'Occupation ont apporté une aide morale ou matérielle à "l'oppresseur" ».* Si la liste comporte bon nombre d'inconnus, on y trouve aussi un nombre important de noms qui continuent de se vendre aujourd'hui… *« Brasillach, Barjavel, Benoist-Méchin, Georges Blond, Pierre Benoît, Henry Bordeaux, Henri Beraud, Louis-Ferdinand Céline, Jacques Chardonne, André Castelot, Drieu La Rochelle, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Sacha Guitry, Abel Hermant, La Varende, Henry de Montherlant, Paul Morand et Maurice Vlaminck. »*

au lieutenant Heller

qui s'est intéressé au sort

de

LA PHARISIENNE

avec ma gratitude

François Mauriac

Dédicace de François Mauriac au lieutenant Heller, chef de la censure allemande, qui avait autorisé la publication de son roman* La Pharisienne, *en 1941.



KHARBINE TAPABOR

Henri Béraud (1885-1958). Traduit en justice à la Libération, le reporter de* Ce que j'ai vu à Moscou *est condamné à mort par un jury où prédominent les communistes, moins pour son attitude pendant la guerre que pour son hostilité plus ancienne au régime soviétique. Gracié sur l'intervention de Churchill et de Mauriac, l'écrivain anglophobe subit un long calvaire aux travaux forcés, avant de bénéficier d'une grâce médicale en 1950.

Les écrivains de la collaboration ont résisté au temps

Le plus curieux est que *« les membres du Comité national des écrivains se sont engagés… à refuser toute collaboration aux journaux, revues, recueils, collections qui publieraient un texte signé par un* [de ces] *écrivains ».* Que font dès lors dans la Pléiade Eluard, Martin du Gard ou Sartre puisqu'ils y voisinent avec Céline, Giono et Montherlant… ?

Cette liste est évidemment très significative. La plupart des écrivains qui ont résisté au temps hormis Aragon, Eluard, Gide, Guéhenno, Malraux, Martin du Gard, Sartre, sont du côté de la collaboration.

Au reste, les écrivains revenus à Paris à l'automne de 1940 vont retrouver leur existence habituelle, leurs cafés (le *Flore* ou les *Deux*

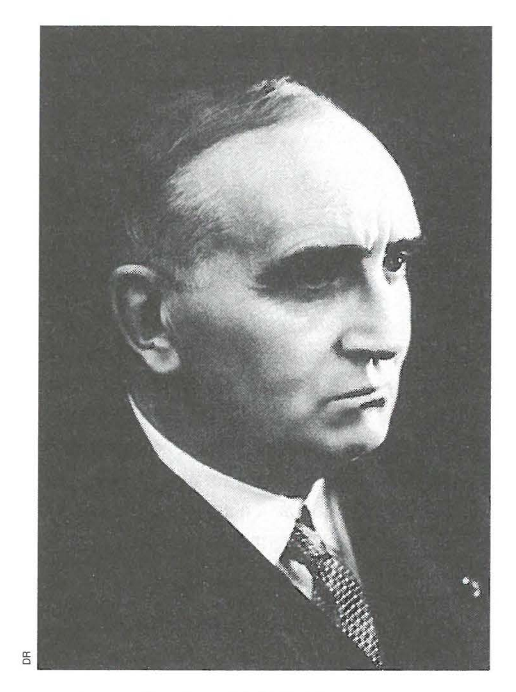
JEAN AZÉMA L'INSOUMIS

Jean Azéma, originaire de La Réunion, grand gaillard venu de l'Action Française au PPF, portant sur de larges épaules le visage de Michel Simon, a été mon ami. Violent, bagarreur, Don Quichotte du royalisme, puis du nationalisme le plus intransigeant, le plus exacerbé, il avait quitté *le Cri du Peuple* en claquant la porte. Car il n'admettait aucune concession à sa doctrine, ne souffrait aucune faiblesse, dans un programme politique, n'admettait aucune alliance, se refusait à toute les intrigues et se maintenait pur. Il avait gardé dans le journalisme et dans la vie, sa franche gaieté d'étudiant. Ce père de trois garçons était souvent plus enfant que ses fils. Il aimait son métier avec passion et sa fidélité dans l'amitié était une belle qualité. Cette fidélité lui faisait préférer Brasillach à P.-A. Cousteau et la présence de ce dernier ne l'intimidait pas lorsqu'il s'agissait d'affirmer son affection pour l'auteur des *Sept Couleurs.* Tel quel, il avait été au *Radio-Journal* de Paris, un éditorialiste qui tuait au micro de très bons articles à les vouloir lire lui-même. Car il avait également la voix de Michel Simon, et la prononciation créole. Plus dorioriste que PPF comme il le disait avec force, il s'était brusquement enthousiasmé pour Degrelle et son parti. Le Chef du Rexisme, qui rêvait d'un empire français d'Occident, dont il eût été sans doute l'empereur, avait séduit le nationaliste Azéma. Il est vrai que ce dernier avait à se plaindre du gouvernement Laval. Il devait au Président du Conseil, à la suite d'un article à la fois juste et méchant, paru dans *Le Pilori,* un internement de trois mois qui ne l'avait point assagi ni converti, ni soumis.

Un tel personnage, qui découvrait Degrelle, ne pouvait que s'enflammer au contact du Wallon impétueux et séducteur. Et plantant le *Radio-Journal* et le PPF, Azéma s'engagea au printemps 1944 dans la Division SS Wallonie.

JEAN HÉROLD-PAQUIS
« Des illusions… désillusions »

*** Durant l'été 1944, Jean Azéma participe à la création de *Radio Patrie* à Bad-Mergentheim. Ayant rompu avec le PPF à la fin de 1944, il parvient à se réfugier en Argentine après la défaite allemande.**



Paul Claudel (1868-1955), auteur comme Valéry d'une Ode au maréchal Pétain, témoin à charge au procès Maurras, où il montra que la littérature pouvait aussi rendre féroce.

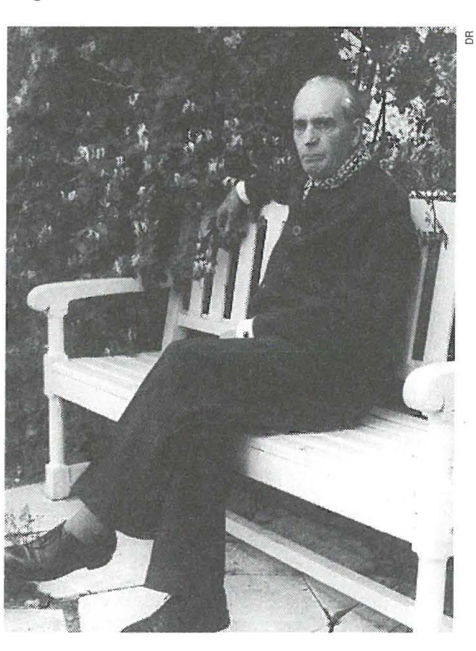
Magots – il est vrai qu'ils sont chauffés.), leurs chroniques littéraires, leurs amis, leurs cercles habituels. S'y ajoutent les « salons » offerts par l'occupant, la librairie « Rive Gauche », place de la Sorbonne, où les présentations d'ouvrages allemands ou collaborationnistes se succèdent régulièrement et les « cocktails » de l'ambassade d'Allemagne – les deux endroits sont d'autant plus fréquentés qu'en ces temps de restriction les salons sont chauffés et les buffets fort bien garnis.

Calmann-Levy devient "Balzac" et Fernand Nathan "FN"

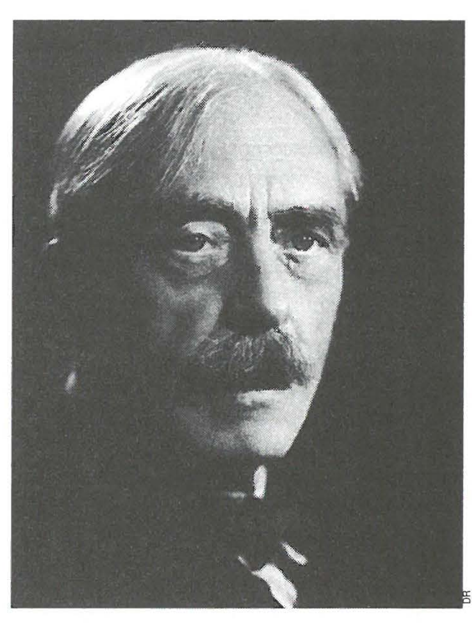
On assiste volontiers aux vernissages d'artistes allemands (pensons au succès de l'exposition à la gloire du sculpteur officiel du Reich, Arno Brecker) et on participe sans état d'âme aux voyages ou aux conférences grassement payées, organisés dans le Reich par les services du Dr Goebbels.

Quant aux théâtres, ils font le plein malgré le froid et le couvre-feu. La censure existe certes, elle interdit de jouer *La Parisienne* de M. Becque, on jouera la pièce sous un autre titre, *Clotilde du Mesnil*. La censure ne deviendra gênante qu'avec l'hiver 1943-1944. Et on ne peut pas dire que les théâtres soient des centres de Résistance : au *Français* on crée outre *Le Soulier de satin*, l'événement théâtral de ces années, *La Reine morte* de Montherlant, *Renaud et Armide*, *La Machine à écrire* de Cocteau et selon Rebatet ce théâtre est un haut lieu de la Collaboration : comme le disait Jean-Louis Barrault, *« sortir du Français, c'était entrer dans la mêlée sociale des idées et de la politique... »*. Sur d'autres scènes on joue Giraudoux, Sacha Guitry et surtout Anouilh avec *Léocadia*, *Le Rendez-vous de Senlis* et naturellement *Antigone*. En 1944, avant la Libération, on jouera aussi *Les Mouches* de Sartre, *« du Giraudoux à l'envers »*, écrira Paulhan à Jouhandeau. La pièce fut louée dans *Les Lettres Françaises* clandestines, mais comme le remarquent judicieusement les frères Ragache *« un journal clandestin pour soutenir une pièce, c'est commercialement insuffisant ! »*

Certes, dès juin 1940, l'occupant a publié la liste Otto qui comporte près d'un millier de titres de livres d'avant-guerre interdits de vente. On y trouve des auteurs juifs, des ouvrage anti-allemands et le choix est éclectique : Thomas Mann voisine avec le très collaborateur Cardinal Baudrillart et Maurras avec *Mein Kampf*. Un certain nombre de maisons d'édition sont « aryanisées », Calmann Lévy (qui devient Balzac), Fernand Nathan (qui devient FN) mais la plupart des grandes maisons : Gallimard, Grasset, Denoël, Plon, Hachette, Sorlot demeurent et... publient. En effet, si l'on en croit l'Unesco, les moyennes annuelles de publications d'ouvrages sont pour la période 1940-1944 de 6 379 livres en France, 9 452 aux États-Unis, 7 874 en Grande-Bretagne (les titres publiés sont en 1990 au nombre de 85 132 pour les États-Unis, 37 880 en France et 52 861 en Grande-Bretagne).



Fondateur de l'Union des écrivains européens en 1941, Jacques Chardonne (1884-1968) figura à la Libération sur la « liste noire » des écrivains épurés par le Comité national des écrivains. Arrêté pendant quelques semaines, il bénéficia d'un non-lieu.



Signataire du **Manifeste des écrivains français** *en septembre 1944, Paul Valéry (1871-1945), auteur lui aussi d'une Ode au maréchal Pétain, ne s'était pas signalé par une conduite particulièrement « résistante ». On ne lui en fit pas moins des obsèques nationales en 1945.*

Comme le note alors du fond de sa prison Jean Zay : *« Que d'agenouillements et de reniements, d'ingratitude, de parjures dans le monde des lettres françaises en 1941 ; ... si quelques écrivains sauvent l'honneur par... leur silence, combien d'autres et qui ne sont pas toujours des moindres s'empressent à servir les nouveaux dieux dans un étrange oubli de leur passé et de leur œuvre. »*

Oui, à cette époque *« tout le monde collaborait »* comme le souligne l'historien américain H. Lottmann dans *Rive Gauche* : après tout, que penser du comportement de Simone de Beauvoir chroniqueur régulier de la Radio de Vichy et candidate à un Prix Goncourt décerné par une académie *« qui aura des comptes à rendre »* proclamait le Comité national des écrivains à la Libération ?

Mais ne faudrait-il pas relativiser ce que la Résistance littéraire appelait la collaboration ? Elle confondait un peu trop facilement la *« Kollaboration »* et le fascisme d'écrivains comme Brasillach, Céline, Drieu La Rochelle, Rebatet, avec la défense des valeurs que préconisait Vichy (travail, famille, patrie) et dont Jean-François Kahn rappelait dans *L'Événement du jeudi* du 10 décembre 1992 qu'elles avaient été cassées par *« la soumission à une pure rationalité capitaliste »*.

FRANÇOIS-GEORGES DREYFUS
Professeur à la Sorbonne

ENTRETIEN AVEC HENRI AMOUROUX

Le retour du manichéisme

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE VENNER

Tous ceux qui veulent et voudront comprendre la France et les Français des années 1939-1945, se reporteront nécessairement aux dix volumes de *La Grande histoire des Français* d'Henri Amouroux. Maintenant que cette œuvre est achevée avec la publication du dixième volume, *La Page n'est pas encore tournée*, qui porte sur la période janvier-octobre 1945, on en mesure le caractère vraiment unique. Unique par l'incroyable richesse des informations. Unique par le ton libre et le style vif d'Amouroux qui n'a pas oublié les meilleurs enseignements du journalisme. Unique enfin par l'honnêteté intellectuelle de l'auteur qui, d'un bout à l'autre, mettant ses sympathies ou ses aversions dans sa poche, s'est efforcé de comprendre, même l'incompréhensible. Dominique Venner l'a rencontré.

Dominique Venner : *Quand on reprend s titres successifs des dix volumes de votre* **rande histoire,** *Henri Amouroux, on a ıus les yeux comme une photographie des ıangements successifs que les événements ıt imposé aux Français de ce temps-là et ıi ont modifié leur sort autant que leur per-ption du monde.*

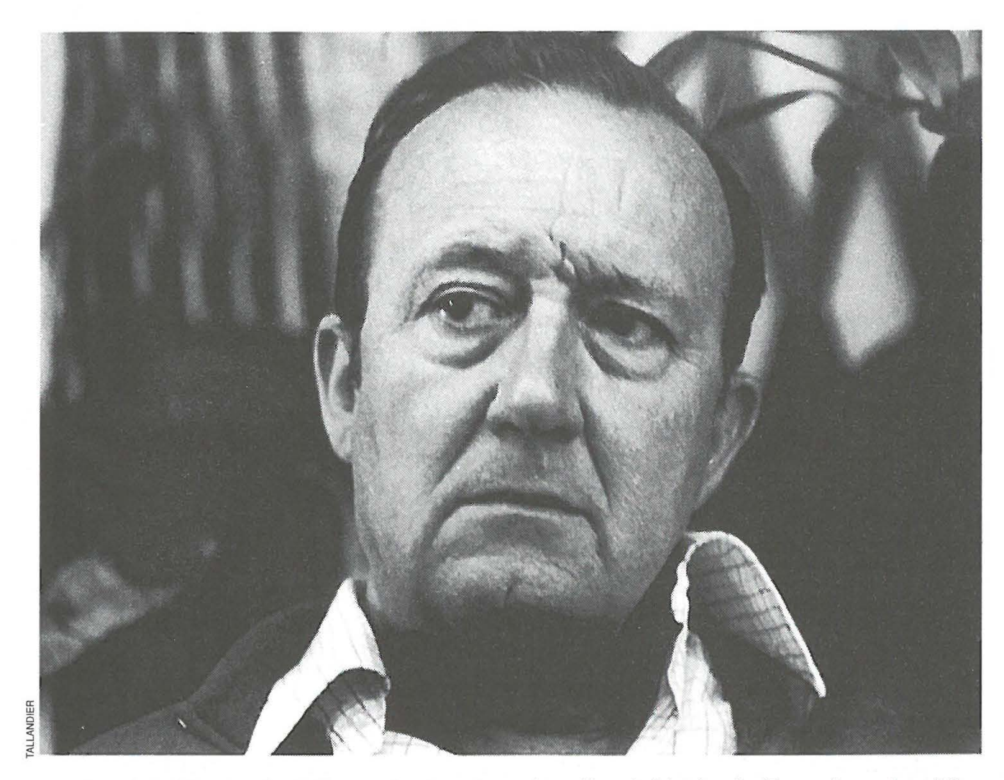
Henri Amouroux : L'historien honnête ne ut décrire ce qui a été vécu en France en 1940 1941 avec les yeux de 1994. Je me suis tou-ırs efforcé de retrouver grâce aux documents ırchives, aux témoignages de mes lecteurs, x journaux de l'époque et à la réflexion histo-ıue, ce que furent les époques successives de :te période tellement diverse malgré sa èveté apparente. Il faut dire aussi que chaque énement était vécu et ressenti de façon diffé-ıte suivant l'âge, les opinions changeantes, le t de vivre en zone libre ou en zone occupée, es hasards multiples de l'existence.

– Ce qui est stupéfiant et qui, d'un point de vue professionnel, fait mon admiration, c'est la masse énorme de documents que vous avez maniés et que vous avez scrupuleusement vérifiés, ce qui nous vaut souvent d'être les témoins fascinés de vos recherches, de vos découvertes et de vos doutes. Comment travaillez-vous ? J'imagine que vous vous faites aider par toute une équipe de chercheurs ?

– Non. Je travaille seul, sans documentaliste, sinon parfois avec l'aide d'une de mes filles, journaliste, mais ayant fait des études de documentaliste. Je sais exactement ce que je cherche et ce que je peux faire des documents découverts. J'effectue donc moi-même les recherches dans les archives et les bibliothèques. Je privilégie l'œil de l'auteur sur toute autre méthode. Certains livres, certains documents, ne contiennent aucune informationintéressante, sauf une seule, à la dernière page – cela m'est réellement arrivé. Un documentaliste aussi scrupuleux ou averti soit-il, ne l'aurait sans doute pas vu.

– Justement. Dans votre neuvième volume, **Les Règlements de comptes, septembre 1944-janvier 1945,** *vous passez au crible tout ce qui a été écrit et publié avant vous sur la question controversée des exécutions sommaires et de l'épuration sauvage. Cela a certainement représenté un travail énorme de votre part, d'autant plus que les archives sont souvent muettes sur le sujet. Dispose-t-on aujourd'hui de chiffres raisonnablement fiables sur le nombre de victimes de cette période ?*

– Non. On est dans le flou total, comme d'ailleurs sur la plupart des chiffres de toute cette période. Vouloir avancer un chiffre précis est illusoire. Je vais vous donner un exemple parmi cent autres. En Charente, sept personnes ont été fusillées à la Libération et enterrées



Avec la publication du dixième et dernier volume de sa **Grande histoire des Français pendant l'Occupation,** *Henri Amouroux rétablit avec rigueur et honnêteté la mémoire nationale dans ses droits.*

dans un champ. Ces victimes n'avaient jamais été comptabilisées nulle part, pourtant tout le village était au courant. Les corps ont été exhumés vingt-huit ans après.

– D'une façon générale, dans les chiffres couramment cités, on ne prend pas en compte les exécutions décidées par les cours martiales de la Libération.

– Les cours martiales étaient des juridictions d'exception, mais la condamnation à mort n'était pas automatique. En revanche, en cas de condamnation capitale, l'exécution était immédiate.

Il faut se rendre compte que toutes les époques révolutionnaires sont les mêmes. Il faut comprendre aussi les raisons qui engendrent ces époques. Les dénonciations de résistants sous l'Occupation, les crimes des Allemands ou des miliciens, notamment dans la période de folie sanglante qui a précédé la Libération, ont entraîné un désir de vengeance évident et justifié.

Mais il ne faut pas oublier que les raisons de l'épuration sauvage sont multiples. Parfois le vol était l'unique raison, ou encore la jalousie. Des femmes furent tondues par pure jalousie, par sadisme aussi. Les vengeances personnelles sont également intervenues. Je me souviens d'un exemple en Dordogne. En 1940, un homme avait voulu ouvrir un bordel dans un village. Le pharmacien, le médecin, le maire et le curé s'y étaient opposés. À la Libération, le commandant « Bayard », c'était le nom que le proxénète avait pris, les a fait fusiller et la femme du maire a été odieusement torturée.

– Plus le temps passe et plus les jugements sur cette période semblent devenir sommaires et passionnels, au moins dans une partie des médias. Tout semble se passer comme si l'on voulait imposer de force aux Français une mémoire artificielle sur cette période qui ne coïncide pas avec la mémoire conservée dans les familles.

– Oui, mais les Français réagissent et leurs réactions contre l'histoire « en noir et blanc » expliquent sans doute en partie l'adhésion des lecteurs. Chacun de mes livres est tiré au départ à 80 000 exemplaires (1). Tous ont fait l'objet de rééditions. Le tome 1, *Le Peuple du désastre* s'est vendu à 376 000 exemplaires. Le tome 2 et le tome 3 respectivement à 310 000 et 330 000. Je vois dans ce succès l'approbation de mon attitude anti-manichéenne à l'exemple de celle de mon ami Robert Aron. Mais il est bien vrai que nous assistons actuellement à un retour du manichéisme. Lisez la préface de mon dernier volume, je m'en suis expliqué.

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE VENNER

La Page n'est pas encore tournée – Janvier-octobre 1945, Robert Laffont, 790 pages, cahier de photos, 169 F.

Nous avons consacré une critique à ce livre dans notre n° 9, p. 79.

---

(1) Chiffre énorme aujourd'hui, NDLE.

L'ÉTOFFE DONT ON FAIT LES HÉROS

Nombre d'intellectuels, parmi les plus farouchement « résistantialistes », dans la France de l'après-guerre compensaient un rôle qu'ils jugeaient, sans doute rétrospectivement, insuffisant dans la guerre. En tout état de cause, les intellectuels n'ont pas, en général, la réputation d'être de l'étoffe dont on fait les héros. Même s'il est des exceptions notoires. De Claude Bourdet à Marc Bloch, sans parler de nombreux communistes, l'intelligentsia française pouvait se vanter d'un bilan remarquable en termes de courage collectif. Il se trouva même des intellectuels résistants de premier plan qui réussirent à traverser la guerre de manière normale en surface. Cela vaut pour Mauriac, Paulhan, Vercors et beaucoup d'autres.

Ce qui frappe l'historien, cependant, c'est la facilité avec laquelle, dans ces années-là, on pouvait dire ou faire des choses qui, avec le recul, apparaissent comme une forme d'acceptation tacite du statu quo, de consentement à travailler dans ce cadre, voire à en tirer profit. Tous deux héros communistes de l'après-guerre, Paul Éluard et Elsa Triolet n'avaient pas éprouvé de scrupules à publier leurs poèmes et autres écrits dans des revues censurées par les autorités d'occupation ou chez des éditeurs dont le catalogue était terni par la présence d'auteurs collaborationnistes. La carrière de Sartre, qui fit jouer ses œuvres pendant la guerre, progressa rapidement, et l'on n'est guère convaincu lorsqu'on lit sous la plume de Simone de Beauvoir, à propos des *Mouches*, que l'écriture de cette pièce et sa représentation étaient « *l'unique forme de résistance qui lui fût accessible* ». De fait, sous l'Occupation, Simone de Beauvoir fit elle-même un passage rapide, à Paris, dans les services de la radio nationale. Louis Aragon, qui se fit après la guerre le pourfendeur des collaborateurs et de ceux qui avaient failli, publia *Les Voyageurs de l'impériale* sous la censure et avec l'autorisation des Allemands. Le passé de résistant d'Emmanuel Mounier consiste largement à avoir refusé de continuer à publier *Esprit* après les premiers mois de l'année 1941, ce qui ne l'empêcha point d'écrire, en 1947, un essai dans lequel il s'identifie sans vergogne à la Résistance sous sa forme la plus partisane et active.

Ce sont souvent les mêmes qui devaient adopter les positions les plus rigides et les plus extrêmes dans les années suivantes.

TONY JUDT

***Un Passé imparfait, les intellectuels en France*, 1944-1956, Fayard, Paris 1993, p. 70-71.**

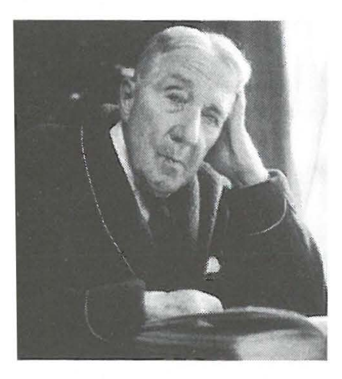
D'ABELLIO À ZORETTI

Petit dictionnaire des contemporains

PAR ÉRIC BROCARD

Il y eut ceux, nombreux, qui s'en fichaient, ceux qui changèrent de camp, ceux qui collaborèrent, ceux qui résistèrent tôt, ceux qui « résistèrent » tard, ceux qui dénoncèrent, ceux qui épurèrent, les vichystes, les gaullistes, les communistes, les anglophiles et les germanophobes, ou vice-versa. Il y eut ceux qui s'engagèrent d'un côté comme de l'autre et qui payèrent parfois cet engagement de leur vie. Petit dictionnaire non exhaustif des intellectuels et des artistes livrés aux incertitudes d'une époque troublée.

ꞁaymond Abellio (1907-986). Nom de plume de Georges ꞁoulès. (Voir article p.55).



Alain

ꞁain (1868-1951) Nom de plume Émile Chartier. Professeur de philoꞁhie radical et pacifiste. Membre Comité de vigilance des intellecꞁls antifascistes en 1934. Contre la ꞁrre en 1939. Écrit en juillet 1940 ꞁs son *Journal* : *« J'espère que ꞁllemagne vaincra ; car il ne faut ꞁ que le genre de Gaulle l'emporte ꞁz nous. »*

Jean Anouilh (1910-1987). Auteur dramatique, débute dans la mise en scène sous l'Occupation. Son *Antigone* (1944) illustre le débat entre les exigences de l'honneur et celles de la raison d'État. Il dénoncera les excès de l'épuration.

Louis Aragon (1897-1982). Poète et romancier marié avec Elsa Triolet. Ancien surréaliste rallié au communisme, approuve le pacte germano-soviétique, collabore aux *Lettres Françaises*, participe à la création légale à Lyon de la revue *Confluence* (1941). Avec l'accord de la censure allemande, il publie en 1943 *Les voyageurs de l'impériale* à la *Nouvelle Revue Française* de Drieu la Rochelle. Entre en semi-clandestinité dans la Drôme, en décembre 1943. À la Libération, figure dominante du Comité national des écrivains (CNE), se révèle épurateur féroce.

Marc Augier (1908-1990). Venu de la SFIO (Auberges laïques de la jeunesse, cabinet de Léo Lagrange en 1936) se convertit au national-socialisme, crée en 1941 les Jeunes de l'Europe Nouvelle (groupe Collaboration), lance *Le Combattant européen,* collabore à *La Gerbe* et à *Devenir.* Engagé dans la LVF en 1942, officier politique de la division Charlemagne en 1944. Gagne l'Amérique du Sud à la Libération avant de commencer une carrière de romancier sous le nom de Saint-Loup.

AFP



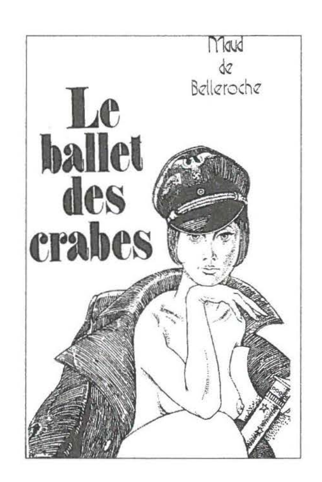
Marcel Aymé

Marcel Aymé (1902-1967). Écrivain non-conformiste, proteste sous l'Occupation contre la persécution des Juifs, et s'indigne de l'épuration à la Libération. Mis à l'index par le CNE.

Jean Azema. Journaliste. Passé de l'Action française au PPF, présentateur à Radio-Paris pendant l'Occupation, est interné trois mois sous le gouvernement Laval à la suite d'un article paru dans *Le Pilori.* S'engage au printemps 1944 dans la Waffen-SS. Réfugié en Argentine après la chute du III[e] Reich. Père de l'historien Jean-Pierre Azema.

Arletty (1898-1992). Nom à la scène de Léonie Bathiat. Actrice célèbre, connaît un grand succès avec *Les Visiteurs du Soir* (1942). Emprisonnée à la Libération. À un journaliste qui lui demande comment va la santé, elle répond : *« Pas très résistante ».*

Maud Sacquart de Belleroche. Historienne, sportive,

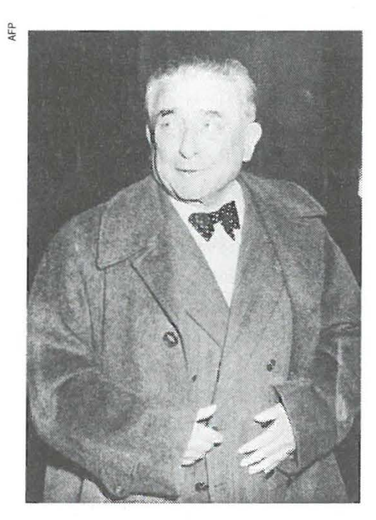


mondaine du Paris collaborateur, égérie de Jean Luchaire. Épouse de Georges Guillebaud, ambassadeur auprès de la République sociale italienne en 1944. À la Libération, s'exile – un intermède – en Espagne, puis en Argentine.

René Benjamin (1855-1948). Maurrassien, appartient à l'entourage du maréchal Pétain pendant l'Occupation. Exclu de l'Académie Goncourt à la Libération.

Jacques Benoist-Mechin (1901-1983). Auteur d'une célèbre *Histoire de l'Armée allemande*, (1936-1938). Secrétaire d'État du gouvernement Darlan en juin 1941, puis du gouvernement Laval en avril 1942. Démissionne en septembre 1942. Préside le comité d'honneur de la LVF. Condamné à mort en 1945, peine commuée en travaux forcés. Libéré à la suite d'une grâce en 1953.

AFP



Pierre Benoît

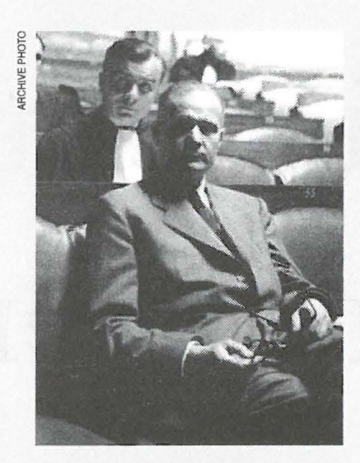
BENOIST-MÉCHIN

Benoist-Méchin a donné ses raisons, il n'a pas livré son secret. On ne saura jamais pourquoi, étant ce qu'il était, l'un des héritiers de l'Europe aristocratique et de ses raffinements, il est devenu l'un des soutiens les plus actifs du nazisme. Entre l'Allemagne de sa tradition comme de sa culture et l'Allemagne de Hitler, il aurait dû y avoir une incompatibilité de nature.

Benoist-Méchin se laisse deviner mieux qu'il ne s'explique. *« Un pays vaincu,* notait-il en 1941, *peut prendre trois positions : contre son vainqueur, pour son vainqueur, avec son vainqueur. Je suis partisan de la troisième formule. »* Cela signifiait qu'il rejetait la résistance et la collaboration, qu'il recommandait l'alliance militaire. Impossible d'être plus fou : imagine-t-on la France démantibulée de juin 1940 rentrer dans la guerre ? Imagine-t-on ensuite Hitler, le pangermaniste le plus furieux de l'histoire, traiter d'égal à égal avec un pays qu'il avait vaincu et qu'il méprisait ? Imagine-t-on, enfin, un raciste nordique et sauvage ouvrir son Europe aux métis du sud de la Loire ?

Benoist-Méchin s'est trompé sur tout. Lorsqu'il s'en rendit compte, il ne chercha ni à fuir en lâche ni à défier en matamore. Il prit de la hauteur, répugnant à se justifier et *a fortiori* à s'excuser. L'aristocrate sut se composer une attitude et, comme le dit justement Éric Roussel,

ARCHIVE PHOTO



descendre aux enfers avec une élégance de dandy.

Sur ce qui a été publié dans le genre, ses mémoires politiques tranchent par leur allure. J'ai joué, j'ai perdu, que le destin fasse son office comme il l'entend, je ne participe plus à la comédie : le ton de Benoist-Méchin est celui de Drieu dans *Récit secret*. L'important est de se bien tenir. Aucun fléchissement, aucune fanfaronnade non plus, ça serait le comble de la vulgarité. Aucune recherche du panache à la façon romantique, ça serait la dernière des frivolités. Rien d'autre qu'une sérénité insolite, un mélange de détachement et d'orgueil.

POL VANDROMME
Journal de lectures. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1991, p. 33.
À propos de la publication des *Mémoires* de Benoist-Méchin, *À l'épreuve du temps*, Julliard.

Pierre Benoît (1886-1962). Romancier célèbre (*L'Atlantide, Koenigsmark*), favorable au maréchal Pétain. Évincé, sans être exclu, de l'Académie française à la Libération.

Henri Béraud (1885-1958). Écrivain et journaliste issu de la gauche. Collabore au *Canard Enchaîné* puis à *Gringoire*. Anticommuniste et surtout anglophobe virulent sans être pro-allemand. Suscitant de nombreuses jalousies, il est condamné à mort à la Libération, peine commuée en travaux forcés. Sa détention fut un long calvaire. Frappé d'hémiplégie, il bénéficie en 1950 d'une grâce médicale.

Emmanuel Berl (1892-1976). Journaliste venu de la gauche pacifiste, ce juif libéral est l'ami de Drieu. Directeur de l'hebdomadaire de gauche *Marianne* (1931-1937). Il rédige les premiers discours du maréchal Pétain en 1940.

Georges Bernanos (1888-1948). Disciple de Drumont (*La grande peur des bien pensants*), il rompt avec l'AF en 1931, condamne la guerre franquiste (*Les grands cimetières sous la lune*). Du Brésil où il s'est retiré en 1939, il soutiendra la France libre. Rentré en France en 1945, il dénoncera l'Épuration.

Hubert Beuve-Méry (1902-1989). Collabore en 1941-1942 à *Temps nouveaux*. Nommé par le gouvernement de Vichy directeur des études à l'École des cadres d'Uriage, il est alors proche de la Révolution nationale. Rejoint la Résistance en1943. Fonde *Le Monde* à la Libération.

Antoine Blondin (1922-1991). Ami de Jean Turlais qui se proclamait fasciste et tomba en 1945 dans les rangs de la I[ère] armée française. Parti sans vague à l'âme en Autriche au titre du STO en 1943, raconte ses pérégrinations dans *L'Europe Buissonière*, dédié à l'écrivain épuré André Fraigneau.

Abel Bonnard (1883-1968). Écrivain. Influencé à l'origine par l'Action française, se rapproche de Valois puis de Doriot et publie un virulent pamphlet contre *Les Modérés*, en 1936. Très tôt partisan de la collaboration franco-allemande, collabore à *Je Suis Partout*, à *La Gerbe*, et à la *NRF*. Ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse (1942-1944). Radié de l'Académie française, où il siégeait depuis 1932. Condamné à mort par contumace le 4 juillet 1945.

Robert Brasillach (1909-1945). (Voir article p.57).

Albert Camus (1913-1960). Romancier né en Algérie. Membre du Parti communiste en 1935-1936. Publie *Le Mythe de Sisyphe* en 1942 sous la censure allemande. Rejoint le mouvement Combat, adhère au CNE (sans assister à ses réunions) et collabore aux *Lettres françaises*. Dirige *Combat* à la Libération et, polémiquant avec Mauriac, approuve l'épuration tout en se déclarant hostile à la peine de mort.

Jean Cayrol (1911). Poète et romancier, rejoint la Résistance pendant l'Occupation. Arrêté, il est déporté à Mauthausen, en dépit des



Colette

démarches entreprises par Drieu la Rochelle pour le faire libérer, en 1943. Il en reviendra profondément marqué.

Louis-Ferdinand Céline (1894-1961). (voir article p. 43)

Paul Chack (1876-1945). Ancien officier de marine devenu écrivain de la mer réputé. Président de l'Association des écrivains combattants. Fonde en 1941 le Comité d'action antibolchevique. Fusillé le 9 janvier 1945.

René Char (1907-1988). Poète ami de Breton et d'Éluard. Dirige un maquis dans les Basses-Alpes à partir de 1943 (*Les feuillets d'Hypnos*). Ami de Heidegger après la guerre.

Jacques Chardonne (1884-1968). Nom de plume de Jacques Boutelleau. Favorable à une réconciliation franco-allemande (*Chronique privée de l'An 40*), fonde l'Union des écrivains européens à l'issue du congrès des Écrivains européens de Weimar (1941). Participe encore fin 1942 au voyage des intellectuels en Allemagne. Arrêté à la Libération. Figure sur la liste d'exclusion du CNE.

René Château Né en 1906. Normalien, élève d'Alain, franc-maçon. Député Front populaire de La Rochelle en 1936. Membre dirigeant de la Ligue des droits de l'homme et du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Vote en 1940 les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Collaborateur par pacifisme, dirige en 1941 *La France socialiste*. Arrêté en 1944, publie après la guerre, sous le pseudonyme de Jean-Pierre Abel, son témoignage sur les atrocités de l'épuration (*L'Âge de Caïn*).

Alphonse de Châteaubriant (1877-1951). Écrivain. Prix Goncourt 1911 (*Monsieur de Lourdines*). Admirateur d'Hitler avant la guerre (*La Gerbe des Forces*). Dirige l'hebdomadaire *La Gerbe* pendant l'Occupation. Se réfugie en 1945 dans un monastère au Tyrol où il est enterré.

Paul Claudel (1868-1955). Auteur en 1940 d'une *Ode au maréchal Pétain*, évolue jusqu'à témoigner à charge au procès de Charles Maurras à qui l'opposait une querelle de gens de lettres. Crée néanmoins à Paris *Le Soulier de satin* en 1943. Élu à l'Académie française en 1946.

Jean Cocteau (1889-1963). Fasciné par les jeunes et beaux Aryens blonds, il a la chance de voir interdite sa pièce les *Parents terribles*, suite à un chahut organisé par Alain Laubreaux qui n'avait pas la réputation d'un modèle de vertu.

Colette (1873-1954). Romancière. Écrit dans la presse parisienne sous l'Occupation. Collabore en 1944 à l'ouvrage de Sacha Guitry *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain.*

Lucien Combelle Né en 1912. Ancien secrétaire de Gide, passé par l'AF, rejoint le MSR et dirige *Révolution nationale* pendant l'Occupation. Lié à Drieu et à Fontenoy. Épuré par le CNE et condamné à 15 ans de réclusion à la Libération.

Pierre-Antoine Cousteau (1906-1958). Talentueux journaliste issu de la gauche. Entre en 1933 à *Je Suis Partout*, dont il devient directeur politique en 1943 après la démission de Brasillach. Condamné à mort le 23 novembre 1946 malgré le témoignage de son frère, le commandant Jacques-Yves Cousteau. Gracié en 1946. Libéré en 1954.

Robert Denoël (1902-1944). Éditeur des pamphlets de Céline et des *Décombres* de Rebatet, il est assassiné par des résistants à la Libération.

Robert Desnos (1900-1945). Poète onirique proche des surréalistes, collabore en novembre 1940 au journal collaborateur *Aujourd'hui* (une couverture ?) et rallie la Résistance (réseau Agir). Arrêté et déporté en 1944 en dépit de l'intervention de Georges Suarez. Meurt du typhus au camp de concentration de Terezin.

Pierre Drieu la Rochelle (1893-1945). (Voir article p.41)

Georges Duhamel (1884-1966). Écrivain hostile à la guerre, au modernisme, au totalitarisme. Beau-frère de Charles Vildrac, l'un des fondateurs du CNE, il collabore aux *Lettres françaises*.

Paul Éluard (1895-1952). Poète dadaïste, puis surréaliste, adhère au PCF en 1926 (exclu en 1933). Antifasciste, rejoint la Résistance et dirige le CNE zone nord, ralliant le PCF clandestin en 1943.

Alfred Fabre-Luce (1899-1983). Essayiste d'origine radicale et antifasciste, il adhère au PPF en 1936. Publie sous l'Occupation une *Anthologie de la Nouvelle Europe*. Il sera d'abord arrêté par la Gestapo, puis arrêté de nouveau par les résistants à la Libération.

Ramon Fernandez (1894-1944). Romancier et critique littéraire issu de l'extrême gauche, rallié au PPF (membre du Comité national en 1938), collabore au *Cri du peuple* pendant l'Occupation. Conserve sa

HÉROLD-PAQUIS ET RADIO-PARIS

Journaliste, né le 4 février 1912. Au moment de la guerre d'Espagne, il combat dans les rangs franquistes, puis il devint éditorialiste à Radio-Saragosse. Rentré en France en décembre 1939, il s'engagea à la guerre en première ligne, dans les canons du 47 antichars. Après l'Armistice, il est nommé délégué à la propagande par Laval. Acquis depuis longtemps aux idées fascistes, il ne cache pas ses sympathies pour le national-socialisme. Il s'inscrit au Parti populaire français de Jacques Doriot, mais c'est au Radio-Journal de Paris – où il succéda en 1942 à René-Louis Jolivet, que Jean Hérold-Paquis connaîtra la notoriété. C'est aussi comme speaker à ce poste, puis à Radio-Patrie, à Bad-Mergentheim, qu'il s'attire les plus solides haines. Ayant, pendant des années, répété inlassablement la phrase fameuse du général Hoche : *« L'Angleterre, comme Carthage, sera détruite »*, il ne pouvait échapper à son destin : condamné à mort, il fut exécuté le 11 octobre 1945 au fort de Châtillon.

liberté de jugement esthétique. Meurt peu avant la Libération.

Jean Fontenoy (1899-1945). Journaliste venu de l'extrême gauche. Vrai aventurier, il séjourne en Russie et en Chine, combat les républicains en Espagne et les Soviétiques en Finlande, adhère au PPF en 1936. Rallié à la collaboration dès 1940, établit la liaison entre Abetz et Laval. Dirige un temps le quotidien de la gauche collaborationniste *La France au Travail*. Fondateur avec Deloncle du MSR, membre du directoire du RNP de Déat, il s'engage dans la LVF et se suicide en avril 1945 à Berlin.

André Fraigneau (1907-1991). Sa participation, en octobre 1941, au Congrès des écrivains de Weimar lui vaut à la Libération de figurer sur la liste noire du CNE.

DR



Jean Gabin

Jean Gabin (1904-1976). Nom à la scène de Jean Moncorgé. Rendu célèbre par *Quai des brumes*, film de Marcel Carné (1938). Il quitte la France pour les États-Unis en 1940, mais il reviendra s'engager en 1943 dans la 2e DB et fera toute la campagne de France et d'Allemagne comme chef de char.

Gaston Gallimard (1881-1975). Éditeur, directeur général de la *NRF*. Continue de publier pendant l'Occupation. Drieu La Rochelle assure ses relations avec la Collaboration et Jean Paulhan avec la Résistance.

Pierre Gaxotte (1895-1982). Historien. Normalien, maurrassien, fondateur de *Candide*, puis directeur jusqu'en 1937 de *Je Suis Partout*, il contribue à orienter la jeune équipe des rédacteurs vers le fascisme. Hostile à la collaboration, il suspend toute relation avec *Je Suis Partout* après la défaite. Élu à l'Académie française en 1953.

Jean Giono (1895-1970). Écrivain. Ancien combattant, pacifiste militant. Signe le tract « Paix immédiate » de Louis Decoin en 1939. Refuse l'ordre de mobilisation en 1939, ce qui lui vaut d'être emprisonné. Collabore à *La Nouvelle Revue Française* de Drieu La Rochelle, à *La Gerbe*, à *Comœdia* et bénéficie de la faveur de la Librairie allemande. Arrêté à la Libération. Figure sur la liste de proscription du CNE.

Jean Giraudoux (1882-1944). Écrivain et auteur dramatique. Normalien, diplomate, ancien combattant séduit par la guerre, germanophile. Auteur en 1940 d'*État d'urgence* que d'aucuns ont qualifié d'antisémite. Nommé par Daladier commissaire à l'information, hostile au pétainisme, meurt à Paris en janvier 1944.

Jean Guéhenno (1890-1978). Normalien, militant de gauche, directeur de la revue *Europe*, fondateur de *Vendredi*, animateur du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, adhère parmi les premiers au CNE zone nord et crée avec Jean Paulhan et Jacques Decour les *Lettres françaises* clandestines. Académicien en 1962.

Sacha Guitry (1885-1957). Comédien et auteur dramatique, adhère à l'Institut d'études corporatives et sociales. Publie un ouvrage intitulé *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain*. Intervient en faveur de confrères juifs menacés (René Alexandre, Tristan Bernard). Interné au Vel' d'Hiv' et à Drancy à la Libération, épuré par le CNE, exclu de l'Académie Goncourt, bénéficie d'un non-lieu en 1947. Patronne en 1957 l'Association pour défendre la mémoire du maréchal Pétain.

Max Jacob (1876-1944) Nom de plume de Maximilien Alexandre. Poète. Juif converti au catholicisme, retiré depuis 1921 à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Arrêté par les Allemands en 1944, sur le point d'être libéré grâce à l'intervention de Jouhandeau et de Cocteau, il meurt d'une pneumonie au camp de Drancy.

Marcel Jouhandeau (1888-1979). Écrivain. Antisémite déclaré, adhérent au PPF dès 1938, participe au Congrès des écrivains de Weimar en 1941, collabore à la *NRF* de Drieu, fréquente le major Epting, le lieutenant Heller, Ernst Jünger. Par ailleurs très proche de Paulhan. Écrit : « *Je souhaiterais faire de mon corps un pont fraternel entre l'Allemagne et nous.* » Menacé de mort par la Résistance en 1944, figure à la Libération sur la liste noire du CNE.

Bertrand de Jouvenel (1903-1987) Journaliste. Venu du mouvement des jeunes radicaux. Adhère en 1936 au PPF, qu'il quitte en 1938. Ami d'Otto Abetz, collabore pendant l'Occupation au *Fait*, avec Drieu la Rochelle. En 1983, attaquant en diffamation des adversaires qui l'avaient accusé d'antisémitisme, il fait appel pour témoigner en sa faveur à Raymond Aron, qui meurt d'une crise cardiaque à sa sortie de l'audience.

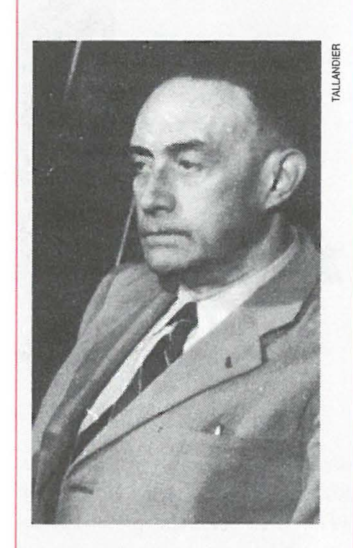
Jean de La Varende (1887-1959). Écrivain royaliste favorable au maréchal Pétain, épuré à la Libération par le CNE, démissionne de l'Académie Goncourt.

Paul Léautaud (1872-1956) Ecrivain. Pacifiste, hostile à la démocratie et au patriotisme jacobin. Antisémite, nombriliste et misanthrope, fréquente le salon de Florence Gould à partir de novembre 1943, refuse le « prix Née » qui lui est décerné le 8 juin 1944 sur proposition de Georges Duhamel et affiche après la Libération le même pessimisme que sous l'Occupation. Adhère en 1957 aux Amis de Robert Brasillach.

Robert Le Vigan (1900-1972). Comédien, interprète de *Golgotha* et de *Quai des Brumes*, Ami de Céline, s'exprime sur Radio-Paris

UNE DANGEREUSE AVENTURE

TALLANDIER



La construction de l'Europe par la voie héroïque est une aventure. Une dangereuse aventure. Risque d'un échec. Risque également que cette construction ne soit qu'une chimère. (Je vous le dis *cum grano salis* : à force d'entendre parler de l'Europe, il m'arrive de me dire par moments que l'Europe n'existe pas). Et comme, contrairement à un lieu commun petit luxe, qui prétend qu'il est noble d'être dupe, comme j'ai horreur d'être dupe, je voudrais dire aux aventuriers de la nouvelle civilisation européenne : *« Parfait ! Mais ne vous relâchez pas de ce perfectionnement individuel dont les règles sont immuables depuis des millénaires, qui reste indépendant et autonome quelle que soit la structure politique et sociale du monde, et quels que soient les dieux victorieux. Le monde des choses qui ne dépendent pas de nous peut vous tromper, mais lui, il ne se trompe jamais. »*

HENRY DE MONTHERLANT
Entretien accordé le 5 janvier 1942 à Noël de La Mort, journaliste à *La Gerbe*. Cet entretien ne fut que partiellement publié.

FILS DE « COLLABO »

Je n'ai jamais revu Pierre Laval et, pourtant, son ombre portée a dominé et conditionné plus de la moitié de ma vie. Parce que mon père avait été son collaborateur, je me suis fait plus tard cracher publiquement au visage au lycée d'Evreux. Je m'y suis fait rosser. J'entends encore mes camarades : *« Combien as-tu dénoncé de Juifs ? »*

Peu de temps après la guerre, alors que je me rendais de Suisse à Evreux chez mes grands-parents, j'ai rencontré à Paris, rue Las Cases, un homme important dont je tairai le nom. Il m'a pris dans ses bras, m'a embrassé et m'a dit : *« Ta mère, ton frère et toi, on vous nourrira, mais ton père, je le ferai pendre. »* J'avais douze ans.

Si mes premiers beaux-parents n'ont jamais voulu de moi comme gendre, c'était en grande partie parce que j'étais le fils d'un « collabo ». En définitive, aurais-je voulu oublier Pierre Laval que je ne l'aurais pas pu. Pendant les dix ou douze années qui ont suivi la fin de la guerre, on m'a rappelé qui j'étais. Il ne m'était pas plus aisé d'ignorer mon enfance qu'il n'était facile à un Juif d'oublier pendant la guerre qu'il était un Juif.

PASCAL JARDIN
La Guerre à neuf ans, Grasset, 1971.

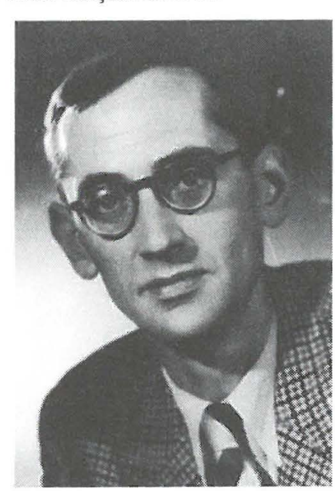
...ndant l'Occupation. Réfugié en ...llemagne à la Libération, jugé et ...ndamné à dix ans de travaux forcés ...eine commuée), s'exile en Espagne ... meurt en Argentine.

...ean Luchaire (1901-1946). ...urnaliste issu des milieux radicaux, ... à Aristide Briand et membre du ...mité France-Allemagne avant-...erre. Fonde le quotidien *Les Nou-...ux Temps* favorable à la collaboration (1er novembre 1940). Préside la Corporation nationale de la presse française. Réfugié à Sigmaringen en 1944. Arrêté en Italie avec sa fille, la belle actrice Corinne Luchaire. Condamné à mort, meurt courageusement le 22 février 1946.

André Malraux (1901-1976). Écrivain (*Les Conquérants, La Condition humaine, L'Espoir*). Participe aux guerres civiles en Chine et en Espagne. Préside le Comité mondial antifasciste. Ami de Drieu la Rochelle, il ne s'engage dans la Résistance que de façon très tardive (printemps 1944), devient le « colonel Berger » de la brigade Alsace-Lorraine. Rallié au général de Gaulle en 1945.

Henri Massis (1886-1970). Essayiste disciple de Maurras, rédacteur en chef puis directeur de *La Revue universelle* de 1920 à 1944. Membre du conseil national de Vichy. Élu à l'Académie française en 1960.

Thierry Maulnier (1909-1989). Nom de plume de Jacques Talagrand. Essayiste et auteur dramatique. Normalien, collabore avant guerre à diverses publications, dont *L'Action française* et *Je suis partout*. Dirige *Combat* et *L'Insurgé*. Pendant l'Occupation, reprend une collaboration non politique à *L'Action française* et au *Figaro*. Après la guerre, fonde les éditions de La Table ronde avec François Mauriac. Élu à l'Académie française en 1964.

AFP

Thierry Maulnier

François Mauriac (1885-1970). Écrivain catholique influencé par Maurras puis par *Le Sillon* de Marc Sangnier. Élu à l'Académie française en 1933. Pétainiste en 1940, collabore aux *Lettres françaises* dans la clandestinité après avoir publié en 1941 *La Pharisienne* avec l'accord de la censure allemande. Déclarera vingt ans plus tard à Jacques Debû-Bridel, à propos des *Lettres françaises* clandestines : *« il y avait de très bonnes choses dedans – personne ne les a lues naturellement ! »* Intervient à la Libération pour tenter d'obtenir la grâce de Brasillach et proteste contre les rigueurs de l'épuration.

André Maurois (1885-1967). Écrivain. Membre de l'Académie française. Réfugié aux États-Unis en 1940 en raison de ses origines juives. Il y fait partie du clan favorable au maréchal Pétain. Rentre en France en 1946.

Charles Maurras (1868-1952). (voir l'article p.64).

Michel Mohrt Écrivain né en 1914. Membre de l'Académie française. Officier alpin en 1940. *« La France fut libérée. Le Paris de la Libération me demeurait étranger. J'étais en désaccord avec presque tout ce que j'entendais dans la bouche des hommes politiques [...] J'assistais à la naissance d'une vérité officielle qui contredisait tout ce que j'avais vu... »* (*Vers l'Ouest*, Orban, 1988).

Henry de Montherlant (1896-1972). Écrivain et auteur dramatique. Favorable à l'entrée en guerre de la France dans l'espoir d'une régénération. Après 1940, il n'est pas insensible à l'espérance de temps nouveaux (*Le Solstice de juin*, 1941) mais se tient à l'écart de la politique. Collabore à la *Nouvelle Revue Française*. Fait jouer *La Reine morte* à la Comédie-Française. Subit la vindicte du CNE à la Libération.

Paul Morand (1888-1976). Écrivain. Diplomate, en poste à l'ambassade de France à Londres en juin 1940, refuse de se rallier au général de Gaulle. Affecté en juin 1942 au service « Information et Presse » du ministère. Nommé ambassadeur à Bucarest en 1943, puis à Berne, figure sur les listes de proscription du CNE à la Libération.

TALLANDIER

Paul Morand

Claude Morgan (1898-1980). Nom de plume de Claude Lecomte. Membre du parti communiste et du CNE zone nord pendant l'Occupation. Dirige les *Lettres françaises* à la Libération. Épurateur féroce des milieux littéraires.

Emmanuel Mounier (1905-1950). Fondateur de la revue *Esprit* (1932). Salue après la défaite *« l'aventure vivante que vient maintenant inaugurer »* la Révolution nationale du maréchal Pétain. Fait reparaître *Esprit* de 1940 à 1941. Donne des conférences à l'École des cadres d'Uriage. Évoluant vers la Résistance, il est brièvement emprisonné en 1942. Se rapproche ensuite des communistes.

Jean Paulhan (1884-1968). Écrivain. Ancien combattant, directeur de la *NRF* jusqu'en 1940, entre dans la Résistance cette même année (groupe du Musée de l'Homme). Arrêté en mai 1941, il est libéré sur intervention de Drieu la Rochelle. Fonde en 1942 avec Jacques Decour les *Lettres françaises* clandestines et le CNE zone nord, s'en éloigne quand les communistes en prennent le contrôle et proteste contre les épurateurs (*Lettre ouverte aux Directeurs de la Résistance*). Élu à l'Académie française en 1963.

DES ÉCRIVAINS PROTÉGÉS

Qu'un Aragon pût vivre à Lyon et y recevoir des visiteurs célèbres ou du moins voyants, qu'il pût être édité à Paris par Gallimard, que Tavernier pût se rendre de Lyon à Paris pour les affaires du CNE (Comité national des écrivains) et Malraux circuler aussi librement qu'il le faisait, que Sartre pût être à la fois un personnage public et participer aux réunions du CNE, tout cela peut sembler assez difficile à comprendre pour ceux qui n'ont connu la guerre qu'au cinéma. En fait, la Gestapo laissait généralement tranquilles les personnalités les plus en vue ; en un certain sens, cela faisait partie du marché conclu avec la *NRF.* Le lieutenant Heller, qui connaissait tous les auteurs français, de Mauriac à Jouhandeau, et l'ambassadeur de Ribbentrop, Otto Abetz, porte-parole de l'idéologie collaboratrice à Paris, étaient tous deux réputés pour leur influence « modératrice ». Si les Allemands s'étaient montrés aussi durs avec les écrivains français prestigieux qu'avec les citoyens ordinaires et anonymes, il n'aurait pu exister aucun CNE, la relative liberté dont jouissaient les revues littéraires n'aurait pas été concevable, et un Malraux n'aurait pas survécu à son engagement. Alors que certains Français – les juifs en particulier – devaient traverser la ligne de démarcation pour échapper aux nazis, un Sartre et une Simone de Beauvoir pouvaient se faufiler le temps d'un congé, puis s'en revenir comme ils étaient partis.

HUBERT R. LOTTMAN
Albert Camus, Point Seuil, 1978, p. 296-297.

Gabriel Péri (1902-1941). Journaliste, ancien secrétaire général des Jeunesses communistes (1922), directeur de service à *L'Humanité,* député communiste de Seine-et-Oise jusqu'à sa déchéance prononcée par la Chambre en raison du pacte germano-soviétique (1939). Arrêté en mai 1941 sur dénonciation alors qu'il était en froid avec la direction du parti. Fusillé le 15 décembre 1941 en représailles des assassinats de militaires allemands.

Jacques Perret (1901-1992). Écrivain. Fait prisonnier en 1940 (*Le Caporal épinglé*), s'évade et rejoint les maquis de l'Ain, aventures transposées dans son roman *Bande à part* (prix Interallié 1951). À la Libération, proteste contre l'épuration et collabore à *Aspects de la France.*

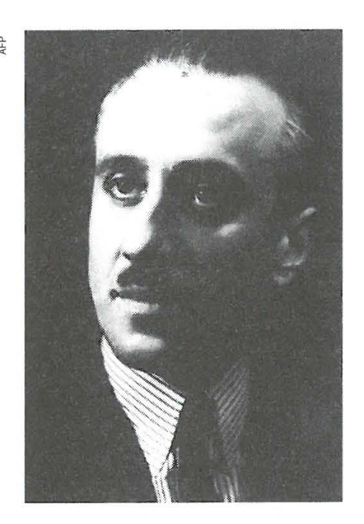
Armand Petitjean Écrivain. Normalien, collaborateur avant la guerre de *Vendredi*, organe des intellectuels antifascistes, puis de la NRF. Grièvement blessé durant les combats de 1940. Ami de Drieu, auteur en 1941 de *Combats préliminaires*, il ambitionne vainement de muscler le Commissariat à la jeunesse de Vichy. Fonde à Paris les Équipes nationales dans l'espoir d'éviter les affrontements de la guerre civile. Figure sur la liste noire du CNE en 1944. S'engage en 1944 dans l'armée de Lattre, puis, désespéré par l'époque, renonce à la littérature.

Henri Pourrat (1887-1959). Partisan du maréchal Pétain, obtient en 1941 le prix Goncourt pour son roman *Vent de mars*, dédié au résistant Jean Paulhan.

Jean Prévost (1901-1944). Écrivain. Normalien, proche du parti radical. Son roman *La Chasse du matin* (1937) est favorablement accueilli par Robert Brasillach dans *JSP*. Déterminé à résister, il participe dès 1941 au projet de création du maquis du Vercors où il sera tué le 1er août 1944 (capitaine Goderville).

Lucien Rebatet (1903-1972). (Voir article p. 49)

AFP



Gabriel Péri

Claude Roy (1915). Nom de plume de Claude Orland. Attiré par le fascisme en 1940, collabore à *JSP* avant de rallier la Résistance et le communisme dans la mouvance d'Aragon.

Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944). Écrivain. (Voir article p.38)

Jean-Paul Sartre (1905-1980). Prisonnier en 1940. Libéré par les Allemands en 1941. Reprend ses cours au lycée Pasteur. Donne des articles à la revue collaborationniste *Comoedia*. Publie *L'Être et le Néant* en 1943. Crée *Les Mouches* à Paris en 1943 et *Huis-Clos* en 1944. Son œuvre est chaleureusement saluée par *Signal en 1943. Membre du CNE.*

GALLIMARD



Jean Prévost

Pierre Seghers (1906-1987) . Éditeur et poète. De 1940 jusqu'après la Libération, fait paraître en toute légalité la revue *Poésie* en zone sud. Collabore aux *Lettres françaises* clandestines et adhère au CNE.

Georges Suarez. Biographe d'Aristide Briand avant la guerre, rallié à la collaboration, dirige *Aujourd'hui* de décembre 1940 au mois d'août 1944. Premier journaliste fusillé à la Libération, le 15 décembre 1944.

Elsa Triolet (1896-1970). Nom de plume d'Elsa Kagan. Compagne d'Aragon. Auteur communiste de sensibilité résistante après 1941. Ne néglige pas pour autant sa carrière littéraire. Elle obtient de la censure allemande une attribution de papier pour son roman *Le Cheval blanc.*

Paul Valéry (1871-1945). Écrivain et académicien français, continue pendant l'Occupation à enseigner au Collège de France et collabore à la *NRF* de Drieu La Rochelle. Auteur d'une *Ode au maréchal Pétain*, exprime encore en 1944 son *« sentiment de vénération et de reconnaissance »* à son endroit, et se désole à la Libération du *« fond de désordre, de violence et de bêtise »* engendré par la guerre. Bénéficiera cependant d'obsèques nationales à sa mort, en juillet 1945.

Vercors (1902-1991). Nom de plume de Jean Bruller. Fonde en 1941, dans la clandestinité, les Éditions de Minuit qui publient en 1942 son roman fameux *Le Silence de la mer.*

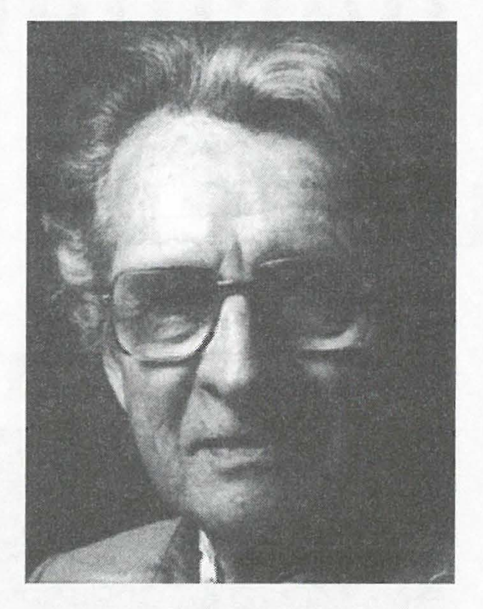
Ludovic Zoretti (1880-1948). Intellectuel socialiste, Normalien, pacifiste, lié à la franc-maçonnerie, fondateur du Syndicat de l'enseignement supérieur et ancien secrétaire de la Fédération générale de l'enseignement. Exclu du parti socialiste pour ultra-pacifisme à l'automne 1939, se rallie sous l'Occupation à la politique de collaboration dans le sillage de Déat, approuve l'évolution économique et sociale de l'Allemagne nationale-socialiste. Arrêté à la Libération, il meurt en prison.

QUI PARLAIT DE « COLLABORATION » ?

Il est courant de lire ou d'entendre dire qu'en 1940, les Français se trouvèrent devant un choix : la « Résistance » ou la « Collaboration » ; ce qui sous-entend que le peuple de France était divisé entre « gentils » et « immondes ». C'est un archétype de contrevérité. Il n'y avait pas de choix. Ceux qui, comme moi étaient en âge de faire la guerre (j'avais 29 ans) et qui ont été envoyés à la « drôlette » pendant dix mois, ceux qui ont vécu le désastre de juin 1940, ceux qui ont vu le désespoir des malheureux fuyant sous les bombardements, ceux qui ont connu les pleurs, les supplications et le sentiment de délivrance après la signature de l'armistice, habile décision qui préserva plus d'un tiers du territoire d'une occupation prête à couvrir tout le pays, ceux-là savent que les mots « résistance » et « collaboration » n'ont alors aucun sens. Seuls comptent le besoin de survivre et la volonté de reconstruire. Londres et de Gaulle rassemblent une petite poignée d'hommes patriotes et courageux, provenant, en général de la droite nationaliste anti-allemande. Quant au peuple, il adopte une attitude connue sous le nom « d'attentisme ». Cent vingt mille morts pour rien pendant la « drôle », ça paraît suffisant.

Les forces vives du pays sont tendues vers la reconstruction et le pansement des blessures. En mai 1941, le petit groupe gaulliste est rejoint par l'armée du parti communiste, cependant qu'à Vichy, le gouvernement est dominé par un sentiment d'hostilité à l'Allemagne. En témoigne le renvoi de Laval, le 13 décembre 1941. Le mot « collaboration » alimente alors les médias sans que l'on sache quelle réalité il recouvre. Il occupe surtout les salles de rédaction de la presse parisienne. Pour ma part, entré comme contractuel au ministère de la jeunesse, j'ai contribué jusqu'à la fin de l'année 1942 à la création et au fonctionnement de centres d'apprentissage pour les jeunes.

D'une formule originale, ces centres qui fournissent à mi-temps une formation



Pierre Monnier.

professionnelle et une formation culturelle et sportive, rassemblent des jeunes qui, pour la plupart avaient été isolés, abandonnés du fait de la débâcle... Environ quarante mille... Le mot « collaboration » ne figura jamais à notre programme. Aucune instruction venue du sommet ne fit jamais référence à une politique de « collaboration ».

À Paris où j'ai vécu pendant les quatre années d'occupation, j'ai vu renaître et briller la vie artistique et littéraire dans l'ignorance de cette « collaboration » qui était, pourtant, chaque jour évoquée dans la presse et à la radio. Personne ne s'y intéressait... Les Français attentistes n'avaient pas eu besoin d'explications pour comprendre l'utilité roublarde de ce qui n'était qu'un mot, sans grand contenu pratique, dans les relations entre le gouvernement et la puissance occupante. On peut qualifier de « collaborateurs » ceux du marché noir et ceux qui ont fait du trafic avec les Allemands, ceux qui se sont mêlés aux organisations de police allemande, mais le gouvernement légal de la France n'est pas concerné par ces activités. Il y eut, certes, des contacts, des échanges, des mesures autoritaires où intervenait l'occupant, mais il est bien évident que, collaboration ou non, ces gestes et opérations se seraient produits dans tous les cas du fait de l'autorité d'occupation.

On pourra trouver, au plus haut niveau, quelques intellectuels qui souhaitaient faire entrer une politique de collaboration dans les faits, Bonnard, Benoist-Méchin, Déat... mais sans grande résonance. Enfin, pour qui a vécu en zone occupée pendant ces quatre années de guerre il est patent que le syndrome « collaboration » ne s'est jamais vraiment manifesté dans le peuple.

En résumé. À Paris et dans toute la zone occupée, les chefs de partis et les responsables médiatiques prônaient la politique de collaboration sans disposer du pouvoir de la mettre en application.

De l'autre côté de la ligne de démarcation, en zone libre, le gouvernement détenait les moyens de « collaborer » mais n'en avait pas le goût.

Le peuple, lui, se souciait du ravitaillement. Sur ce qu'ils ressentaient après quatre ans d'occupation, les Français se sont exprimés le 27 avril 1944 à midi, place de l'Hôtel de Ville, à Paris. Ce matin-là, dans un bistrot, vers dix heures, j'avais appris que le Maréchal était à Paris. Il était venu s'incliner devant les victimes du dernier bombardement allié qui avait, une fois encore, fait plusieurs milliers de victimes. C'est le seul bouche-à-oreille qui, en moins de trois heures assembla vingt-cinq à trente mille Français devant le balcon sur lequel parut le Maréchal. J'ai toujours eu la conviction que cette foule enthousiaste avait le désir secret d'un accord tacite entre le Maréchal et de Gaulle... L'espoir de la réconciliation patriotique était au cœur de ces Français qui acclamaient le vieux vainqueur de Verdun. Malheureusement, pour faire cette paix civile, il aurait fallu être deux.

PIERRE MONNIER

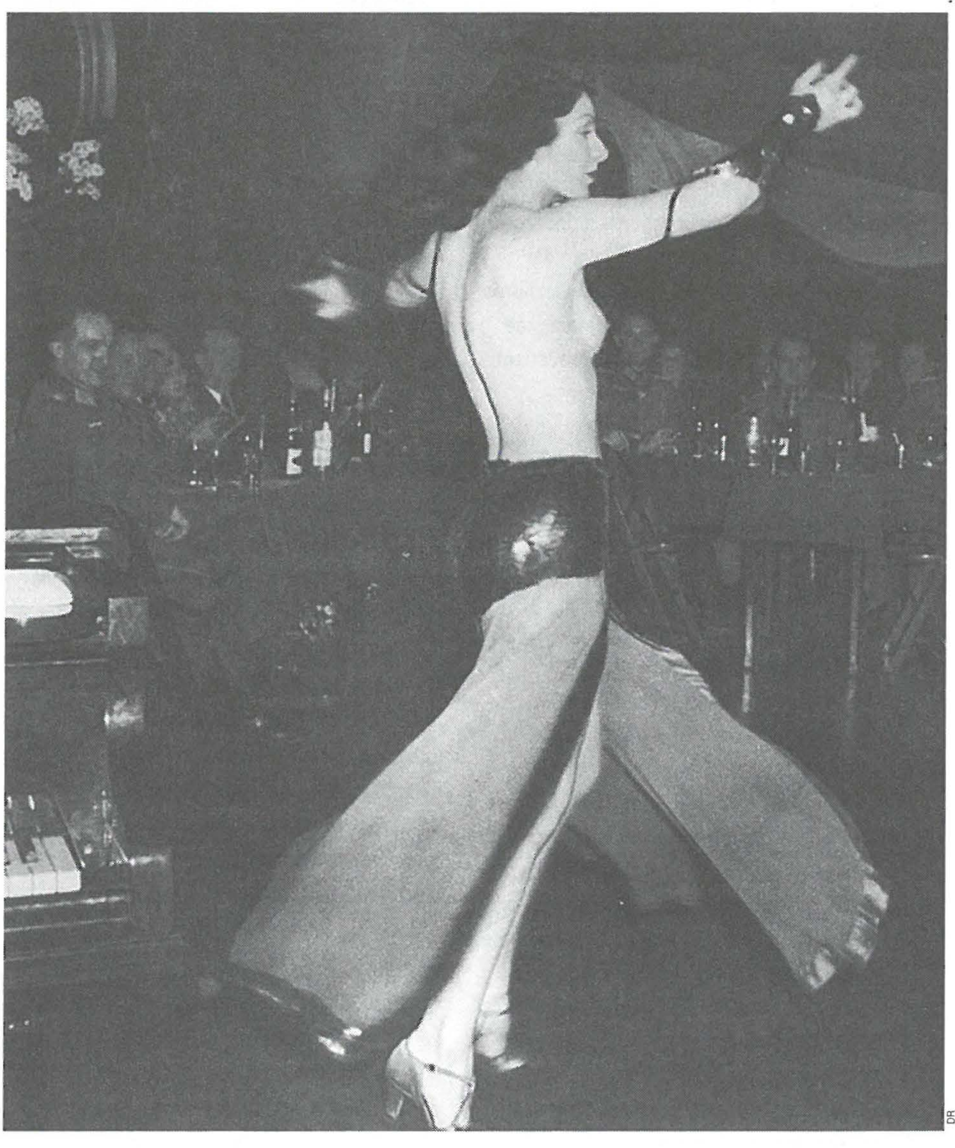
Pierre Monnier a publié aux Éditions du Flambeau "Les pendules à l'heure, 1939-1951".

Paris, dernière ville lumière ?

PAR PASCAL LOUVRIER

Incroyable ! Pour quantité d'intellectuels et d'artistes européens, le Paris de l'Occupation semble le dernier havre de la culture dans un monde en guerre, comme Florence en son temps, Londres au XVIII[e] siècle ou Berlin pendant la République de Weimar. Visite guidée.

L'année 1940, année de la défaite, de l'exode, du vide politique et social. L'effondrement total. Pas pour tous. Très vite, le Tout-Paris se réorganise, et redonne à la capitale du rose aux joues, ce rose que procure le plaisir. *« Déjà les gens bien, les bourgeois serre-fesses de juin dernier, les nobles débris, recommencent la vie d'autrefois. Oui, mes amis, on rejoue au bridge... »* souligne, indignée, la rédaction de *Au pilori*. Oui, quelques semaines seulement après la fin des combats, la vie parisienne a repris *« comme si rien ne s'était passé »*. Les terrasses des Champs-Élysées se garnissent de nouveau. En fin d'après-midi, à l'Arc de triomphe, on ranime la flamme. La tombe du Soldat inconnu est entourée d'Allemands en permission. Ils se mettent au garde-à-vous, saluent, restent silencieux. Cela semble ne



DR

Les charmes du gai Paris, tels qu'ils se dévoilaient à l'occupant conquis au Tabarin.

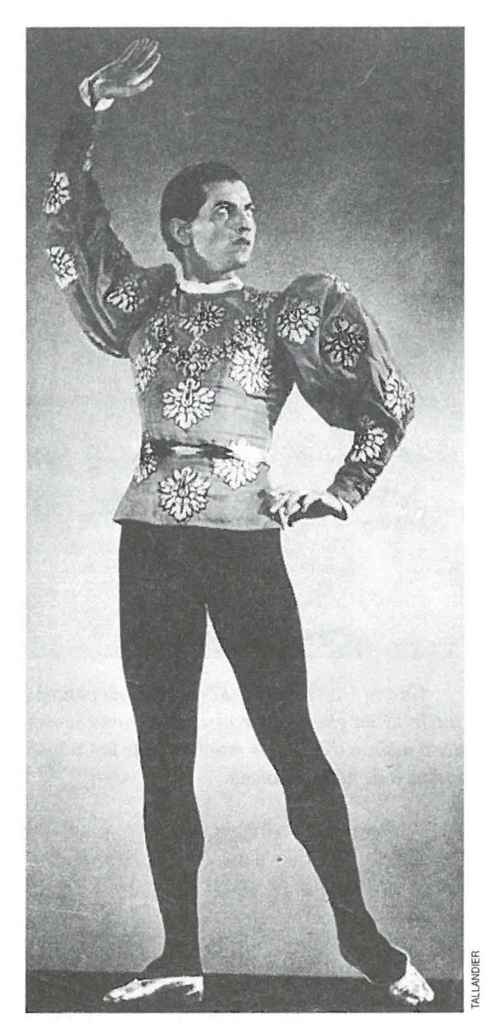
gêner personne, tous ces Allemands en uniforme. Il faut reconnaître qu'ils sont très polis. Alors… Un vieux mutilé de 14-18 raconte même : *« La cérémonie habituelle a eu lieu chaque soir à 18 h 30 en présence de quelques Parisiens. J'ai eu "le plaisir" d'avoir la visite de MM. Goering et Hess… »*

Tout rouvre. Les boîtes de nuit regorgent d'officiers allemands, heureux de boire du champagne en applaudissant un répertoire qui va de *Frou-Frou* au *Temps des cerises* en passant par *Les Trois Valses*. Les restaurants à la mode, *L'Aiglon*, *Bagatelle*, le *Fouquet's*, *Drouant*, *Maxim's*, *Prunier*, la *Tour d'Argent* sont pleins et offrent des menus bilingues bougrement alléchants. Dès le 12 octobre, on « saute » à Auteuil et on « trotte » à Vincennes. La France est morcelée, la viande, le charbon, le savon manquent, les cartes de rationnement avec leurs coupons de tickets colorés font leur apparition. Qu'importe ! Paris, un certain Paris ne veut pas entendre parler de tout cela. Cette ville est dans une situation qu'elle adore : faire l'amour, un revolver, pardon un Luger, appuyé sur sa tempe humide.

Ballets conçus par Céline

Les officiers allemands, accompagnés souvent de commensaux français, sont attendus dans des lieux réservés. *Tabarin* et *Schéhérazade* leur présentent des spectacles raffinés et coquins. Quant à la troupe, elle doit se contenter de la triviale revue du *Moulin de la Galette*, « La bière et le nu ». On chante et on danse de nouveau à l'Opéra de Paris. Pendant quatre ans, Serge Lifar, maître de ballets du Palais Garnier, va créer ou reprendre plus d'une cinquantaine de spectacles et faire briller de nouvelles étoiles comme Janine Charrat, Ludmilla Tcherina, Renée (future « Zizi ») Jeanmaire. Le public l'adore et les Allemands, Goering et Goebbels en tête, le soutiennent, ce qui permet à ce danseur flamboyant de refuser des idées de ballets conçues par Louis-Ferdinand Céline et Paul Valéry.

Le monde de la haute couture ne s'arrête pas non plus de travailler. L'occupant galonné aime froisser les robes de soie portées par d'élégantes clientes de Jacques Fath ou de Coco Chanel. Le sculpteur Arno Breker soulignera dans ses mémoires : *« La mode parisienne continuait à donner le ton, et particulièrement les mannequins […]. C'est une volonté de gagner quand même qui se manifestait ainsi fanatiquement par ces créations merveilleusement fantasques, bouleversant le déjà vu, renchérissant sans cesse dans la nouveauté ».*



TALLANDIER

***Serge Lifar (1905-1986) est nommé au début de l'Occupation maître de ballet de l'Opéra de Paris. Sous son influence, les futures étoiles de la danse se forment à cette époque, Janine Charrat, Roland Petit, Zizi Jeanmaire, Ludmilla Tcherina. Serge Lifar se déplace plusieurs fois en Allemagne où Hitler lui offre la direction de la Danse. Il sent en ce personnage* « une force magique, étrange, et la solitude qui en résulte ».**



MONIER

Florence Gould (1895-1983), épouse d'un riche homme d'affaires américain, tient à Paris, pendant toute l'Occupation, un brillant salon littéraire fréquenté aussi bien par des Allemands francophiles que par les écrivains résistants.

« Donner le ton ». C'est ce que fait aussi le théâtre. Un chiffre révélateur : en 1943, à Paris, les théâtres totalisent plus de 300 millions de recettes, soit trois fois plus qu'en 1938. Montherlant propose *La Reine morte*, Anouilh, *Antigone*, Sartre, *Huis clos*, Sacha Guitry, *N'écoutez pas mesdames*. Jean-Louis Barrault se démène pour monter à la Comédie Française *Le Soulier de satin* de Claudel. Résultat : cinq heures vingt-cinq minutes de spectacle, trente-trois tableaux, devis initial 1 300 000 F. Laubreaux et Léautaud font la moue, mais Brasillach s'écrie : *« …C'est la ferveur qui a permis de voir se lever sur notre univers le soleil d'une œuvre débordante de génie […]. Il y a douze ans que nous rêvons de cette représentation, toute notre jeunesse en a rêvé. »*

Paris scintille

Et les écrivains ? Eux aussi, ils continuent de vivre, c'est-à-dire d'écrire. Dès juillet 1940, l'ambassadeur et haut-commissaire de la zone occupée, Otto Abetz, autorise Drieu La Rochelle à réorganiser la *Nouvelle Revue Française*, vraie citadelle stratégique des Lettres. Le premier numéro paraît en décembre 1940. On y trouve les signatures de Gide, Morand, Marcel Aymé, Jacques Chardonne (1). Paris n'a vraiment pas l'allure d'une capitale de nation vaincue. C'est même tout le contraire. Elle est devenue la plaque tournante de l'intelligence, elle bouillonne, elle scintille, elle se singularise.

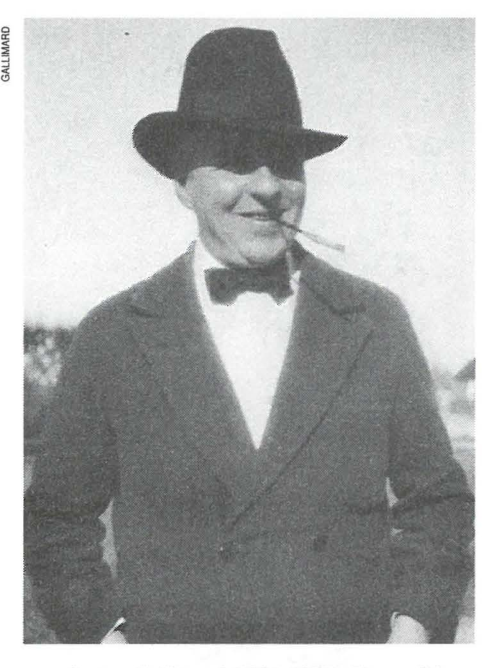
« Le Paris de l'Occupation, souligne David Boal, *était le lieu de rencontre privilégié pour toute une génération d'intellectuels européens, un Paris héritier des grands carrefours d'antan, comme Florence pendant la Renaissance, Londres au XVIIIe siècle, ou Berlin pendant la République de Weimar […] Il importe de noter que cela allait directement à l'encontre des ordres du docteur Goebbels et de son Reichspropagandaministerium »* (2).

L'un des foyers de cette effervescence intellectuelle est le salon littéraire qui se réunit presque tous les jeudis jusqu'à la Libération (et même au-delà, avec d'autres nouveaux habitués) chez la richissime Florence Gould. S'y retrouvent régulièrement Jean Paulhan, Marcel Jouhandeau, Paul Léautaud, Marcel Arland et, de temps à autre, Pierre Benoit, André Fraigneau, Jacques Chardonne, Ramon

Fernandez ou Abel Bonnard, membre de l'Académie française et ministre de l'Éducation nationale de Vichy.

On y voit également des peintres – Vlaminck, Van Dongen et Braque – et même le sculpteur préféré d'Hitler, Arno Breker, souvent de passage à Paris. Le monde politique est aussi représenté. *« Le salon créé par M[me] Gould était influent non seulement en raison de ces activités littéraires, mais aussi en raison des rapports personnels qui existèrent entre certains de ses membres et des représentants de l'État français. »* Bonnard est en prise avec le gouvernement et la tendance collaborationniste, alors que Paulhan, personnage clé des Éditions Gallimard et de l'ancienne *NRF*, est engagé dans la Résistance. Des membres du groupe Collaboration, Friedrich Sieburg et Alphonse de Châteaubriant, sont parfois invités par M[me] Gould. D'après le lieutenant Heller, il règne lors de ces dîners une liberté totale d'expression difficilement imaginable aujourd'hui (3). Voilà la réalité vraie, authentique, sans fard. Paris n'a pas changé : malgré la défaite, dans un monde en guerre et soumis à la nuit de l'esprit, elle apparaît comme une brillante île de lumière, la dernière capitale vivante des Arts et Lettres.

Quels écrivains fêtés peuvent accepter facilement *« l'épreuve du silence »* à laquelle les convie Mauriac dans *La Gazette de Lausanne* du 9 octobre 1942 ? (Invite d'ailleurs curieuse de la part d'un romancier qui lui-même publia en 1941). Jean Guéhenno casse sa plume, mais les autres ? Valéry, Aragon, Elsa Triolet, Alain, Éluard, Jean Prévost, Giraudoux, Saint-Exupéry, Camus, Jouhandeau, Audiberti, vont publier. Louis Guillou, à propos de la parution en 1942 du *Pain des rêves*, déclarera : *« La grande question, c'était alors de savoir ce qui desservait le plus l'occupant : se taire, ou parler. En réalité, l'occupant, il s'en foutait. »*



GALLIMARD

Gaston Gallimard (1881-1975). Une politique sur le fil du rasoir pour assurer le rayonnement de sa maison d'édition à mi-chemin de la Collaboration et de la Résistance.

Il ne faut pas oublier non plus ce truisme : on écrit pour être lu. Or, des lecteurs, il y en a. Le livre est traqué partout. Les bouquinistes sont dévalisés, les libraires font des affaires, les bibliothèques municipales sont prises d'assaut. On lit des romans, des essais, de la poésie, des ouvrages historiques et philosophiques (les *Essais* de Montaigne se vendent à 3 000 exemplaires par mois). Le « polar » n'est pas en reste, avec les impressionnants succès de Simenon, de Léo Malet ou de Pierre Véry. Le grand prix du roman policier est même fondé en 1943.

Et le cinéma ? Alors là, c'est l'euphorie. Les chefs-d'œuvre ont pour nom *Les Visiteurs du soir* de Marcel Carné, *La Fille du puisatier* de Pagnol, *Le Corbeau* de Clouzot, avec l'inoubliable Pierre Fresnay. « Le septième art » distrait la France entière, sa vitalité est exceptionnelle : 225 longs métrages en quatre ans, 304 millions de spectateurs pour l'année 1943, 3,8 milliards de francs de recette brute toujours en 1943, et tout cela malgré l'élimi-

MARCEL AYMÉ À L'HEURE ALLEMANDE

L'ennui avec Marcel Aymé, c'est qu'on ne peut le ranger dans aucun camp. Un passe-muraille. *« Marcel Aymé était inclassable, il vivait en dehors du temps et de l'espace. » « Indomptablement en dehors des partis, il se contente de passer à travers l'existence, muet et railleur, terriblement prêt à écouter, à voir, à raconter ce qu'il a vu et entendu. »* Ces deux affirmations sont de deux hommes très éloignés l'un de l'autre, mais qui ont tous deux fréquenté Marcel Aymé pendant l'Occupation. Le premier est le cinéaste communiste Louis Daquin pour qui Marcel Aymé écrivit les dialogues du film *Nous les gosses* (1941), qui exaltait l'esprit de la Résistance, et ceux du *Voyageur de la Toussaint* (1942) d'après Simenon.

Le second est Robert Brasillach à qui Marcel Aymé donna plusieurs articles pour le journal *Je Suis Partout* qu'il dirigeait.

Ces deux témoignages corroborent l'image d'un écrivain individualiste, pacifiste et piètre politique. Avant la guerre, Marcel Aymé était considéré comme un anarchiste anticlérical, mais il s'était déjà attiré les foudres de la gauche lorsqu'en 1935, il avait signé une pétition contre les représailles visant Mussolini à la suite de l'invasion de l'Abyssinie.

Il se voulait seulement écrivain, mais en aucun cas écrivain engagé. Si, après les débuts des hostilités et après la défaite, il donna des articles et des nouvelles aux journaux engagés dans la collaboration, c'est parce que c'étaient les seuls à pouvoir les publier. On oublie trop, aujourd'hui, que la plupart de ses confrères firent comme lui. Dans ces textes, on ne trouve pas l'ombre d'une approbation des idéaux nationaux-socialiste, mais une défense des valeurs humanistes contre l'hypocrisie, les mensonges, les totalitarismes.

Quand le journal de la Résistance, *Bir Hakeim* commença, en 1943, à dénoncer publiquement les *« écrivains collabos »*, on y trouva les noms de Giono, Montherlant, Morand, Valéry, Simenon, mais jamais celui de Marcel Aymé. Il n'a jamais collaboré. Même le Comité national des écrivains, dont le zèle épurateur ne s'embarrassait pas de nuances, dut le reconnaître en ne l'inscrivant pas sur sa liste noire.

Deux faits l'ont particulièrement écœuré et fait basculer dans le camp des dénonciateurs virulents de l'épuration : l'exécution de Brasillach, son ami, qu'il avait tenté par tous les moyens d'arracher au poteau ; et le « blâme » que lui adressa, en 1946, la Préfecture de la Seine *« pour avoir favorisé les desseins de l'ennemi »* en vendant, en 1941, le scénario du Club des soupirants à la Continental Films, société de production allemande.

C'est cette sanction, même vénielle, mais qu'il ressentit comme un outrage et une injustice, qui amena Marcel Aymé à faire quelques temps plus tard au président Vincent Auriol qui voulait le décorer de la Légion d'honneur la réponse suivante : *« Vous m'avez poursuivi et accusé de trahison et d'intelligence avec l'ennemi. Aujourd'hui, vous invitez le traître à une réception à l'Élysée et vous voulez me décorer... Vous m'étonnez. Vos plaisirs élyséens et votre Légion d'honneur, vous pouvez vous les carrer dans le train. »*

nation des films anglo-saxons et de presque toutes les pellicules où apparaissent des acteurs juifs. On assiste à un renouvellement des équipes avec le départ de quelques-uns pour les États-Unis (Jean Gabin, Michèle Morgan, Annabella, Jean-Pierre Aumont, Françoise Rozay). Peuvent ainsi percer des artistes comme Sophie Desmarets, Georges Marchal, Jacques Dacqmine, Daniel Gelin, tous révélés par le film *Premier rendez-vous* de Henri Decoin, financé par la Continental Films que dirige le Doktor Alfred Greven. La plupart des longs métrages de l'époque n'ont aucune coloration politique, ce qui, au reste, facilite l'attribution du visa de censure des autorités d'occupation. Le but du Dr Greven est de gagner de l'argent, pas de financer des œuvres de propagande. À la Libération pourtant, certains films seront mis à l'index. Par exemple, on accusera d'antisémitisme *Les inconnus dans la maison* de Decoin, adapté par Henri-Georges Clouzot du roman de Simenon, avec Raimu comme acteur principal. Dans le collimateur aussi des épurateurs de 1945 *L'Éternel Retour* de Jean Delannoy et Jean Cocteau, transposition moderne de la légende de Tristan et Yseult, interprétée par un Jean Marais et une Madeleine Sologne très wagnériens. Il sera reproché à Jean Marais, bottes brillantes et cheveux blonds, d'avoir joué le rôle d'un personnage plus proche du SS que du chevalier moyenâgeux.

Mode zazou

Le Français occupé a besoin d'évasion. C'est pour cela que la chanson se porte également très bien. *« Je suis seul ce soir, sans ton amour »*, murmure Léo Marjane à l'adresse des 2 600 000 prisonniers français retenus dans les camps nazis. Maurice Chevalier, canotier, nœud pap' et pochette blanche, fréquente le théâtre de l'Empire avec *« les gars de Ménilmontant »*. Un débutant qui va s'appeler Yves Montand, rappelle que l'espoir n'est pas mort, et chante avec un accent marseillais *Les Plaines du Far-West*. Quant à Charles Trenet, le poète fou qu'un rien fait chanter, il chasse lui aussi les idées noires de ses compatriotes en fredonnant *La romance de Paris*, *Le bonheur ne passe qu'une fois*, *Papa pique et maman coud*. Et puis, n'oublions pas le jazz, cette musique *« nègre, juive, américaine »*, au dire des collaborationnistes. Elle conquiert rapidement les jeunes gens lassés de l'austérité quotidienne et du moralisme pesant prôné par le maréchal Pétain qu'ils ont surnommé le *« connétable du déclin »*. Vestons longs, pantalons courts, le cheveu à la fois hirsute et gominé, ils créent la mode « zazou ». On les voit, l'inévitable parapluie au bras, électriser certains cafés du Quartier Latin, le grand ou le petit *Cluny*, et ovationner Django Reinhardt et le quintette du Hot Club. Pendant ce temps, André Claveau, le préféré de ces dames, chante *J'ai pleuré sur tes pas*. Style guimauve contre rythme survolté. Conformistes contre iconoclastes. La guerre ne modifie en rien les règles de la vie.



Abel Bonnard, membre de l'Académie française et l'écrivain André Fraigneau en conversation avec le sculpteur Arno Breker en 1942.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, les Alliés débarquent sur les plages normandes. La gomme à mâcher a un sacré goût de liberté. Au même moment, à Paris, Sartre, Simone de Beauvoir, Camus, les Leiris, les Queneau sont réunis dans l'appartement de Charles Dullin, rue de la Tour-d'Auvergne. Soirée joyeuse et arrosée sans rapport avec l'événement. Simone de Beauvoir se souviendra : *« On mit des disques, on dansa, on but et bientôt nous divaguâmes comme à l'accoutumée. »* Inutile d'insister. Deux jours plus tard, les académiciens sont réunis pour décerner diverses récompenses dont le prix Née à Paul Léautaud qui le refusera. Le 10 juin, on se bat sur les plages de Normandie. Sartre est inquiet : les coupures d'électricité risquent de perturber la première représentation de *Huis clos* au théâtre du Vieux-Colombier. *« On investissait Sainte-Mère-Église et les combattants tombaient en masse au pied des falaises normandes, mais l'événement du mois était la pièce de Jean-Paul Sartre »*, se rappellera André Roussin.

En juillet, les combats se rapprochent. Albert Camus offre à son tour une générale, celle du *Malentendu*, pièce dans laquelle Maria Casarès tient le rôle principal. Cuisant échec. Marie Laurencin vend des tableaux, Florence Gould maintient son déjeuner hebdomadaire où se coudoient encore une fois les éminences grises de Vichy et les sympathisants de la Résistance. Les concerts de la Pléiade, patronnés par Gallimard, sont maintenus, et Édith Piaf fait salle comble. Pendant ce temps, Robert Desnos est déporté, Caen brûle et Hitler échappe miraculeusement à un attentat. Puis c'est le mois d'août. Voici venu le temps des valises, des interrogatoires, des justifications, des grandes et petites peurs, des mensonges, des falsifications. Brasillach, lui, ne triche pas, il refuse de partir. Drieu non plus. *« Je ne veux pas me renier, je ne veux pas me cacher, et je ne veux pas être touché par des pattes sales »*, écrit-il à Beloukia, sa compagne, épouse de Louis Renault. Et il choisit la mort.

Pour Paris, voici venu l'instant de la libération. On ose à peine écrire ce mot. Ne devrait-on pas plutôt parler de fin de spectacle ?

PASCAL LOUVRIER

---

(1) Pierre Hebey. *La Nouvelle Revue Française* des années sombres (1940-1941). Gallimard. 1992.

(2) David Boal, *Journaux intimes sous l'Occupation*, Armand Colin, Paris 1993, p. 13.

(3) Gerhard Heller, *Un Allemand à Paris 1941-1944*, Paris, Éd. du Seuil, 1981, p. 57-66.

DANS UNE ÉPOQUE DÉCHIRÉE

Saint-Exupéry dans la tourmente

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

À la faveur du cinquantenaire de sa disparition, Antoine de Saint-Exupéry fait l'objet de rééditions et de nouvelles biographies. À les parcourir, les Français découvrent que l'auteur du *Petit Prince* vaut beaucoup plus que les ricanements de Revel, de Cau ou de Bory (1). Au-delà de la légende du pur héros et de son tragique destin, apparaissent aussi la multiplicité et la complexité des attitudes françaises au lendemain de l'armistice de 1940.

« *Je fais correctement mon métier. N'empêche que je suis un équipage de défaite.* (2) » C'est pour se laver de cette défaite que le pilote-écrivain auteur de *Terre des hommes* accepte d'écrire *Pilote de guerre*. Ce récit qui relate une mission de reconnaissance au-dessus d'Arras, est un cri de rage. Contre la guerre absurde, contre « *cette termitière, qui repose sur la seule masse des individus* ». Contre les états-majors qui donnent des ordres parce qu'il faut en donner. Contre les intellectuels irresponsables. Contre l'administration aveugle et bête. Contre l'inefficacité qui pèse « *comme une fatalité* ». *Pilote de guerre* est un fragment de l'« *été détraqué* », celui de l'année quarante. Écrit et publié aux États-Unis sous le titre anglais de *Flight to Arras*, ce livre paraît également en France avec l'accord de Paul Morand, alors influent chez Gallimard. Salué par Thierry Maulnier dans l'*Action Française*, et par Pierre Mac Orlan dans *Les Nouveaux Temps*, il est diffusé en France, jusqu'à ce que Pierre-Antoine Cousteau ne l'attaque dans *Je Suis Partout* et que les autorités allemandes ne retirent l'autorisation de mise en vente, le 11 janvier 1943 (3). Livre-clé, *Pilote de guerre*


TALLANDIER

Antoine de Saint-Exupéry, pilote de guerre (1900-1944).

éclaire l'attitude politique de Saint-Exupéry. Il porte un acte d'accusation et l'annonce de la guerre civile qui va diviser les Français : *« La victoire seule noue. La défaite non seulement divise l'homme d'avec les hommes, mais elle le divise d'avec lui-même ».*

Ami de Vichy

Aux États-Unis, Saint-Exupéry va écrire *Le Petit Prince*, poursuivre la rédaction de *Citadelle* et mener une vie mondaine, côtoyant l'importante colonie française qui fait fleurir toutes les nuances d'opinions de la lointaine patrie. Outre-Atlantique, Saint-Exupéry n'est pas qu'un écrivain renommé. Parce qu'il incarne le visage héroïque de la France, il fait l'objet d'avances nombreuses. Il refuse celles répétées de « la ligue gaulliste » dont il dira : *« Ils se croient la France quand ils devraient être de France ».* Depuis l'affaire de Mers el-Kébir et le coup de Dakar, il tient les gaullistes pour des aventuriers haineux. Et ceux-là l'accusent bientôt d'être un *« ami de Vichy »* (4).

Tour à tour classé parmi les sympathisants du communisme (au temps de ses reportages sur la Guerre d'Espagne), et parmi ceux du fascisme (à raison de la place que tiennent dans ses écrits les notions de chevalerie, de sacrifice, de loyauté), Saint-Exupéry échappe aux classifications faciles. Il est simplement un Français qui voit sa patrie dans la terrible tourmente de la défaite. Est-il pétainiste ? Non, car il a refusé sa nomination au Conseil national institué par l'État français. Il déteste Laval et la politique de collaboration. Mais il croit devoir sa loyauté à Pétain. Il n'est pas de ceux qui lui reprochent l'armistice, car il a pu mesurer la réalité du désastre. Il admet que la défaite résulte d'une décadence, qu'elle commande de restaurer les valeurs d'un ordre et de prendre patience. *« Durer, faire durer »*, répète-t-il dans *Pilote de Guerre*.

Il ne croit pas à la résistance gaulliste qui, selon lui, ne peut qu'ajouter aux souffrances françaises. Dans l'attente de l'entrée en guerre des États-Unis, il plaide la survie et craint plus que tout la division des Français.

À la fin de l'année 1942, lorsque les forces anglo-américaines débarquent en Afrique du Nord et que l'amiral Darlan fait entrer l'Empire français dans la guerre, Saint-Exupéry applaudit (5). Mieux, il annonce sur les ondes américaines qu'il entend se battre avec les siens. Dans un article intitulé « D'abord la France » paru dans l'influent *New York Times*,


TALLANDIER

Été 1944. Des femmes, suspectes de complaisance avec les Allemands, sont collées au mur avant d'être tondues. Rancunes, jalousies, vieux fonds de xénophobie, sentiments troubles explosent, couverts par le grand drapeau du patriotisme.

il va justifier le processus en cours à Alger. Évoquant la légitimité de Vichy, il constate : *« Il fallait bien qu'un syndic de faillite négociât avec le vainqueur la cession à la France d'un peu de graisse pour nos wagons de chemins de fer ».* Quant à l'avenir, il indique : *« La structure provisoire française est affaire d'État. Que l'Angleterre et les États-Unis fassent au mieux... Le chef véritable, c'est cette France qui est condamnée au silence. Haïssons les partis, les clans et les divisions* (6). »

Fureur des gaullistes d'Amérique, souligne Emmanuel Chadeau. À Saint-Exupéry, le philosophe Jacques Maritain fait aussitôt le méchant reproche de n'avoir pas rompu plus tôt avec Vichy, de faire le jeu de Darlan et de Giraud. Saint-Exupéry n'en est que plus résolu à fuir les médisances pour retrouver la pureté de l'action. De son courage, il veut témoigner par des actes. En avril 1943, il débarque en Afrique du Nord (7).

Ça m'est égal d'être tué

Depuis l'assassinat de l'amiral Darlan (24 décembre 1942), Alger vit dans de sordides complots dont l'enjeu est le pouvoir et sa légitimité. Le général Giraud s'efforce de faire face aux gaullistes. L'évadé de Königstein presse Saint-Exupéry de rejoindre son cabinet. Il souhaite que le pilote-écrivain se mette au service d'une mission de propagande au Maroc. Saint-Exupéry accepte, mais se lasse vite. Il veut rejoindre une unité combattante. Sa défiance à l'égard des gaullistes ne s'est pas dissipée, au contraire.

Nous entrerons demain dans la nuit. Que mon pays soit encore quand reviendra le jour ! Que faut-il faire pour le sauver ? Comment énoncer une solution simple ? Les nécessités sont contradictoires. Il importe de sauver l'héritage spirituel, sans quoi la race sera privée de son génie. Il importe de sauver la race, sans quoi l'héritage sera perdu. Les logiciens, faute d'un langage qui concilierait les deux sauvetages, seront tentés de sacrifier ou l'âme, ou le corps. Mais je me moque bien des logiciens. Je veux que mon pays soit – dans son esprit et dans sa chair – quand reviendra le jour. Pour agir selon le bien de mon pays il me faudra peser à chaque instant dans cette direction, de tout mon amour. Il n'est point de passage que la mer ne trouve, si elle pèse.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY
***Pilote de Guerre*, Gallimard, 1942**


TALLANDIER

Jeune milicien fusillé en 1944. Par avance, Saint-Exupéry s'est élevé contre les haines qui déchirent les Français à partir de 1942.

À 43 ans, l'on hésite à le laisser voler. Présent à Alger depuis mai, de Gaulle s'y oppose catégoriquement. Rancune ou souci de ruiner le prestige du pilote-écrivain ? Lorsqu'il a célébré les écrivains de la Résistance, il a délibérément omis de le nommer. De Saint-Exupéry, il parle seulement comme du *« prestidigitateur »* ou du *« montreur de cartes »*. Les Américains, à l'instar de Giraud, préféreraient l'utiliser pour une mission de propagande. Mais il n'a pas rallié l'Afrique du Nord pour tenir des conférences.

À force d'insistance, il finit par convaincre. Il peut enfin rejoindre ses camarades du groupe 2/33 à Laghouat. Là, il croise un jeune pilote algérois appelé à devenir écrivain. L'importance qu'eut l'arrivée de l'ancien prestigieux au *« nom de chevalier du saint Graal »* et dont l'aura *« dépassait l'ordinaire des images et des conditions »*, Jules Roy la dira plus tard : *« Le message d'Amérique se chargeait d'un sens singulier. Saint-Exupéry ne se contentait pas de lancer un message sur les ondes, il venait le signer.* (8) *»* Les retrouvailles tant attendues avec ceux qui ont fait avec lui la sinistre campagne de 1939-1940 et auxquels il a dédié *Pilote de guerre*, ne dissipent pas son *« chagrin inconsolable »*. En témoigne le texte écrit en juillet 1943, à La Marsa, en Tunisie : *« Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif* [...]. *Ça m'est bien égal d'être tué en guerre. De ce que j'ai aimé... que restera-t-il ? Autant que des êtres, je parle des coutumes, des intonations irremplaçables, d'une certaine lumière spirituelle. Du déjeuner dans la ferme provençale sous les oliviers, mais aussi de Haendel. Les choses, je m'en fous, qui subsisteront. Ce qui vaut, c'est certain arrangement des choses. La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement. Nous aurons de parfaits instruments à musique distribués en grande série, mais où sera le musicien ?* (9) *»*

Le retour à l'entraînement lui impose une *« existence grégaire au cœur d'une base américaine »* et dans un *« terrible désert humain »*. Il est l'occasion pour Saint-Exupéry de prendre les commandes du Lightning P 38, un bimoteur à double empennage à la mise au point duquel Charles Lindbergh a participé. L'appareil qu'il dit être *« une belle machine »*, n'a rien de commun avec ceux qu'il a pilotés. Lourd, mais rapide comme l'éclair, il peut franchir 800 kilomètres à près de 600 kilomètres à l'heure. Ce monoplace est conçu pour des hommes de 30 ans. Saint-Exupéry a peine à y installer sa forte corpulence et à s'adapter à toute cette machinerie compliquée. Il casse un Lightning.

Pour lever l'interdiction de vol et sa radiation des cadres navigants, il faut l'appui du général Chambe et du colonel Chassin, un voyage à Naples et la décision de l'état-major du général Eisenhower. En avril 1944, Saint-Exupéry finit par obtenir gain de cause. La faveur d'accomplir cinq missions de guerre lui est accordée. Le 31 juillet 1944 à 8 h 30, il décolle de Corse à bord d'un Lightning pour un vol de reconnaissance au-dessus de la vallée du Rhône. De cette dixième mission, il ne reviendra pas.

De lui, il reste une valise pleine de carnets et de notes, dont le manuscrit inachevé de *Citadelle*. Et deux lettres dont l'une datée du 30 juillet 1944 dans laquelle il dit : *« J'ai failli quatre fois y rester. Cela m'est vertigineusement indifférent* [...] *Je suis sous le danger de guerre le plus nu, le plus dépouillé qu'il soit possible. Absolument pur. »*

JEAN-JACQUES MOURREAU

---

(1) Alain Vircondelet rappelle notamment que Jean-François Revel s'était cru autorisé à dénoncer *« l'ânerie verbeuse »* de Saint-Exupéry chez qui le *« crétinisme sous cockpit prend des allures de sagesse »*.

(2) *Pilote de guerre* (Gallimard, 1942).

(3) Proche de Ernst Jünger, Gerhard Heller, qui fut Sonderführer à la Propagandastaffel à Paris, de novembre 1940 à juillet 1942, note à ce propos : *« J'avais lu le manuscrit et n'avais rien trouvé à redire ; j'avais fait donner le papier ; le livre était imprimé. Mais des dénonciations, sans doute dues à des Français, étaient parvenues chez mes supérieurs Schutz ou le major Schmidtke ; des billets du genre : "Faites attention, cet auteur est communiste, ou, de toute façon, anti-allemand." Le livre fut interdit ; il fallut ramasser tout le stock. »* Voir *Un Allemand à Paris 1940-1944* (Seuil, 1981).

(4) Paul Webster précise que *« des calomnies injurieuses furent même colportées par l'organe gaulliste* La Voix de la France, *qui le présentait comme un "ami de Vichy", tandis que le mouvement France Forever laissait entendre que seule la lâcheté l'empêchait de rejoindre la France libre »*. Voir *Saint-Exupéry, vie et mort du Petit Prince* (Éditions du Félin, 1993).

(5) Il remontera sur Paris en compagnie de Pierre Drieu La Rochelle, lequel lui fera fournir un laissez-passer pour revoir des proches.

(6) Emmanuel Chadeau : *Saint-Exupéry* (Plon, 1994).

(7) Lié à William Donovan, le chef de l'OSS, Saint-Exupéry a contribué à la préparation du débarquement américain de novembre 1942. Voir Curtis Cate : *Saint-Exupéry, le laboureur du ciel* (Grasset, 1973, nouvelle édition annoncée).

(8) *Tout commence à Alger 1940-1944* (Albatros, 1985).

(9) *Passion de Saint-Exupéry* (Gallimard, 1951).

Actualité de Drieu La Rochelle

ENTRETIEN AVEC JEAN-MARIE ROUART

Jean-Marie Rouart, romancier, éditorialiste au *Figaro*, ne manque jamais de citer Drieu La Rochelle parmi ses écrivains de prédilection. En 1985, dans un essai consacré au suicide, *Ils ont choisi la nuit* (Grasset) , il évoquait longuement l'auteur de *Gilles*. En décembre dernier, il participait à un colloque à la Sorbonne sur l'actualité de Drieu La Rochelle. Nous lui avons demandé de nous expliquer la fascination que Drieu La Rochelle continue d'exercer sur les écrivains d'aujourd'hui.

Enquête sur l'histoire : Qu'est-ce qui aujourd'hui séduit chez Drieu ? Est-ce davantage l'homme que l'écrivain ?

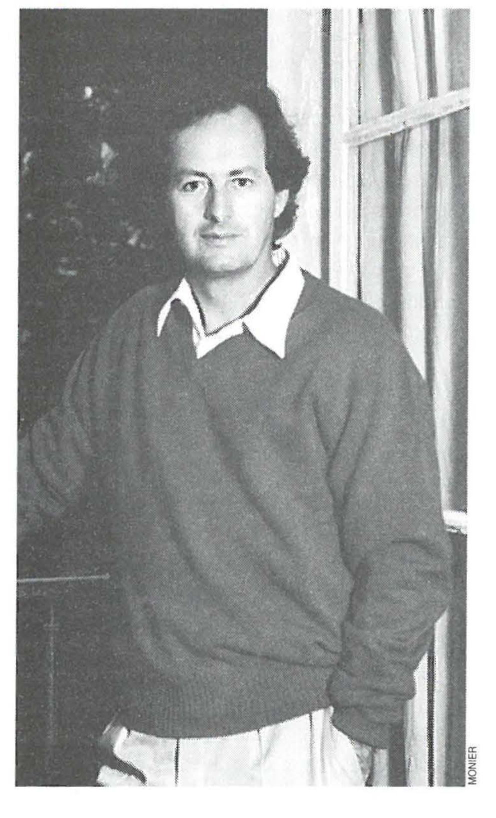
Jean-Marie Rouart : La séduction qu'exerce Drieu La Rochelle sur moi, c'est avant tout celle d'un écrivain. C'est son œuvre littéraire que j'admire. Elle transcende l'homme.

Parmi les œuvres de Drieu, où vont vos préférences ? Les romans vous attirent-ils davantage que les essais ?

C'est Drieu romancier, celui de *Gilles*, de *Rêveuse Bourgeoisie*... que j'aime. Le Drieu idéologue, le Drieu de *Mesure de la France*, je l'ai peu lu. Et j'avoue qu'il m'ennuie un peu...

Et le* Journal*, qui a été publié il y a tout juste deux ans ?

On est très sévère avec le *Journal*... Drieu y tient souvent des propos insupportables, des propos antisémites, mais au moins les exprimait-il dans le secret de ce *Journal* qui n'était pas destiné à être publié, sinon longtemps après sa mort. Le *Journal* est avant tout une confession, et c'est cet aspect qu'il faut retenir : Drieu face à lui-même. Pêle-mêle, il livre ses



MONIER

Jean-Marie Rouart.

amours, ses amitiés, mais aussi ses réflexions politiques... C'est un homme pris dans la tourmente de son époque.

Justement, l'engagement de Drieu n'était-il pas inéluctable dans le contexte de cette époque ?

Drieu vit une période incertaine. Une multitude d'idées s'affrontent. Et il y a en permanence chez Drieu un rêve d'engagement. Il a pris part aux combats de 1914-1918, et l'on ne peut le comprendre sans le voir à travers l'expérience de la guerre. En 1914, Drieu l'individualiste a rencontré la fraternité des combats. Toute sa vie il poursuivra ce rêve de fraternité qui le mènera à la politique, maladroitement, avec beaucoup de velléités et de tergiversations.

Et les contradictions de cet engagement, comment apparaissent-elles aujourd'hui ?

Drieu est un homme de tâtonnements, il a traversé toute la sensibilité politique de son époque, le spectre de ses idées politiques est passé de l'extrême gauche à l'extrême droite. Drieu est intéressant, justement, parce qu'il a hésité, il a douté. Aujourd'hui, nous avons une

LA SÉDUCTION DE DRIEU

Vous, Drieu, ce que l'on vous reproche comme une dispersion est ce qui fait votre mérite. Vous avez raison de ne pas vous spécialiser, de ne pas être seulement un littérateur. Vous avez raison de penser aux choses sérieuses, aux questions essentielles et de vouloir parler sérieusement de ces questions à vos contemporains. C'est là qu'est votre axe véritable. Cela fait de vous un isolé dans le milieu littéraire. Ce goût profond et véritable que vous avez de la vie dans ce qu'elle a de mélangé et de confus, c'est tellement vous, qu'il ne faut pas y renoncer. Votre côté sociologique est un des grands mérites de *Rêveuse Bourgeoisie* ou de *La Comédie de Charleroi*. Je ne sais pas si votre engagement chez Doriot correspond à votre tempérament mais votre désir de vous dévouer à une noble cause, de faire une œuvre utile à vos contemporains, de vous libérer de votre nonchalance est tout à fait dans le sens de *Mesure de la France* qui reste pour moi votre livre-clef. Oui, vous êtes fait pour parler à vos contemporains. Vous êtes fait pour témoigner de ce qui se passe en France et en Europe. Ne vous découragez pas : votre génération finira par se reconnaître en vous parce que vous ne cultivez pas la littérature pour elle-même, c'est-à-dire vainement. Il est des écrivains plus « brillants » dans votre génération, plus « séduisants ». Ils ont plus de lecteurs ? Quand leur éclat sera passé, on continuera à vous lire et en attendant, vous exercez sur ceux qui vous lisent une action beaucoup plus profonde que vous ne le croyez vous-même.

BRICE PARAIN
Sur Drieu. D'après Pierre Andreu et Frédéric Grover, *Drieu La Rochelle*, La Table Ronde, 1989, p. 385.

vision simplifiée de l'histoire. En lisant les souvenirs des principaux acteurs intellectuels, on s'aperçoit de la difficulté du choix. D'ailleurs, l'indulgence, la tolérance que marquent certains résistants, comme le colonel Rémy, à l'encontre de ceux qui n'ont pas fait le même choix, sont significatives.

Ce qui peut-être éclaire le mieux Drieu, c'est son amitié avec Malraux. Je crois qu'on pourrait tracer une sorte de vie parallèle entre les deux hommes. Malraux et Drieu expriment deux attitudes face à l'action. L'un, Malraux, s'est réalisé comme homme d'action. L'autre, Drieu, rêvait de se réaliser comme tel, mais est resté un idéologue, et n'a, au fond, connu l'ivresse de l'action que durant la Grande Guerre. Mais ces deux hommes, et c'est ce qui montre la difficulté des appréciations sur l'attitude politique de Drieu, même si on la condamne, étaient très proches : ils partageaient une même philosophie de l'histoire. Seulement ils en ont tiré des conclusions différentes.



BHVP

« Je me tue, écrit Drieu La Rochelle à son frère, avant de se suicider, le 15 mars 1945, cela n'est défendu par aucune loi supérieure, bien au contraire. Ma mort est un sacrifice librement consenti, qui m'évitera certaines salissures, certaines faiblesses. Et surtout, je ne m'intéresse pas assez à la politique pour en encombrer mes derniers jours. »

Aujourd'hui, Drieu compte parmi ses lecteurs des gens très éloignés de sa sensibilité politique ?

On est revenu des grandes certitudes idéologiques. Drieu, de ce point de vue-là, est très moderne. Ses hésitations, ses doutes le rendent sympathique. Drieu a toujours privilégié la lucidité. C'est sans doute cette lucidité qui plaît à notre époque. La sensibilité contemporaine apprécie chez Drieu l'absence totale d'esprit de systèmes. Sa pensée se déplace comme dans une nébuleuse. On y trouve des accointances aussi bien avec le communisme qu'avec le fascisme... J'ai même entendu un critique, Raphaël Sorin, dire, lors du colloque consacré à Drieu à la Sorbonne, que ce qui l'avait intéressé chez Drieu c'étaient des éléments qui lui rappelaient la gauche révolutionnaire, le trotskisme. Chacun peut trouver chez Drieu un élément qui l'intéresse, parce que justement il a expérimenté toutes les théories politiques, toutes les formes d'engagement...

En quoi Drieu continue-t-il d'apparaître aux jeunes gens tel un grand frère ?

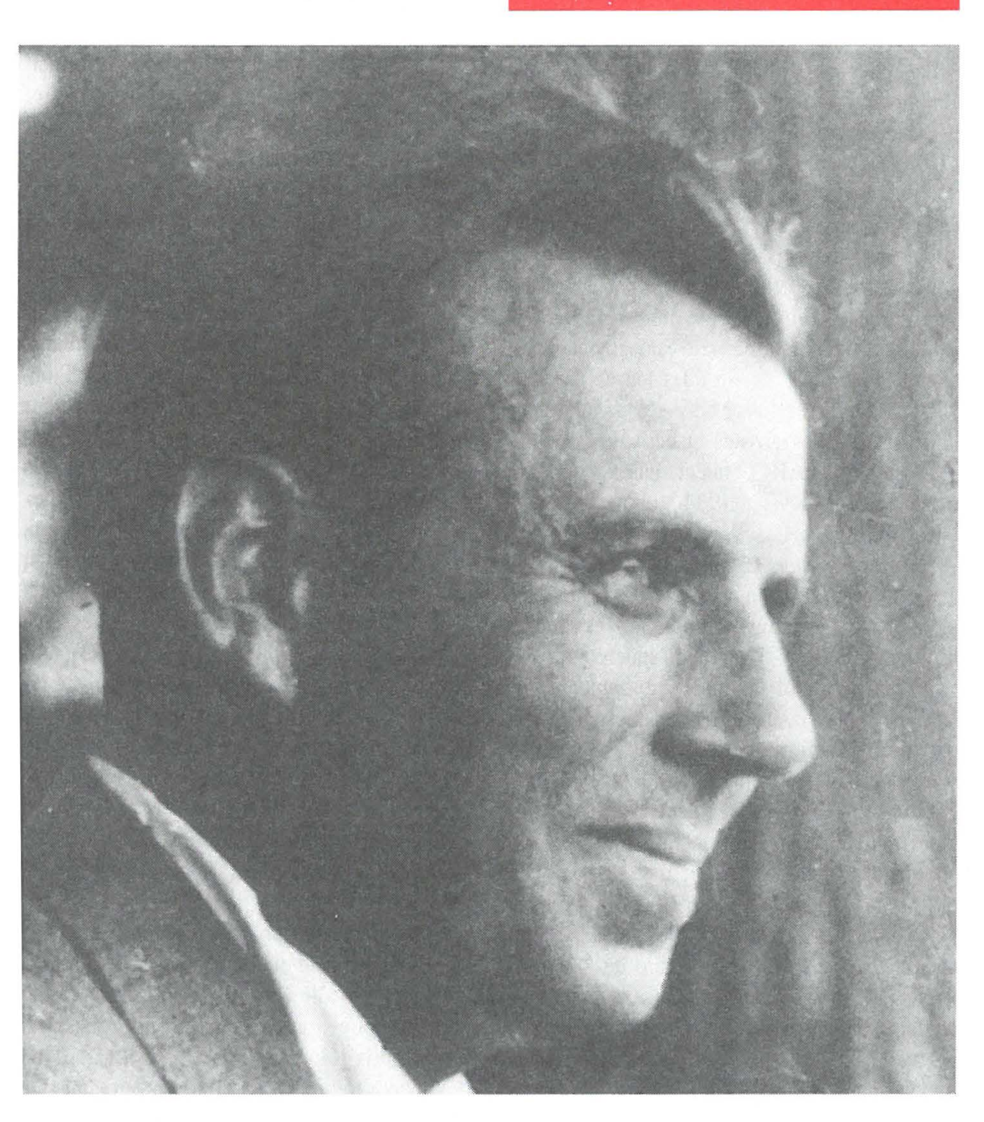
Drieu fascine les jeunes gens, parce qu'il n'a jamais cessé d'être un adolescent. Sur les dernières photos, c'est un homme un peu chauve, qui mène une vie d'adulte, et cependant continue à se comporter tel un adolescent : il mélange le rêve et la réalité, tend vers un idéal impossible, veut agir et n'agit pas, se trompe, regrette... Sa psychologie est proche de celle de l'adolescent. De plus, il a cette conception aristocratique de la vie, ce dégoût du prosaïsme qui trouve souvent écho chez les jeune gens.

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE MASSALOVITCH

POURQUOI CÉLINE ?

Chronique d'une douce exclusion

PAR PHILIPPE ALMÉRAS



Interrogé par le mensuel **Information juive** *(février 1987) à propos de l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, l'écrivain Jacques Lanzmann a répondu :* **« Céline est pour moi l'un des plus grands criminels de l'histoire de France. Je le dis comme je le pense : Céline n'est pas un homme, mais un chien ».**

Pas de centenaire sans grande biographie. Celle, très minutieuse, que Philippe Alméras consacre à Céline relève du regard froid. Mais il suffit parfois d'approcher le volcan pour en avoir le poil roussi. Tribulations d'un innocent engagé sur un terrain miné.

Pourquoi Céline ? C'est bien la question la plus fréquente qu'on m'ait posée depuis vingt-cinq ans : pourquoi Céline ? pourquoi s'être ainsi obstiné ? Elle a toujours provoqué chez moi l'étonnement inverse : pourquoi cette inertie mentale ? cette obstination à refuser l'évidence ?

Cela a commencé par un hasard, une sorte de loterie : étudiant « gradué » à l'université de Californie à Santa Barbara, passé les « comps », examens finals de connaissance, je devais fournir trois sujets de thèses entre lesquels mon directeur d'études arbitrerait. Je proposais un sujet sur Voltaire, un autre sur le « Nouveau roman », un dernier sur Céline. Voltaire aurait fait de moi un dix-huitiémiste, spécialité difficilement négociable, le Nouveau roman n'inspirait personne (il m'aurait pourtant conduit tout droit au « déconstructionnisme » si fort en vogue aujourd'hui).

Restait Céline. Pierre Delattre était né en France, Céline lui disait quelque chose, il se souvenait de la surprise de 1932 et de ce *Voyage au bout de la nuit* encore vivant trente ans plus tard. Va pour Céline.

Ma direction de recherche était para-littéraire. Je me proposais de décrire les modalités du passage (*schift*) des deux premiers romans au « pamphlet ». Champ limité, investigations circonscrites à 1936-1937, quand s'était produit le retournement que tout le monde constatait, je pourrais obtenir au plus vite le permis de travail que représentait pour moi le Ph. D.

Une seule consigne : « be nice ! »

Deux Céline s'étaient succédé, tout le monde était d'accord là-dessus. Dans la NRF, Jean-Pierre Richard démontrait selon la méthode thématique la « chute » d'un Céline qui reniant sa lâcheté fondatrice ne la retrouverait, avec son talent, qu'au terme d'une épreuve expiatoire. Nathalie Sarraute constatant de la tendresse dans *Voyage au bout de la nuit*, la voyait disparaître après 1937. C'était le temps de l'engagement automatique : le livre renvoyait à l'homme, et vice versa. Simone de Beauvoir se souvenant que Sartre et elle avaient su par cœur de longs passages de *Voyage*, avait eu le flair de détecter un *« certain mépris pour les petites gens »* dès le second roman. Dans ces perspectives morales on voyait Céline se chasser lui-même du paradis humanitaire.

L'université de Santa Barbara était toute neuve, faite de béton rose planté dans des jardins toujours verts au bord du Pacifique. Dès que la brume se levait, un doux printemps caressait ce pays où fleurit l'oranger. Le *surf* attirait les étudiants de tout le continent. Cheveux blondis à blanc, ils allaient de la classe à la plage, portant la planche, instrument de leur culte. Une unique consigne d'enseignement : *be nice !* (soyez gentils). Alors que le monde recommençait, il fallait faire oublier l'image stéréotypée du prof de français arrogant et grincheux. On n'interdisait rien. Des chiens, un mouchoir noué au cou, faisaient une petite visite dans les classes, ils aimaient le français. Les protestations (contre la guerre du Viêtnam) se manifestaient avec vigueur mais douceur et dans la plus exacte courtoisie. La mise à feu d'un *janitor* du club des professeurs allumé par une bombe dissimulée dans une jarre de fleurs était un accroc regrettable, tout le monde fut d'accord pour occulter sa mort. Venu chercher Michel Butor pour le conduire



Le cuirassier Destouches en 1914. Il sera grièvement blessé.

à un dîner en ville, j'en fus un des rares témoins. En a-t-il lui-même parlé ?

Dans ce tohu-bohu à goût d'exil, je montais ma thèse maille par maille. Les Cahiers de l'Herne, correspondances, témoignages, essais étaient récents. Les lettres à Élie Faure proposaient une réponse à ce que je cherchais : le point de passage semblait fourni par une allusion de la lettre n° 11 au « mur de février ». Comme il y était question de Stavisky, la datation ne faisait pas un pli : les lettres par lesquelles Céline refusait de s'engager dans l'Association des artistes et écrivains révolutionnaires, (AEAR), étaient datées par les émeutes du 6 février 1934 qui avaient jeté « les ligues » à l'assaut du Palais Bourbon. *« Nous allons, nous volons vers le fascisme »*, disait Céline qui refusait néanmoins de rejoindre la « lutte révolutionnaire » et traitait, lui « communiste », Aragon de supercon…

Mais pourquoi un mur *« exemple de ce qu'il ne fallait plus faire »*, en février ? Mur réel ou symbolique ? Et pourquoi Céline se souvenait-il encore en mai ou juin 1934 des critiques d'Henri de Régnier et de quelques autres sur le *Voyage* un an plus tôt ? J'avais commencé à classer les lettres disponibles, elles remplissaient un cahier (tout un rayonnage maintenant) et celles par lesquelles Céline accusait son confrère Élie Faure de *« parler femme et Midi »* s'emboîtaient mal dans le contexte supposé. Un après-midi, dans les pétarades et les fumées des manifestations quotidiennes enregistrées par les caméras des chaînes nationales, une lecture différente se proposait : si c'était *« mur des fédérés »* au lieu de *« mur de février »*, que Céline avait écrit, tout coulissait : les lettres remontaient au printemps 1933, donc immédiatement après la sortie du livre, le Goncourt manqué (décembre 1932), elles faisaient tout naturellement suite à l'envoi au Dr Faure d'un exemplaire dédicacé.

Dans ces lettres, Céline se montrait si résolu, si convaincu, si opiniâtre, qu'on savait qu'il n'improvisait pas. Il fallait supposer que l'homme de 1933 était celui de 1932. *Voyage au bout de la nuit* n'était donc peut-être pas la confession brute que certains (pas Léon Daudet) avaient cru lire. Quatre ans c'est court : le romancier et le pamphlétaire étaient-ils eux-mêmes deux êtres différents ? Les très nombreux lecteurs de *Bagatelles* avaient-ils éprouvé le choc qu'on imaginait rétrospectivement ?

Ni Sartre ni le Castor ne furent choqués

Le sujet remis à plat, il fallait s'informer, vérifier. Je bombardai de questions les uns et les autres. L'éditeur des lettres confessa qu'il avait pu se tromper. Le fils d'Élie Faure m'expédia des photocopies : c'était bien fédéré, Céline ouvrait le d à l'ancienne, on pouvait le prendre pour un v.

Ces lettres que j'adressais aux rédacteurs de L'Herne me valurent une réponse de Dominique de Roux, il me proposait de venir à Paris. L'université m'offrit le voyage. Chez Plon, dans le hall, il nous fallut dix minutes pour nous entendre : les documents préparatoires des Cahiers, correspondances, projets d'articles, épreuves non publiées étaient chez lui ; si je les classais je pourrais utiliser ce qui me conviendrait. Tout cela, en vrac, remplissait des cartons, j'étalais les paperasses sur le sol et c'est le plus souvent à quatre pattes que j'essayai de m'y retrouver, noms, adresses, renseignements inédits. C'était pendant l'hiver, les vacances de Noël, je le sais pour avoir failli rester bloqué – immeuble bouclé et chauffage éteint, en début de long week-end dans la salle de rédaction d'un magazine Maxwell dont j'utilisais illicitement les photocopieuses.

Une fois rentré, il fallut procéder à une nouvelle rédaction et relire les textes, par exemple *L'Église* publiée à l'automne 1933 et son troisième acte où Yudenzweck (le but juif) compare son rôle à celui des termites, ce qui n'avait choqué ni le Castor ni Sartre puisqu'il y avait pris l'épigraphe de *La Nausée*. L'œil des années trente n'était donc pas le même que celui des années soixante ? Plutôt fier de mes petites trouvailles, je les étalais. Personne ne me décourageait, bien au contraire : frappe,

secrétariat, voyages, tout m'était libéralement offert. La thèse valait l'investissement, sujet neuf, documents jamais produits, les lettres à Lucien Combelle, par exemple, dans lesquelles Céline déclarait que l'antisémitisme (genre AF) ne valait rien, que seul le racisme comptait et qu'il fallait relire *L'Église* et Nesta Webster...

Il ne peut être que fou

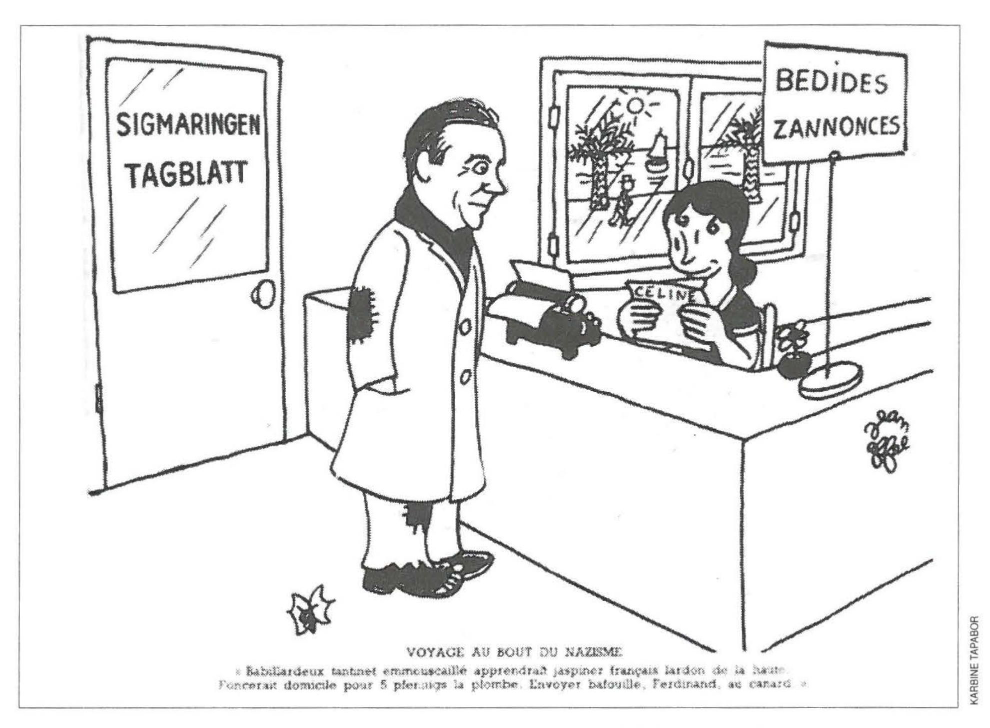
Invité comme candidat-professeur par l'université du Colorado à Boulder, je présentai « mon » Céline et j'obtins le poste, ignorant qu'un autre « célinien » postulait ; je ne savais pas qu'il en existât.

À la rentrée, j'étais en fonction, j'enseignais des cours de maîtrise et de doctorat, la soutenance de la thèse serait une formalité. Il s'agissait de faire taper la version définitive et de fixer la date de soutenance. Des flottements se produisirent alors. On demanda une retouche et puis une autre. Suite à la disparition brutale de Pierre Delattre, le climat avait changé. On exigea finalement que j'agrémente ma thèse d'une « étude psychologique » de Céline. L'approbation en dépendrait. Mon jury voulait bien croire qu'un antisémite avait écrit *Voyage au bout de la nuit* mais voulait qu'il soit précisé qu'il était psychologiquement atteint : *« Céline the fou »* était et reste une idée solide.

Jupiter rend cassant ceux qu'il veut perdre, je refusai, au motif que je n'avais aucune qualification en psychologie ou en psychiatrie. Dénicher des textes, les lire, les comparer, les interpréter : je m'en était montré capable, mais faire enfermer Céline, même rétrospectivement, sortait de ma compétence.

Alors – fait unique dans les annales locales –, mon comité s'évanouit, il disparut, sans condamner la thèse, sans même la retourner. J'étais dans les limbes. A.B.D. (*all but dissertation*) privé de la qualification nécessaire pour remplir mon contrat, sans le caractère professionnellement « unique » qui justifiait la délivrance d'une « carte verte », mon *chairman* me l'expliqua doucement et patiemment. N'ayant aucune chance de se recaser ailleurs, je pouvais rentrer chez moi et considérer que j'avais perdu cinq ans de ma vie.

Un professeur femme, vieille routière du système, inventa la solution : j'écrirais une lettre par laquelle j'abjurerais tout antisémitisme passé, présent et à venir. Moyennant quoi je fus admis à réécrire une autre thèse sur Céline, sous condition de ne pas toucher à ses



KARBINE TAPABOR

C'est au château de Sigmaringen que Hitler plaça le maréchal Pétain en résidence surveillée après l'y avoir fait conduire de force en 1944. Le château et la petite ville hébergeaient également les exilés volontaires de la Collaboration. C'est l'univers que décrit Céline dans* D'un château l'autre *(Gallimard, 1957). Dessin de Jean Effel, 1945.

« idées ». Ce que je fis. Cela s'intitula *L'Évolution du langage romanesque de Louis-Ferdinand Céline*. Une approche toute formelle : je comptais les mots, je les répertoriais et je mesurais les phrases, démontrant ainsi que l'écriture de Céline se renouvelait constamment – jusqu'à *Rigodon* exclu. Elle n'était jamais aussi travaillée qu'après la chute de l'occupation et l'exil, dans la période abstraite des *Féeries*. La thèse est à la BLFC (IMEC) depuis 1974. Y garde-t-on trace des consultations ?

Au cours de la soutenance, le seul reproche qui me fut fait était de n'avoir pas parlé des « pamphlets ».

« Ph. d. », je pouvais remplir ma fonction, mais le charme était rompu. J'eus beau offrir *Les Idées de Céline* à toutes les presses universitaires cataloguées, elles la refusèrent poliment. Je la découpais en articles, les revues les acceptaient mais l'effet restait nul. Aucun retour. J'étais coincé dans mes Rocheuses et un « département » verrouillé, je pouvais publier tant que je voudrais, ni argent ni encouragement, ainsi opère la démocratie universitaire. À tout cela s'ajoutait « la crise des langues » qui bouchait toute perspective de changement.

Des articles qu'André Fontaine accepta pour *Le Monde* me sortirent de là. J'y exposais la déconfiture du français aux États-Unis, un lecteur proposa un petit château en Normandie pour expérimenter les solutions d'enseignement du français en France que je préconisais et je me rapatriai.

La « scène célinienne » française était elle-même bloquée. Dispositifs légaux et volonté des ayants droit se combinaient pour boucher les perspectives d'édition.

Faire comme si les idées n'existaient pas

On me conseilla de m'inscrire pour un doctorat à Paris VII, façon de protéger mon sujet – que personne ne me contesta jamais. Après dix ans et deux directeurs de thèse, je brusquai les choses. Tout le monde ayant jeté son cri, je me décidai à soutenir sur publication. Les cinq heures que dura la soutenance sont parmi les plus bizarres et les moins plaisantes de toute cette affaire : j'arrivais bien tard, me dit-on, tout cela était dépassé et allait sans dire. C'était le leitmotiv du consensus : certes Céline avait eu ses petites idées, mais il convenait de faire comme si elles n'existaient pas. C'était un moyen d'apprécier son travail littéraire avec bonne conscience et en toute quiétude.

Au bout du compte, le problème de Céline ne serait-il pas celui de ses lecteurs ? Lecteurs d'avant et d'après-guerre, professionnels ou amateurs, de gauche ou de droite. Deval, homme du boulevard, résolvait le cas en une formule : il voyait dans *Bagatelles, L'École des cadavres* et *Les Beaux Draps*, *« un accès d'ébriété mentale »*. Les lecteurs professionnels plus sophistiqués s'en tiennent au pied de la lettre. Obnubilés par la tâche de déconstrui-

re les tours de force verbaux, à les nommer, à les classer, ils ne voient plus l'intention, le « sens ». L'alibi de la trépanation ayant disparu, la folie s'avérant de plus en plus ténue, ils substituent à la division entre les Céline successifs une ultime séparation entre « romans » (admirables) et « pamphlets » (détestables) comme si les uns n'étaient pas sortis des autres et les deux de la même tête ; À moins qu'il n'opèrent une lobotomie dans le corps du texte coupant le langage (révolutionnaire) de la pensée (réactionnaire), l'un luttant contre l'autre, le premier annulant la seconde.

Actualité de Céline

Le vent ayant viré à une vaste culpabilisation, on insiste maintenant sur le procès en responsabilité. Ayant été le premier à signaler que si quelqu'un, par sa formation à Genève ou ailleurs, pouvait avoir une idée des conséquences des déportations, c'était bien Céline (prophète du malheur, pourquoi aurait-il éludé celui-là ?) cela m'autorise peut-être à rappeler une évidence, à la fois déplorable et heureuse : mis hors jeu en mai-juin 1940, les Français n'ont eu, à quelque camp qu'ils aient appartenu, quelles qu'aient été leurs options et leurs déclarations, fort peu d'impact sur l'événement. C'est vrai de la Collaboration parisienne. Les hommes de lettres produisent livres, pièces de théâtre, articles, poèmes, la vie intellectuelle et artistique de Paris est aussi active que jamais, elle reste comme frappée d'irréalité. Certains servent d'instruments à l'occupant, certains se déshonorent par des dénonciations, d'autres s'honorent par des sauvetages, tout cela reste du domaine individuel, c'est la vie privée du conflit mondial. Tout se passe, tout se joue, tout se décide ailleurs. Céline peut parler de nettoyages à la baïonnette ou de mitrailleuses, clamer la nécessité d'une épuration préalable à toute régénération du corps français, ce sont des mots. Si 90 % des Juifs français sont épargnés, il n'y est certes pour rien. Mais en vertu du même postulat, la déportation de la moitié des juifs étrangers, dont 90 % ne reviendront pas (effectué dans le respect des conventions de La Haye !) ne peut lui être imputée. Talent ou pas.

S'il a « réussi son coup », c'est en créant ce langage *« comble du naturel et de l'artifice »* (Bernanos) qui fait la délectation à la fois de la Sorbonne et d'Alphonse Boudard, de Philippe Sollers ou des lecteurs des poches, anarchistes, gauchistes, fascistes ou tout simplement sociaux-démocrates des deux camps, heureux de se libérer dans leur particulier.

Lorsque Céline écrit dans *Rigodon* : *« moi qui suis raciste et pas qu'un peu »* ou *« le Jaune est l'aubépine de la race »* ou *« ce qui est important c'est ce qu'on ne voit pas, l'enfant que le facteur fait à la bonne »*, qui s'émeut ? On a donné aux pamphlets l'odeur alléchante de l'interdit. Plus que quinze ans avant le domaine public, n'importe qui pourra alors publier ce que les lois sur la propriété littéraire empêchent plus ou moins de diffuser. Les docteurs s'agitent et des candidats glossateurs se présentent : il faut entourer le texte de parapets. « L'appareil critique » n'empêchera pas grand-chose. Céline reste vivant et son texte plus vivace que les notes et notules.

« Je suis le Père Sperme », disait-il à Paraz. *« Je suis le dernier à écrire de race »*, prétendait-il dans *Bagatelles*, cet art poétique bouffon. Sa vraie victoire est celle de l'instinct et du temps. A-t-on remarqué combien le nôtre est célinien : païen (au moins anti-chrétien), musicien, danseur, mal embouché (à saturation). La nouvelle population boit beaucoup moins, elle est saine, sportive, le lycée tel qu'on l'entendait au temps de Céline a disparu. On sort couvert, comme il recommande, on ne risque pas sa semence, l'eugénisme est dans les faits. Si l'antisémitisme ne se porte plus, le racisme court les rues.

Pourquoi ce qui ne passait pas comme thèse devient-il lisible sous forme biographique, sinon parce qu'il s'agit d'un lectorat différent ? Le parti pris de raconter à froid et chronologiquement ce qui est attesté dresse aussi une figure difficilement contournable. Le danger est que, confronté au Céline « total », l'hypocrite lecteur culpabilise et prenne le parti de ne plus le lire. Il y a toujours ce besoin de croire que ce qu'on lit est vrai au premier degré. Or, plus Céline invente, plus il insulte, plus il agresse, plus il est injuste, méprisant, irrationnel, haineux, fabulateur, manipulateur des faits et des gens et meilleur il est. Voilà le fait. Il incarne une liberté de tout dire ; ce qu'il pense des femmes, des juifs, des narbonnoïdes (dont je suis) et des Bretons, il offre le plaisir ineffable d'être politiquement incorrect.

PHILIPPE ALMÉRAS

Docteur ès lettres, professeur de littérature, Ph. D. de l'université de Californie à Santa Barbara, Philippe Alméras est l'un des meilleurs spécialistes de Céline, à qui il a consacré plusieurs ouvrages. Il vient de publier chez Robert Laffont, *Céline. Entre haines et passion.*

LA PUBLICATION DE L'ŒUVRE DE CÉLINE

- **Les premiers livres de Céline ont été publiés chez Denoël à partir de 1932, avec *Le Voyage au bout de la nuit*, qui obtient le Prix Renaudot. Suivent *L'Église*, une pièce de théâtre (1933), un nouveau roman, *Mort à crédit* (1936), et la thèse de médecine, *Vie et œuvre de Semmelweiss* (1936). Viennent ensuite les pamphlets : *Mea culpa*, son « retour d'URSS » en 1936, puis *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'École des cadavres* (1938), enfin *Les Beaux draps* (1941). La première partie de *Guignol's band*, le troisième roman, est publiée en 1944.**

En 1952, Céline signe un contrat d'exclusivité avec Gallimard.

La première partie de *Féerie pour une autre fois* est publiée cette même année 1952, puis la série des *Entretiens avec le professeur Y*, dans la *Nouvelle NRF*, ainsi que *Casse-Pipe*. En 1955, paraît sous le titre de *Normance*, la deuxième partie de *Féerie pour une autre fois*. Les volumes de la trilogie allemande, *D'un Château l'autre*, *Nord* et *Rigodon* sont publiés respectivement en 1957, 1960 et 1969, cette fois à titre posthume. *Ballets sans musique, sans personne, sans rien* paraît en 1959. *Le Pont de Londres* (*Guignol's band II*) est publié après la mort de l'écrivain, en 1964. *Les Lettres de Céline à la NRF* ont paru en 1991.

- **Dans la Pléiade, quatre volumes ont été publiés.**
- **Tous les romans de Céline ont été repris en format de poche dans la collection Folio.**
- **Les pamphlets n'ont jamais été réédités.**
- **Les Cahiers Céline (Gallimard), deux Cahiers de l'Herne (réunis en un seul en 1972, disponible en Folio) ont publié articles, correspondances, interviews...**
- **Le numéro 43 de la Revue *L'Infini* a reproduit le texte de *Mea Culpa*.**
- **Les Éditions du Lérot publient régulièrement *L'Année Céline* co-éditée avec l'IMEC qui possède un important fonds sur Céline.**
- **Signalons aussi la publication du *Bulletin célinien* dirigé par Marc Laudelout (BP 70, B 1000 Bruxelles 22).**

L'AN 1494 NAQUIT RABELAIS

Rabelais, il a raté son coup

PAR LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Année Céline, année Rabelais. Coïncidence ou clin d'œil d'un Dieu malin ? En cadeau d'anniversaire, une page d'écriture française, riche, pleine et drue. La plus belle jamais écrite sur le paroissien de Chinon. La gloire de Céline n'est-elle pas la revanche de Rabelais ?

Vous voulez que je vous parle de Rabelais ? D'accord, j'ai fouillé ce matin encore l'Encyclopédie, alors maintenant je sais. Y a tout là-dedans, la Grande Encyclopédie. On fait des carrières formidables avec ça. Justement, j'ai cherché au mot « Rabelais ».

Voyez-vous, avec Rabelais, on parle toujours de ce qu'il faut pas. On dit, on répète partout : *« C'est le père des lettres françaises »*. Et puis il y a de l'enthousiasme, des éloges, ça va de Victor Hugo à Balzac, à Malherbe. Le père des lettres françaises, ha là là ! c'est pas si simple. En vérité Rabelais, il a raté son coup. Oui, il a raté son coup. Il a pas réussi.

Ce qu'il voulait faire, c'était un langage pour tout le monde, un vrai. Il voulait démo-



François Rabelais (1494-1553).

cratiser la langue, une vraie bataille. La Sorbonne, il était contre, les docteurs et tout ça. Tout ce qui était reçu et établi, le roi, l'Église, le style, il était contre.

Non, c'est pas lui qui a gagné. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque : il a eu, dans les siècles qui suivirent, beaucoup plus de succès que Rabelais. C'est sur lui, sur sa langue, qu'on vit encore aujourd'hui. Rabelais avait voulu faire passer la langue parlée dans la langue écrite : un échec. Tandis qu'Amyot, les gens maintenant veulent toujours et encore de l'Amyot, du style académique. Ça c'est écrire de la m... : du langage figé. Les colonnes d'un grand quotidien du matin, qui se flatte d'avoir des rédacteurs qui écrivent bien, en est plein. Ça donne un cloaque à verbe bien filé, à phrases bien conduites, avec, à la fin de l'article, une petite astuce innocente. Pas dangereuse, pas trop forte, pour ne pas effrayer le public. C'est ça l'échec de Rabelais, c'est ça l'héritage d'Amyot. De la vraie m..., je continue.

Rabelais a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche. Mais les autres, tous, ils l'ont émasculée, cette langue, jusqu'à la rendre toute plate. Ainsi aujourd'hui écrire bien, c'est écrire comme Amyot, mais ça, c'est jamais qu'une « langue de traduction ».

Une de nos contemporaines presque célèbre a dit une fois en lisant un livre : *« Ah ! que c'est beau à lire, on dirait une traduction ! »* Voilà qui donne le ton.

C'est ça la rage moderne du français : faire et lire des traductions, parler comme dans les traductions. Moi, y a des gens qui sont venus me demander si je n'avais pas pris tel ou tel passage de mes livres dans Joyce. Oui, on me l'a demandé ! C'est logique, parce que l'anglais, c'est à la mode. Moi je parle l'anglais parfaitement, comme le français. Aller prendre quelque chose dans Joyce ! Non, comme Rabelais, j'ai tout trouvé dans le français même.

Lanson dit : *« Le français n'est pas très artiste. »* Pas de poésie en France ; tout est trop cartésien. Il a raison, évidemment, Amyot, voilà un pré-cartésien, et c'est ainsi que tout a été gâché. Mais c'était pas le cas de Rabelais : un artiste.

Rabelais, oui, il a échoué, et Amyot a gagné. La postérité d'Amyot, c'est tous ces petits romans émasculés qui paraissent de nos jours dans les meilleures maisons d'éditions. Des milliers par an. Mais, des romans comme ça, moi j'en fais un à l'heure.

Or, on ne publie que cela, où est la postérité de Rabelais, la vraie littérature ? Disparue. La raison en est claire. Il faudrait comprendre une fois pour toutes (assez de pudibonderie !) que le français est une langue vulgaire, depuis toujours, depuis sa naissance au traité de Verdun. Seulement ça, on ne veut pas l'accepter et on continue de mépriser Rabelais.

« Ah ! c'est rabelaisien ! » dit-on parfois. Ça veut dire attention, c'est pas délicat, ce truc-là, ça manque de correction. Et le nom d'un de nos plus grands écrivains a ainsi servi à façonner un adjectif diffamatoire. Monstrueux ! Car c'était un type très fort, Rabelais, écrivain, médecin, juriste... Il a eu des embêtements, le pauvre, même de son vivant : il passait son temps à essayer de ne pas être brûlé.

Non, la France peut plus comprendre Rabelais : elle est devenue précieuse. Ce qui est terrible à penser, c'est que ça aurait pu être le contraire, la langue de Rabelais aurait pu devenir la langue française.

Mais il n'y a plus que des larbins, qui sentent le maître et veulent parler comme lui. Vive l'anglais, la retenue plate !

Il faut un moment de délire pour la création

Rabelais, me direz-vous, ça sent bien un peu le système : oui quoi, ce type, il a été traqué par la persécution catholique, il battait en brèche les puissants. Oui, ça sentait le fagot, ce qu'il faisait.

Voilà l'essentiel de ce que je voulais dire. Le reste (imagination, pouvoir de création, comique, etc.) ça ne m'intéresse pas. La langue, rien que la langue. Voilà l'important. Tout ce qu'on peut dire d'autre, ça traîne partout. Dans les manuels de littérature, et puis lisez l'Encyclopédie. Si vous en voulez plus, allez demander à tous ces grands écrivains qui, eux, ont « des idées sur Rabelais ». Ah ! que j'en connais qui se prendraient la tête entre les mains et vous diraient avec sérieux : *« Rabelais, quel prodigieux inventeur de mots ! »* Ce ne sont que des bavards.

Ferrez-vous en plutôt à ce qui est intéressant chez Rabelais : son intention un peu démagogique d'attirer le public en parlant comme lui, je comprends, moi, Rabelais, était médecin et écrivain, comme moi. Ça se voit, la crudité juste. C'était un bon anatomiste d'ailleurs et, chose prodigieuse pour l'époque, il opérait déjà. Vi, il a même inventé un appareil chirurgical.

Il ne devait pas croire beaucoup en Dieu, mais il n'osait le dire. Du reste, il a pas mal fini, il a pas eu de supplice. Ça été après, le supplice, quand on a académisé le français qu'il parlait pour en faire une littérature de bachot et de brevet élémentaire.

Comme dit Robert Poulet, on a fait un français maigre alors qu'il avait un français gras. Pire : squelettique. Même Balzac n'a rien ressuscité. C'est la victoire de la raison.

La raison ! Faut être fou. On peut rien faire comme ça, tout émasculé. Ils me font rire. Regardez ce qui les contrarie : on n'a jamais réussi à faire « raisonnablement » un enfant. Rien à faire. Il faut un moment de délire pour la création.

Mais non, en littérature, faut rester propre. Alors on met aujourd'hui des lignes de points de suspension quand il se passe quelque chose et puis ça continue bien tranquillement : *« le lendemain ils étaient tous deux invités à la réception de la duchesse »*. Oh ! je ne recommande pas l'érotologie, ça me dégoûte, mais ce qui est terrible c'est ce langage trop poli.

Ce qu'il y a en effet de bien chez Rabelais, c'est qu'il mettait sa peau sur la table, il risquait. La mort le guettait, et ça inspire, la mort ! c'est même la seule chose qui inspire, je le sais, quand elle est là, juste derrière. Quand la mort est en colère.

Il était pas bon vivant, Rabelais, on dit ça, c'est faux. Il travaillait. Et, comme tous ceux qui travaillent, c'était un galérien. On aurait bien voulu l'avoir, le condamner. Autres galères, celles du pape, ça a existé, c'est vrai. Et là, les gars, il fallait qu'ils rament, qu'ils ramassent, comme dirait M. Duhamel.

Bardamu aussi, mon héros dans le *Voyage*, il dirait ça. Ah ! les imparfaits du subjonctif...

J'ai eu dans ma vie le même vice que Rabelais. J'ai passé moi aussi mon temps à me mettre dans des situations désespérées. Comme lui, je n'ai rien à attendre des autres, comme lui, je ne regrette rien.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Avec l'autorisation de Mme Louis Destouches

Lucien Rebatet et le cinéma

PAR PHILIPPE D'HUGUES

Qui l'eût cru ? Une fois au cinéma, le fasciste Rebatet oubliait ses passions furieuses pour le seul amour du Septième Art. Découverte inattendue d'un défenseur inconditionnel et averti du cinéma français.

Le nom de François Vinneuil a été connu, on l'oublie souvent, plusieurs années avant celui de Lucien Rebatet. François Vinneuil était le pseudonyme du journaliste quand il écrivait sur le cinéma dans *L'Action Française* (à partir de 1930), *Je suis partout* (à partir de 1932) ou ailleurs. En quelques brèves saisons, le jeune critique avait acquis une renommée et un prestige unanimement reconnus dans tous les milieux et qui firent de lui l'ami de René Clair, Jean Vigo, Jean Grémillon, Charles Spaak et bien d'autres cinéastes français. Beaucoup surent s'en souvenir au moment de son procès et ne lui ménagèrent pas soutien et témoignages. Cette facette de la personnalité de Rebatet est aujourd'hui souvent occultée par le souvenir du journaliste fasciste et de l'auteur des *Décombres* ou encore par celui du grand romancier des *Deux Étendards*, célébré par les esprits aussi différents qu'Étiemble, Roger Nimier ou George Steiner. Pourtant Rebatet y tenait beaucoup. L'écrivain-polémiste, haï à droite autant ou presque qu'à gauche (tout comme les juifs, les maurrassiens et les catholiques ne lui ont jamais pardonné *Les Décombres*) s'est toujours fait fort de déranger les idées reçues. C'est un exercice dans lequel le cinéma, on le verra, lui a permis de se surpasser. Retenons seulement l'opinion d'un Nino Frank, politiquement fort éloigné de lui, qui écrivait en 1949 qu'il tenait Rebatet pour le seul critique de cinéma depuis Louis Delluc,



PAUVERT

Lucien Rebatet (1903-1972). Maurassien converti au fascisme, rédacteur à **Je Suis Partout,** *auteur des* **Décombres** *(1942). Condamné à mort en 1946, gracié en 1947, emprisonné jusqu'en 1953.*

alors que lui-même collaborait au même moment à la *Revue du Cinéma* aux côtés d'André Bazin et J.-G. Auriol. Une telle affirmation à cette date permet de mesurer ce qu'avait pu être l'influence de François Vinneuil.

C'est sous l'Occupation que cette influence atteignit son apogée, renforcée par le succès des *Décombres* et le tirage croissant de *Je suis partout*, culminant alors aux abords de 300 000 exemplaires. Lucien Rebatet était devenu un journaliste vedette, faisant et défaisant les réputations à son gré. Cela donne un intérêt particulier à ses articles de la période. Dans l'euphorie du succès et au meilleur de sa verve, c'est entre 1941 et 1944 que François Vinneuil a signé nombre de ses meilleurs textes.

Dans quelle mesure reflètent-ils l'esprit du temps et les errements politiques de l'auteur ? En fin de compte, on le verra, assez peu. Pourtant, la politique n'est pas absente de ces articles, surtout au début. Mais ce n'est point pour célébrer le cinéma hitlérien ou mussolinien et encore moins les produits de la Révolution nationale. En revanche, essentiellement la première année, l'antisémitisme le plus furieux, le plus grossier (on ne compte pas les invectives injurieuses contre les *« youtres »*) s'y donne libre cours. À part cette obsession furibonde qui ira s'atténuant fortement comme si la publication des *Décombres* avait eu un rôle de catharsis, on sera surpris de voir que la


CHRISTOPHE L

Jean Marais, Madeleine Sologne et Jean Murat dans L'Éternel retour *(1943), transposition moderne du mythe de Tristan et Iseult.*

conflagration mondiale qui se déroule au même moment occupe si peu de place dans ces chroniques « inactuelles ».

À partir de l'été 1942, la grande et unique affaire, c'est la renaissance du cinéma français et l'apparition de jeunes cinéastes de talent qu'il faut soutenir. Voilà qui devient la priorité absolue beaucoup plus que l'idéologie fasciste. Entre le triomphe de l'Europe nouvelle chère à Lucien Rebatet et l'avènement du jeune cinéma français, François Vinneuil a choisi sa cause et c'est elle qu'il défend jusqu'à la fin, en-dehors ou presque de toute autre considération.

Indifférence pour les films allemands

De février 1941, date de la reparution assez tardive de *Je Suis Partout* (l'équipe était à la fois hésitante et dispersée, Brasillach et Claude Roy prisonniers, Rebatet, Alain Laubreaux et d'autres à Radio-Vichy ou ailleurs) à juillet 1944, fin du journal, Lucien Rebatet a publié 146 articles de cinéma hebdomadaires avec quelques interruptions assez longues, notamment en 1942, qui correspondent à la rédaction des *Décombres* puis des *Deux étendards*. Sur ce total, 29 concernent des films allemands, sans compter trois ou quatre brèves notules sur des films mineurs, une dizaine dont certains très courts sur des films italiens et enfin un *in extremis* sur un film japonais, les *Volontaires de la mort* de Yamamoto. Tout le reste est consacré à rendre compte de films français ou à traiter des problèmes généraux de la production nationale (organisation, politique, censure, etc.). La disproportion en elle-même est déjà intéressante et témoigne de l'orientation nationaliste donnée en général à la chronique, qui en est le trait dominant.

En effet, les films allemands et même italiens projetés en France sous l'Occupation furent beaucoup plus nombreux et auraient pu donner lieu à maintes recensions. Mais après quelques hâtives découvertes initiales, la curiosité du chroniqueur va très vite se tarir pour ne plus retenir que quelques rares films-événements, comme les premières grandes tentatives en Agfacolor, *La Ville dorée* et *Le Baron Münchhausen* ou les premiers films italiens annonciateurs du néo-réalisme d'après-guerre (nous savons aujourd'hui que c'est bien le fascisme qui en fut l'initiateur), comme *SOS 103* de F. de Robertis ou *Le Navire blanc* de Roberto Rossellini, le seul des trois films fascistes du cinéaste projeté en France. Pour le reste, Lucien Rebatet, fanatique et admirable connaisseur de l'art italien s'en détourne, mis à part *La Couronne de fer* de Blasetti à qui vont des louanges amusées et un peu condescendantes. Quant au cinéma allemand, à part quelques rares titres de Hans Steinhoff, Veit Harlan, Willy Forst et Gustav Ucicky, il n'y a guère que les actualités et les films de montage comme *La Guerre à l'Est* qui trouvent grâce à ses yeux. Les téléspectateurs d'« Histoire Parallèle », l'émission de Marc Ferro qui rediffuse l'intégralité de ces actualités d'une

UN FASCISTE JUGE VICHY

J'avais quitté Vichy au bout de deux mois, à l'automne 1940, écœuré par les intrigues de cette cour ridiculement balnéaire, par le gaullisme qu'y affichaient en toute impunité maints hauts personnages, par les inspecteurs des finances et les gens du Comité des Forges aussitôt installés aux postes de commande pour bloquer toute velléité de révolution. Le contraste était encore plus exaspérant maintenant entre les gigantesques événements de l'Est et les petitesses de cette pseudo-capitale, les méandres mesquins de son double jeu, son cléricalisme, les bricolages futiles sous les plus graves aspects de ces officiers du SR, dont j'avais mesuré, en mai 1940, quand je travaillais à leurs côtés, l'indigence intellectuelle et militaire. Bref, le tableau complet de la pire réaction.

Je consacrai le début de mes vacances dauphinoises à un reportage au vitriol, pour *Je Suis Partout*, sur les intrigues, l'atmosphère empestée, les bravacheries de Vichy, et les mœurs, les illusions, les odeurs réactionnaires de la zone dite libre. En gare de Mâcon, où l'on franchissait la ligne de démarcation, une ribambelle de fausses paysannes, en blouses bleues, tabliers plissés, bonnets et sabots, provenant de je ne sais quelle niaiserie folklorique sur « le retour à la terre », m'avait levé la peau comme le symbole de tous les archaïsmes, poncifs et faux-semblants de l'État Français.

J'étrillais la nouvelle bureaucratie, encore plus enchevêtrée, paralysante, écrasante que celle de la défunte III[e] République, les fiers généraux qui balayaient tout souvenir de leur déculottée, les huit ou dix polices gravitant autour de l'Hôtel du Parc, s'espionnant les unes les autres, les législateurs avec leurs textes en broussailles impénétrables, les curés pullulant dans les avenues du soi-disant pouvoir comme les cancrelats dans les greniers d'une boulangerie malpropre, les boyards inattaquables du marché noir, alors que les contrôleurs et les juges s'acharnaient sur les vieillards affamés surpris avec dix faux tickets de pain.

LUCIEN REBATET
***Mémoires d'un fasciste*, Pauvert 1976, p. 23-25**

LES DÉCOMBRES DE REBATET

En écrivant *Les Décombres* (1942), Rebatet n'a pas eu d'ambitions littéraires. Nous entendons qu'il ne s'est pas préoccupé d'un ton, d'un rythme à soutenir, qu'il n'a pas eu, – comme dans *Les Deux Étendards*, livre très élaboré, – de souci de recherche et de composition. Il n'avait qu'un but : déraciner des préjugés qui l'avaient paralysé. *Les Décombres* n'étaient rien d'autre, dans son esprit, qu'une œuvre de propagande, répondant par des simplifications aux schémas de l'adversaire et par des énormités aux énormités d'en face. Or, ce livre écrit à la diable pour soulager la furie de Rebatet et pour exercer une influence directe, dépasse singulièrement l'actualité dont il est issu. Ceux qui ont pu le lire, – car c'est toujours à l'heure actuelle un classique de la clandestinité, – savent que seul un grand écrivain de la lignée de Léon Bloy pouvait l'écrire. Si l'on reconnaît tout de suite ce qu'il doit à l'instinct du propagandiste, on s'aperçoit, avec la même évidence, de ce dont il est redevable au génie (dans ce qu'il a de plus inconscient) d'un style et d'un tempérament exceptionnels.

Il y a, en littérature, des chefs-d'œuvre de propagande : des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné aux *Châtiments* de Victor Hugo. C'est que la passion, – d'une écriture et d'une révolte, – sauve tout. Or, dans *Les Décombres*, c'est la passion qui invente, en déformant, en caricaturant, en discréditant. Si elle a ce talent, c'est parce qu'elle trouve les mots qui soutiennent sa frénésie et son impatience, parce qu'elle les utilise avec cet art qui rend au style son sens étymologique de poinçon, parce qu'elle ameute (au lieu de ronronner et de s'assoupir) la cocasserie et le mépris. À l'exception de l'ironie contenue et flegmatique, Rebatet joue sur tous les registres, la drôlerie amère, la grossièreté de corps de garde, le lyrisme de catastrophe...

On peut même se demander si l'on ne se trouve pas en présence du livre d'un anarchiste qui tonne en solitaire, – et pour lui seul. La propagande du militant s'efface devant la fureur du saccage que regonfle sans cesse le nihilisme. Pour nous, Rebatet est avec Céline le seul « libertin » de la politique contemporaine, – l'esprit fort qui démasque à peu près tout, qui n'est dupe de presque rien, sauf de son illusion fasciste.

POL VANDROMME
***Rebatet*, Éditions Universitaires, Paris 1968, p. 52-54.**

qualité cinématographique exceptionnelle ont pu vérifier depuis le bien-fondé d'une telle admiration, même si, bien évidemment, l'esprit de parti y trouvait aussi son compte. D'une part on peut penser que la réalité l'a emporté ici sur la fiction. D'autre part et surtout à partir de 1942, il n'y a plus que le cinéma français entraîné dans un extraordinaire mouvement de renaissance pour requérir l'enthousiasme du critique émerveillé de cette « divine surprise ».

Antivichysme politique et cinématographique

On a tout dit sur ce renouveau inattendu, ses conditions et ses résultats. On lui doit quarante films mémorables en trois ans et demi, parmi lesquels une bonne dizaine de chefs-d'œuvre incontestés (*Les Anges du péché*, *Douce*, *Goupi mains-rouges*, *Le Corbeau*, *Le Ciel est à vous*, *Les Enfants du Paradis*, et deux ou trois autres). L'intérêt de la chronique de Rebatet, c'est de vivre l'événement au jour le jour avec une attention croissante jusqu'à la fin, et surtout une perspicacité pratiquement sans faille, assise sur un jugement esthétique et un sens des valeurs sans défaut. En relisant ces articles dans l'ordre chronologique, on saisit mieux comment les choses se sont passées, on en a une lecture directe qui évite les pièges de l'interprétation globalisante *a posteriori* avec toutes ses simplifications. Les faits se rétablissent dans leur enchaînement naturel et la voix du temps retrouvé s'y fait entendre sans intermédiaire – même s'il appartient au lecteur de savoir dégager ces faits de la gangue du commentaire d'époque.

Autant le diagnostic de Rebatet sur le cinéma français d'avant-guerre peut être sujet à caution puisqu'il explique presque tout par l'influence juive, autant après l'Armistice, l'esprit libéré de cette grille déformante, peut-il suivre avec clairvoyance les péripéties du nouveau chapitre qui s'ouvre. La passion ne brouille plus le jugement que tout à fait exceptionnellement et jamais ou presque là où on s'y attendrait. Elle se tait devant l'évidence esthétique des œuvres et s'incline devant les artistes, quels que soient leurs antécédents. L'intérêt des jugements sur les films et ceux qui les font, c'est aussi qu'ils s'inscrivent dans une réflexion générale sur les structures de la profession cinématographique, son organisation, ses mécanismes, ses principes et son évolution, avec par exemple des vues sur la télévision étonnantes pour l'époque (voir « 1944-



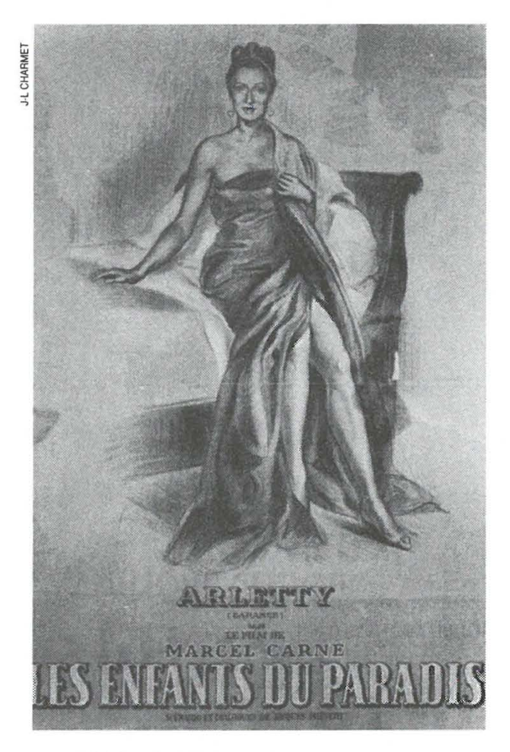
L'actrice Corinne Luchaire, fille du journaliste Jean Luchaire, fusillé le 22 février 1946. Sa carrière sera interrompue par l'épuration. Elle est morte dans la misère en 1950.

1954 » en juin 1944). Tout cela était alors rarissime et ne se retrouverait au même degré chez aucun autre critique de la presse non spécialisée.

Comment caractériser rapidement les grandes lignes de ces quatre années de critique ? Peut-être en disant qu'elles vont du pessimisme le plus noir, celui du constat des « décombres » du cinéma d'avant-guerre, comme de toutes les autres institutions françaises, à un optimisme presque triomphant et fier des résultats obtenus, à l'inverse du jugement de Rebatet sur les réformes politiques espérées et, selon lui, avortées ou escamotées.

Pessimisme : tout au long de l'année 1941, le critique est d'humeur massacrante et multiplie les éreintements qui l'ont rendu fameux depuis bientôt dix ans dans tout le milieu cinématographique, aux dépens de plusieurs de ses bêtes noires favorites, les Mathot, Hugon, Caron, Cloche, Richebé, etc. Qu'il s'agisse des laissés pour compte d'avant juin 1940 ou des premiers produits de la Révolution nationale, la fureur est la même et vise aussi bien *Le Duel* ou *Le Diamant noir* que *La Neige sur les pas* ou l'*Arlésienne*. L'antivichysme cinématographique de Rebatet est aussi vif que l'antivichysme politique qui s'exprime dans *Les Décombres* ; esthétique et politique s'y rejoignent pour s'en prendre surtout à une certaine morale, la bonne vieille morale bourgeoise du XIX[e] siècle, celle des bien-pensants pourfendue inlassablement par Bernanos qui est ici l'inspirateur véritable et non désigné, à moins que ce ne soit leur maître à tous deux, Léon Daudet.

J.-L CHARMET



Affiche des **Enfants du paradis** *avec Arletty (1942). Le film qui témoigne de la renaissance du cinéma français.*

Tout ce qui porte la moindre trace d'esprit vichyssois et à plus forte raison l'estampille officielle du nouveau régime, sera impitoyablement pourchassé, exécuté, à commencer par ce que Rebatet appelle les innombrables adaptations d'Henry Bordeaux (en fait, il n'y en eut que trois : *La Neige sur les pas*, *La Croisée des chemins* et *Les Roquevillard*). Seul échappera à cet ostracisme de principe, le film de Louis Daquin *Premier de cordée* pourtant patronné par le secrétariat à la Jeunesse et aux Sports. Mais Rebatet a toutes les faiblesses pour ce cinéaste communiste. Y échapperont aussi la plupart des documentaires fortement imprégnés de l'esprit du temps, ceux de Cuny, Lucot, Rouquier, etc., dont Rebatet fera souvent grand cas.

Jusqu'à la mi-1942, sauf quelques rares exceptions comme *Le Dernier des six*, *Nous les gosses* ou *La Symphonie fantastique* et, surtout, deux films d'avant l'Armistice, *Remorques* et *La Piste du Nord* qui est le plus encensé, bien que son réalisateur, Jacques Feyder ait choisi l'exil, Rebatet fulmine, vitupère, enfle la voix, se divertit et amuse la galerie ; pendant plus d'un an, il fait peu de vraie critique.

Vers avril-juin 1942, le ton commence à changer, se modifie radicalement à la rentrée grâce à Becker et Autant-Lara, et le grand virage est pris en décembre avec *Les Visiteurs du soir.*

On est aujourd'hui souvent sévère et même injuste pour ce film, comme Jacques Siclier dans son livre sur la période. Il faut le resituer dans le contexte de l'époque, pour bien prendre la mesure de l'événement historique qu'il constitua aux yeux des contemporains découragés par le cinéma de l'Armistice, celui de *Feu sacré* ou *Andorra*. Des œuvres comme *Le Mariage de Chiffon* ou *Dernier atout* faisaient espérer une renaissance ; *Les Visiteurs du soir*, par leur ampleur et leur ambition aussi bien économique qu'artistique montraient que cette renaissance était possible, qu'elle commençait de produire des effets. Rebatet le comprit immédiatement et soutint le film de toute son influence, qui était grande. Il fut le principal artisan du succès de Carné, qu'il avait jusque-là plutôt malmené et sur lequel dorénavant il ne tarira plus d'éloges. Siclier rapporte dans son livre une très méchante page de Rebatet sur Carné qui date de 1940 ou 1941. Il est dommage pour la vérité historique qu'il ne fasse nulle mention de ce revirement bienfaisant sinon méritoire et qui eut une portée décisive. En fait, c'est dès janvier 1942 que Rebatet faisait l'éloge de Carné (en même temps que de Renoir et Grémillon) et protestait parce que *« Carné n'a pas encore tourné un mètre depuis tantôt dix-huit mois ! »*

Du pessimisme à l'optimisme

Après ce virage de décembre 1942, le pessimisme de Rebatet fait nettement place à l'optimisme et la diatribe à une œuvre de critique constructive. « Optimisme », c'est justement le titre d'un article de mai 1943 qui fait le point sur les métamorphoses en cours et les raisons d'espérer. Il cite douze titres récents, avec *Les Visiteurs, « tout au sommet de l'échelle »*, et ceux à qui on les doit : *« Jacques Becker, Jean Delannoy, Claude Autant-Lara, Louis Daquin, Georges Clouzot. Avec eux, quelques aînés déjà cités* [Grémillon, Christian-Jaque], *avec quelques écrivains : Marcel Aymé, Pierre Véry... voici le jeune cinéma français. »*

Dorénavant, Rebatet reviendra périodiquement à ces sortes de palmarès, tirant de l'ombre les noms nouveaux importants, sans jamais se tromper, ni par excès ni par omission. Par exemple, fin janvier 1944, polémiquant avec Roger Richebé dont la nomination au COIC le scandalise, il rappelle qu'un *« certain nombre de créateurs de production ont bien mérité du cinéma français. Ils se nomment Becker, Grémillon, Carné, Autant-Lara, Clouzot, Delannoy, Cayatte, Bresson, Daquin,*

L'ŒUVRE DE LUCIEN REBATET

QUESTIONS À PIERRE DARRIGRAND

Malgré ses responsabilités importantes à la tête d'un organisme économique, Pierre Darrigrand a fréquenté le monde littéraire et journalistique de l'après-guerre. Après la mort de Lucien Rebatet, sa veuve, Véronique, l'a désigné comme exécuteur testamentaire de son mari.

Enquête sur l'histoire : *Est-ce en raison de sympathies politiques que cette mission vous a été confiée ?*

Pierre Darrigrand : Je suis d'une vieille famille d'Action française. Pendant la guerre nous étions résistants, de cette résistance qui n'acceptait pas l'Occupation et se situait très à droite. Mon père fut tué en 1940. J'avais deux frères. L'un fut arrêté par les Allemands en juillet 1944 et a disparu. L'autre fut tué au combat en Allemagne en 1945. Ma mère en fut très affectée et mourut en 1947. Mais auparavant elle avait donné l'exemple du pardon et de l'absence de haine. Elle a même fourni des témoignages qui évitèrent des poursuites. J'ai connu Lucien Rebatet à sa sortie de prison chez des amis, puis chez Georges Allary.

– Un livre devrait paraître sur Rebatet (1). Qu'en pensez-vous ?

– Ce n'est pas un mauvais livre si l'on en retire les gages donnés à l'air du temps. Des conflits juridiques m'ont opposé à M. Belot. Ils ne sont pas terminés. Je souhaite que ce livre sorte mais à l'évidence je suis obligé de surveiller l'utilisation qui est faite des inédits de Rebatet dont l'auteur a pu avoir connaissance.

– Qu'est devenue l'œuvre de Lucien Rebatet après sa mort, le 24 août 1972 ?

– En 1976, Véronique Rebatet a fait reparaître *Les Décombres* mais expurgés de certains chapitres et les *Mémoires d'un fasciste*, livre que Rebatet avait mis au point. Tous les deux chez Pauvert. En 1991 sur mon insistance Gallimard a réimprimé à 3 000 exemplaires *Les Deux Etendards.*
Publiée dans la collection Bouquins (Laffont), *Une histoire de la musique* se vend très bien. En 1993, les Éditions le Dilettante ont publié les *Lettres de Prison* de Rebatet à Roland Cailleux avec un avant-propos qui n'honore pas son auteur. J'espère une publication très importante dans les mois qui viennent mais je ne crois pas aux grands inédits découverts après sa mort.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-PAUL ANGELELLI

(1) Robert Belot : *Lucien Rebatet. Un itinéraire fasciste.*

Christian-Jaque, Lacombe, Gayatte, Aurenche, Valentin, Véry, Prévert, Ploquin, Paulvé, Tual, Desfontaines, etc. » Et le 30 juin dans un dernier article en forme de testament, « Quatre ans de cinéma », il commente la liste des 220 films réalisés en France depuis août 1940 et que le COIC publie alors en guise de bilan. Rebatet y relève *« pour deux cents bandes projetées, dix-sept films qui méritent d'être rangés dans la première classe, la classe internationale ».* À quoi il ajoute une vingtaine de films méritant au moins la *« mention honorable pour les ambitions qu'on y décèle et techniquement d'une bonne qualité ».* Il y voit *« le plus beau témoignage sur la vitalité miraculeuse du cinéma français »* tout en déplorant l'insuffisance des films et l'absence du comique de qualité. Quant au policier et au fantastique qui furent les grands genres du cinéma de l'Occupation, ils eurent toujours droit au soutien de Rebatet.

L'amour de l'art plus fort que la passion politique

Avec le recul, il saute aux yeux que la politique cinématographique de Rebatet est très exactement une « politique des auteurs » (depuis Delluc, il n'en va d'ailleurs jamais autrement) même si l'expression n'y est pas, et qu'elle s'exerce au profit des noms mêmes que François Truffaut combattra dix ans plus tard



Raimu, interprète privilégié des films de Marcel Pagnol. Les sentiments dont il ne fait pas mystère lui vaudront de souffrir de l'épuration.

pour imposer la sienne.

Mais, en 1942-1944, ces noms étaient bien ceux qu'il fallait soutenir ou faire connaître et il n'y a rien à reprendre au fait d'avoir alors imposé Becker, Clouzot, Autant-Lara ou Bresson, voire Delannoy ou Daquin, à un public qui se régalait du *Voile bleu* ou de *Simplet*. On notera aussi et surtout que cette politique cinématographique ne doit absolument rien à la politique pure, celle que Rebatet défendait ailleurs : Grémillon, Carné, Becker, Daquin, etc. étaient fort éloignés de ses propres options pro-hitlériennes et il ne l'ignorait pas. En sens inverse d'ailleurs, ceux-ci ne lui ont jamais refusé leur témoignage d'estime professionnelle, voire leur amitié (Becker surtout, et Cayatte pour qui il travaillera anonymement en 1962 sur le scénario de *La Vie conjugale*) même quand ils combattaient le nazisme. Quant aux cinéastes d'un renom certain (ignorons les tâcherons plus ou moins engagés), favorables à des degrés divers à l'ordre nouveau, comme Guitry, Gance ou L'Herbier, leurs opinions également bien connues semblent leur avoir valu plutôt un redoublement de sévérité, à voir les éreintements réjouissants de *La Malibran*, *Donne-moi tes yeux*, *Vénus aveugle* ou *L'Honorable Catherine*. Enfin, il faut se rappeler que l'auteur antisémite des *Tribus du cinéma* ne s'en prit jamais à un Le Chanois ou à Jean Ferry qui travaillaient alors à Paris et qu'il rencontrait en toute connaissance de cause, dans tel ou tel salon parisien.

De tels détails donnent la couleur d'une époque ainsi que la mesure des hommes qui la vécurent et des contradictions et des passions qui les habitaient.

Lucien Rebatet pamphlétaire pro-hitlérien, journaliste antisémite, militant convaincu de l'Europe nouvelle chez Marcel Déat et ailleurs, n'apparaît guère comme un critique cinémato-

UN CERCUEIL, CELA PEUT TOUJOURS FAIRE UNE ESTRADE, ET DES SOUS

Les éditions du Dilettante publient, en deux-cent-soixante-seize pages, trente *Lettres* adressées depuis ses diverses prisons par Lucien Rebatet à son ami Roland Cailleux, entre 1945 et 1952. L'auteur des *Décombres,* souvent discuté jusque chez ses amis pour son manque de courage durant son procès, apparaît là dans la richesse d'un génie foisonnant, et d'un beau caractère. Tour à tour sous la menace puis la sentence d'une condamnation à mort, il traite d'art, de musique, de littérature, des affres de la composition romanesque en spécialiste expérimenté. Devant l'inconnu, qui pourrait prétendre se tenir aussi bien, si dignement, à sa place ? Sûrement pas l'éditeur !

Un Avant-Propos sans signature attaque en effet l'auteur publié, en quelques lignes d'une diffamation consciencieuse et soutenue : *« Il n'avait pas le génie de Céline. Il n'a pas eu le courage de Brasillach, ni même le jusqu'auboutisme de Drieu la Rochelle. Lucien Rebatet a trop frayé avec l'inacceptable. Il a cru qu'on pouvait en revenir. »* etc., etc. Sans doute peut-on penser qu'entre 1940 et 1944, mieux valait pour un patriote, combattre sous les ordres de Koenig à Bir-Hakeim, plutôt qu'écrire des articles pour Hitler dans *Je suis partout.* C'est notre sentiment. L'erreur, l'égarement politiques ne justifient pas pour autant les bassesses déversées sur un cadavre, à titre de sanctions posthumes. D'ailleurs, qui en décide ? Le juge implacable n'ose pas dire son nom.

Puisqu'il parle du « génie » de Céline, nous lui souhaitons d'avoir un jour celui des *Deux Étendards*, s'il prétend émouvoir la postérité. Pour n'avoir pas vu le peloton d'exécution, Rebatet n'eut pas à prouver comment il aurait su faire face. Peut-être héroïquement, à en juger d'après le ton admirable de certaines *Lettres*, lorsqu'il y songeait. Quand à prendre le « jusqu'au-boutisme » de Drieu pour un compliment, le proposer en modèle, il faut bien de l'audace à notre épurateur rétrospectif.

La *« postérité fera la nique à Rebatet »* assure-t-il encore. La preuve ? *« Quand Gallimard réimprime* Les Deux Étendards, *en septembre 1991, c'est en catimini et de mauvaise grâce. »* Le catimini complet, la mauvaise grâce absolue consistaient plutôt à ne pas le rééditer du tout. Fort judicieusement, Gallimard a le sens du commerce. Victime du marasme économique, la maison de la rue Sébastien Bottin a voulu se faire de l'argent avec l'œuvre, sous le nom d'un auteur sûr. Comme le Dilettante ! La belle compagnie ! Du moins Gallimard n'associe-t-il pas l'outrage aux profits du négoce. Les héritiers de Gaston connaissent la vie.

Ses cadets du Dilettante n'en possèdent pas les usages. Par ces temps d'exhibitionnisme, pour eux, un cercueil peut toujours servir d'estrade, et à se faire des sous. Peut-être qu'après tout, certains cannibales insultent le cadavre avant de s'en nourrir, dans une version tragique du besoin de cracher dans la soupe, tenu en grand mépris par tout honnête homme.

GILBERT COMTE

graphique « européen ». Dans ce domaine, il demeure plutôt le nationaliste français, de formation maurrassienne, qu'il fut d'abord et qu'il renia si violemment ensuite dans *Les Décombres* et dans *Je suis partout*. Son intérêt pour l'Europe nouvelle et l'Allemagne qui doit l'édifier ne s'étend pas vraiment au cinéma de celle-ci et de ses alliés. Dès qu'il y a un cinéma français qui renaît, qu'il faut soutenir et faire triompher, il n'y en a plus que pour lui, le vieux réflexe nationaliste du critique joue à plein et le reste n'existe plus.

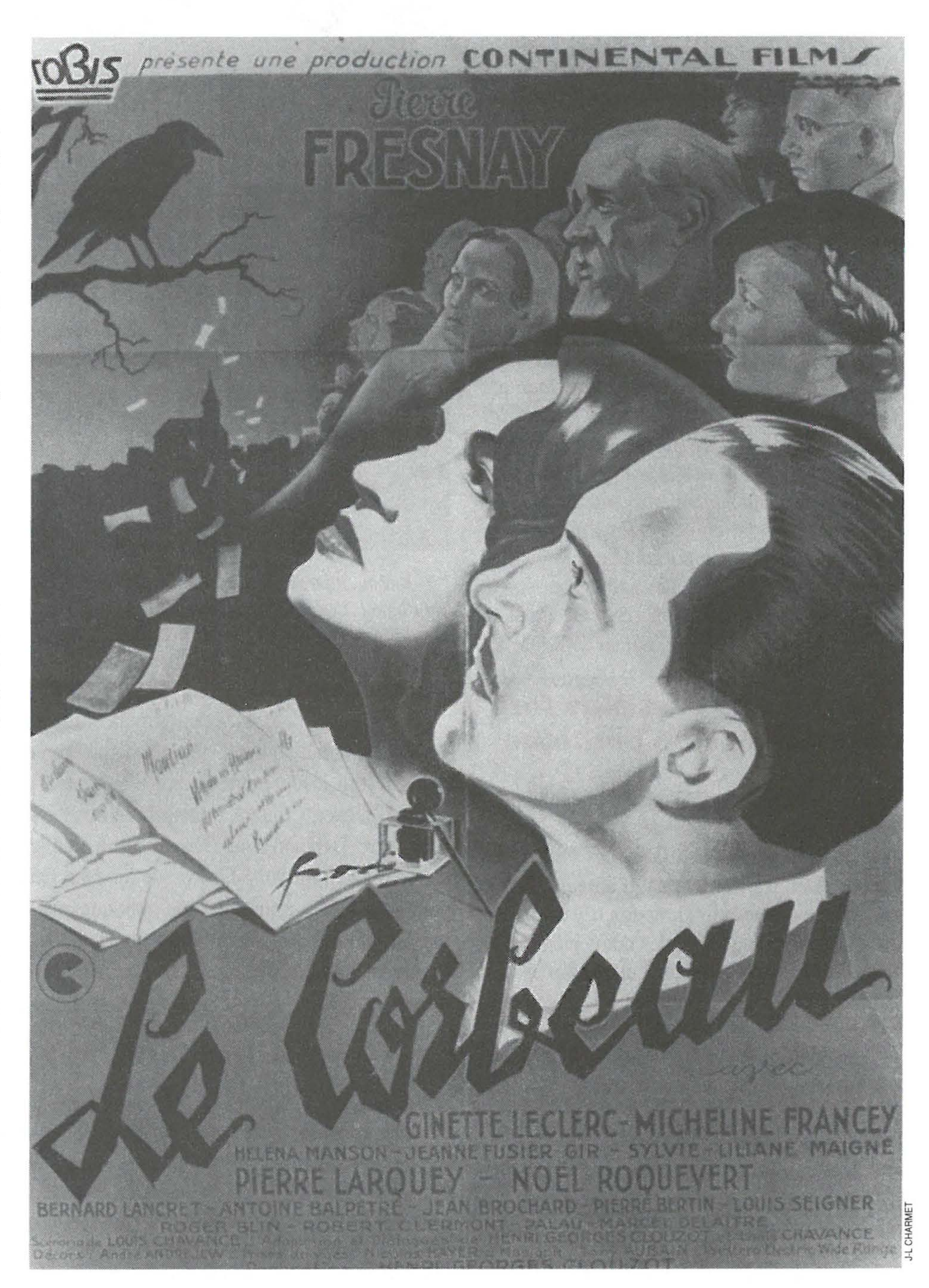
La réconciliation par l'amour du cinéma

Qu'importe si les auteurs de cette renaissance sont d'anciens communistes, peut-être encore secrètement militants ou proches de la Résistance. Cinématographiquement ils ont raison et dès lors cela seul comptera. Il faut défendre leurs films, persuader producteurs et officiels de faire tourner ces auteurs avant tous autres, oublier la politique au seuil des salles obscures et se réconcilier dans l'imaginaire patrie de l'art, de l'art français bien entendu puisque c'est celui de notre langue, de ce qui nous a fait ce que nous sommes au fond de nous-mêmes.

Les dernières lignes du dernier article de juin 1944, juste avant le départ pour Sigmaringen, sont consacrées au programme clandestin de la Résistance pour le cinéma. Voici ce qu'écrit Lucien Rebatet : « *Je répète* [...] *que je me sens infiniment plus proche des hommes de cinéma qui ont dressé ce programme en pensant d'abord au cinéma et aux intérêts de leur corporation* [...] *que des affairistes étriqués, insatiables et assez impudiques pour fignoler en 1944* [...] *l'asservissement du cinéma au capitalisme le plus terrible* » – visant ainsi un certain « décret Richebé » du COIC qui assurait la suprématie du producteur sur les auteurs et les techniciens.

Les agitations du siècle, les engagements politiques hasardeux comptent finalement assez peu au regard des exigences de l'art. Telle était du moins l'opinion encore assez répandue dans cette génération. Je n'en veux pour preuve que les bonnes relations que Lucien Rebatet reprit à sa sortie de prison avec la plupart des cinéastes qui lui devaient tant et qui ne lui tournèrent pas le dos.

Vers 1955, ils n'hésitaient pas à le remercier de nouveau de son soutien cependant bien moins influent, de Becker à Carné et Clouzot ou, plus étonnant, à Max Ophuls. Sans parler de François Truffaut qu'il influença plus qu'on ne pense, et qui, au moins à une certaine époque, le reconnaissait volontiers. Mais ceci est un autre chapitre qui concerne le François Vinneuil d'après-guerre, celui de *Dimanche-Matin*, auquel les *Cahiers du Cinéma* accordaient alors à l'occasion une oreille complaisante.



L'affiche du Corbeau *(1943). Pierre Fresnay et Ginette Leclerc. L'un et l'autre auront quelques ennuis à la Libération.*

PHILIPPE D'HUGUES

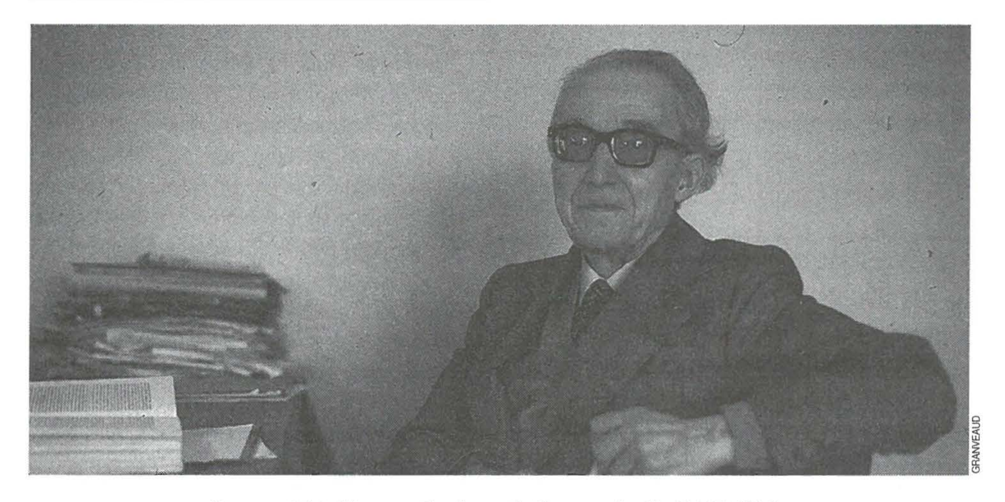
Philippe d'Hugues est historien du cinéma. Il est délégué général de l'Association française de recherche sur l'histoire du cinéma. Diplômé de Science-Po, d'études supérieures de droit public et d'économie. A été conseiller technique du directeur général du Centre national du cinéma, administrateur de la Cinémathèque française et administrateur général du Palais de Tokyo. Auteur de plusieurs ouvrages, seul ou en collaboration : *Le Cinéma* (10 vol., 1982-1984), *Le Cinéma français* (3 vol., 1984-1986), *Gaumont, 90 ans de cinéma* (Ramsay, 1986), *Dieux d'Hollywood* (Éd. Atlas, 1989-1990), *L'Almanach du Cinéma* (Encycolopaedia Universalis, 1992). Membre du comité de rédaction de la revue d'histoire du cinéma *1895*.

ABELLIO CONTRE LA GUERRE CIVILE

De la politique à l'ésotérisme

PAR PAUL SÉRANT

Polytechnicien et romancier, ;ocialiste de gauche vers 1930, allié aux cagoulards en 1940, adepte de la Collaboration deux ans plus tard, Abellio noue ensui- e des contacts avec la Résistance. tinéraire imprévisible d'un 'unambule génial et inclassable.



GRANVEAUD

Raymond Abellio, nom de plume de Georges Soulès (1907-1986).

J'ai lu récemment dans un ouvrage sérieux que Raymond Abellio avait été résistant. Je pense qu'il en aurait té agréablement surpris – et, peut-être, musé. D'abord séduits par les perspectives de ı collaboration, Georges Soulès (le futur ıbellio) et son ami André Mahé ont en effet stimé en 1942 qu'il fallait désormais résister. 1ais c'est en se réclamant toujours officielle- ıent de la collaboration qu'ils ont estimé pou- oir le faire de la façon la plus efficace.

Quand, en 1942, Pierre Laval revient au ɔuvoir, il constate peu à peu que les Allemands ɔngent à remplacer son gouvernement par un ıtre qui serait plus conforme à leurs vœux. Ils ıisent dans cet esprit sur les chefs des mouve- ıents collaborationnistes parisiens, Doriot, Déat Bucard, qui, sans attaquer nommément le ıaréchal Pétain et Pierre Laval, ne cessent de ıire le procès de « Vichy » qu'ils accusent de double jeu, d'attentisme et de complaisance pour les ennemis de la Révolution nationale.

Laval comprend qu'il combattra plus efficacement ces manœuvres s'il se trouve des alliés au sein même de la collaboration parisienne. Georges Soulès et André Mahé vont agir dans le sens qu'il souhaite.

L'un et l'autre viennent de la gauche. Soulès a été, pendant près de quinze ans, membre de l'opposition de gauche au sein du parti socialiste SFIO, le parti de Léon Blum. Mahé a appartenu un an au parti communiste, puis il s'est orienté vers le Frontisme de Gaston Bergery, l'un des mouvements de gauche qui ont opté pour Munich. Séduits par le programme du MSR (Mouvement social révolutionnaire) fondé en 1940 par l'ancien cagoulard Eugène Deloncle, ils se sont querellés avec lui et ont réussi à le remplacer à la tête du parti à la suite d'une sorte de « putsch » dont ils ont pris l'initiative.

Soulès et Mahé s'efforcent discrètement de mettre au point une ligne susceptible de réconcilier certains éléments de la collaboration et de la Résistance. La collaboration, disent-ils en substance, n'est possible que si l'Allemagne traite la France comme un partenaire à part entière au lieu de chercher à la vassaliser (c'est ce que Laval ne cesse de répéter à ses partenaires allemands). Mais inversement, la Résistance ne portera ses fruits que si elle se garde d'une lutte armée prématurée, qui, en suscitant de terribles représailles, ne peut qu'affaiblir le peuple français au lieu de hâter sa libération.

Les deux hommes ne tardent pas à apparaître comme des suspects, et même des saboteurs aux yeux des collaborationnistes « activistes ». De fait, Soulès et Mahé vont établir des contacts avec la Résistance, notamment grâce à un de leurs amis, Jehan de Castellane, qui a bien connu Pierre de Bénouville, l'un des dirigeants

de la Résistance à Alger, au temps où ils appartenaient l'un et l'autre à l'Action française.

Pour une action qui prend peu à peu l'allure d'une « troisième voie » entre la collaboration et la Résistance officielle, Soulès et Mahé vont trouver, hors du MSR, l'appui de différentes personnalités parisiennes, parmi lesquelles Armand Petitjean et Jean Maze.

Eux aussi sont des hommes de gauche. Tout en étant, à la veille de la guerre, l'un des essayistes les plus appréciés de la *Nouvelle Revue Française*, Armand Petitjean était aussi l'un des collaborateurs de *Vendredi*, où sa signature voisinait avec celles de Malraux, de Gide et de Wurmser. De son côté, Jean Maze assurait la rédaction en chef de l'hebdomadaire de Gaston Bergery, *La Flèche*.

Homme d'action autant qu'intellectuel, Petitjean s'est distingué dans les combats de mai-juin 1940 : il reprendra la lutte non moins brillamment dans l'armée de la Libération. Quelque temps pétainiste après la défaite, il s'est rendu compte que la Révolution nationale ne répondait pas à son espoir. Il a eu l'idée de créer dans la seconde moitié de l'Occupation un mouvement intitulé *Les Équipes nationales*. Ce mouvement, qui se veut apolitique, se consacre notamment à l'aide aux victimes des bombardements qui ne cessent de s'accroître. A la Libération, les Équipes s'empareront de l'Hôtel de Ville de Paris.

Soulès et Mahé ont créé, en marge de leur parti, un centre culturel, qui en appelle aux *« énergies françaises »*, avant de devenir le « Centre d'action révolutionnaire ». J'ai connu ce centre où s'élaborait, selon la formule d'Abellio, un *« neutralisme actif »*, grâce à un ami qui avait été sollicité pour en être l'informateur catholique, mais qui, trop pris par les Centres de jeunesses auxquels il se consacrait, fit appel à moi. Il s'agissait, pour l'étudiant de l'Institut catholique que j'étais, de faire connaître la doctrine de l'Église sur les problèmes politiques et sociaux contemporains. J'assumais ce rôle de mon mieux, dans un milieu en majorité laïque. J'ai eu ainsi l'occasion de diffuser la doctrine antiraciste de l'Église, notamment l'encyclique *Mit Brennender Sorge* dans laquelle, dès 1937, Pie XI avait condamné l'antisémitisme hitlérien. Quand j'ai raconté cela beaucoup plus tard au R.P. Riquet, il m'a félicité, mais je lui ait dit qu'en fait, je ne risquais pas grand-chose : dans les milieux de convaincus, les délateurs étaient rares. S'ils fleurissaient à l'époque, c'était dans le monde de l'opportunisme affairiste, si fortement évoqué par Jean Dutourd dans son roman *Au bon beurre* (1).

Cela étant, le durcissement de l'Occupation était de plus en plus défavorable à l'action d'une « troisième voie », dans la mesure où il attisait des positions irréconciliables. J'avais établi une liaison entre Jehan de Castellane et mon ami Jacques Marette, qui m'avait intégré à son réseau du Mouvement de libération nationale. Castellane communiquait également avec Alger. Mais, dans le climat passionné de la Libération, de tels contacts furent d'abord contestés : Mahé et Castellane furent arrêtés, Soulès se réfugia dans la clandestinité, et, en dépit du rôle des Équipes nationales à la Libération, Petitjean a figuré sur la « liste noire » du Comité national des écrivains, pour un petit nombre d'articles qu'il avait publiés au lendemain de l'armistice.

Des renseignements pour la Résistance

Je n'ai pas oublié le jour où j'ai revu Soulès, devenu Raymond Abellio, des années après la tourmente. Les malentendus étaient enfin dissipés. Un certificat établi par Jean Gemaehling, ancien chef du service de renseignements du MLN, précisait en novembre 1950 que des renseignements *« parfois de la plus haute importance »* sur les occupants allemands et leurs auxiliaires, émanant du MSR, lui avaient été transmis par le général de Bénouville, qui les tenait lui-même de Jehan de Castellane, à l'initiative de Georges Soulès. Deux ans plus tard, le tribunal militaire de Paris acquittait Soulès après quelques minutes seulement de délibération.

Entre-temps, Soulès avait été condamné par contumace à dix ans de travaux forcés (ce qui, dans les premiers temps de l'épuration, était une peine relativement bénigne !). Après deux ans de clandestinité, il avait réussi à se réfugier en Suisse. Bientôt, il devint pour tous Raymond Abellio. En 1947, le jury du prix Sainte-Beuve (qui ne connaissait pas l'identité de l'auteur) attribuait son prix à son premier roman, *Heureux les pacifiques*.

En Suisse, Abellio vécut difficilement, notamment en donnant des leçons particulières. De retour en France, il lui fallut quelque temps avant de pouvoir exercer l'activité d'ingénieur-conseil pour laquelle sa formation le qualifiait. Il m'a raconté à ce propos une anecdote qui mérite d'être rappelée. Un jour, il rencontre un de ses anciens camarades de Polytechnique qui l'invite à déjeuner, en se réjouissant qu'il soit devenu un écrivain célèbre. *« Figure-toi,* dit-il à Abellio, *que j'avais besoin il y a quelque temps d'un écrivain pour rédiger un travail de synthèse. Je n'aurais évidemment pas proposé ce travail à un type comme toi ! J'ai trouvé un jeune qui a été très content de ce que je lui ai donné ».*

« J'en aurais pleuré, m'a dit Abellio. *Ce qu'il avait donné au jeune en question m'aurait dépanné pour six mois, un an. Mais il avait lu des critiques sur mes romans, il s'imaginait que j'étais devenu millionnaire… »*

En lisant ses romans et ses essais, certains purent croire que l'ésotérisme n'était pour Abellio qu'une passion passagère, et que l'heure de l'apaisement venue, il reviendrait à la politique. Mais s'il est demeuré jusqu'à ses derniers jours très attentif aux événements de son temps, ce n'était plus pour y jouer un rôle, mais pour essayer d'en discerner la signification spirituelle, objet essentiel de son œuvre considérable.

Les premiers livres d'Abellio avaient retenu l'attention de Bernard Grasset, qui lui demanda de prendre la direction d'une collaboration consacrée à l'ésotérisme. Abellio lui-même me proposa d'écrire le premier volume de cette collection, qui fut baptisée *Correspondances.* Ce livre, intitulé *Au seuil de l'Ésotérisme*, parut en 1955 : Abellio l'avait honoré d'une longue introduction sur *L'Esprit moderne et la Tradition.* Il fut suivi d'un second volume, *Défense et illustration de l'astrologie* d'André Barbault. Puis Bernard Grasset mourut, et ses successeurs jugèrent inutile de poursuivre la collection. C'était une décision décevante pour Abellio : il sut l'accueillir avec sa philosophie habituelle. *« Ce n'était pas mûr, mon vieux »*, dit-il simplement.

Je ne voudrais pas terminer cette brève évocation de Raymond Abellio sans évoquer aussi Marie-Thérèse de Brosses. Étudiante dans les années soixante, elle avait été fascinée par l'œuvre d'Abellio, avant même de devenir journaliste et romancière. Il en résulta un livre important, où l'écrivain répondait aux questions d'une jeune femme pour laquelle la guerre appartenait déjà à l'histoire, et qui voulait comprendre par quels chemins il était passé de la politique à la métaphysique (3). Parfois difficile à lire quand il se livrait à la réflexion proprement philosophique, Abellio était aussi limpide dans l'évocation de son évolution générale que dans ses romans. Ses entretiens avec Marie-Thérèse de Brosses constituent la meilleure introduction à l'ensemble de son œuvre.

PAUL SÉRANT

---

(1) Gallimard.

(2) Cf. Raymond Abellio, *Ma dernière mémoire*, t. III : *Sol Invictus 1939-1947* (Editions Ramsay, 1980).

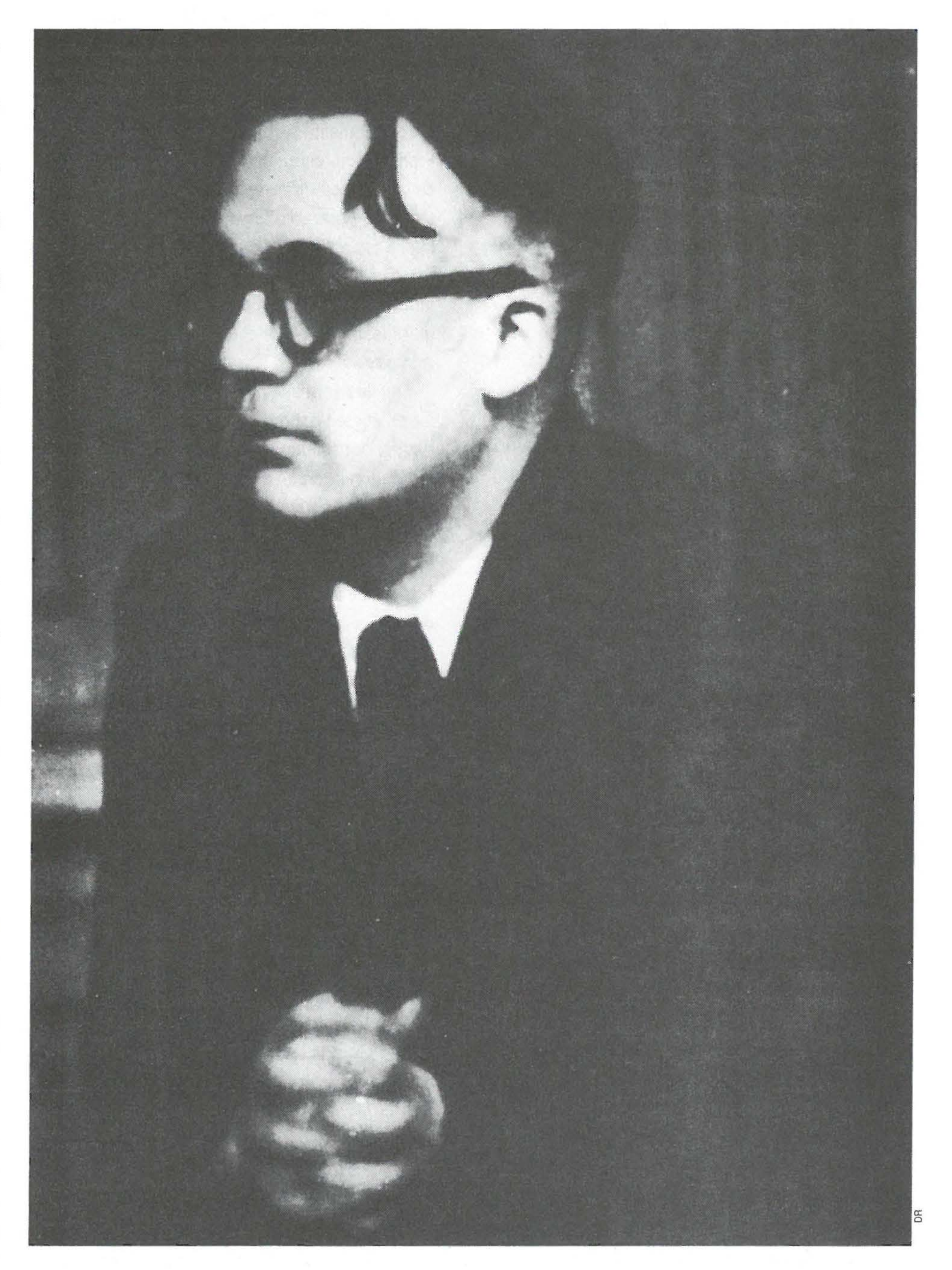
(3) Raymond Abellio : *De la politique à la gnose*, entretiens avec Marie-Thérèse de Brosses (Belfond, 1987).

LE PROCÈS BRASILLACH

La mort en face

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

Règlements de compte et pri-ıons pleines marquent les lende-nains de la libération de Paris. Très occupés, les tribunaux se nontrent particulièrement rudes ıour les hommes, qui par la ılume, ont défendu des positions ıolitiques autres que celles de la Résistance. Si la condamnation e Brasillach apparaît comme un ymbole, cela tient à la jeunesse e l'accusé, à son talent et à son ttitude particulièrement coura-euse devant la mort.



Robert Brasillach à son procès, le 19 janvier 1945. Ne rien renier, tout assumer.

Commencé le 19 janvier à 13 heures, le procès s'est terminé à 18 heures. Il n'a comporté aucun témoin à charge ou à :charge. Malgré l'éloquence de son défen-ur, Me Jacques Isorni, l'écrivain-journaliste a é reconnu coupable d'intelligences avec nnemi et condamné à mort. De ces cinq ures qui ont vu se jouer la vie d'un homme, ut le monde va retenir l'intensité. Par la hau-ır de ses longues déclarations, l'accusé, ntrairement à d'autres, a fait face avec cran. ıacun pressent que malgré sa condamnation l'exécution probable, il vient de triompher temps.

Figure des lettres françaises, Brasillach n'est pas un « collabo » ordinaire. Romancier et publiciste, ce condisciple de Thierry Maulnier appartient à la brillante cohorte des normaliens fous de littérature. Nourri de Giraudoux et de Morand comme son aîné Paul Nizan, écrire a été longtemps sa seule passion. Il a 35 ans. Il n'en avait que 20 lorsque Charles Maurras l'invitait à remplacer Jacques de Montbrial pour tenir le feuilleton littéraire de l'*Action Française*. Le choc du 6 février 1934 a déterminé les engagements politiques de ce fils d'officier mort pour la France. Le romantisme du fascisme *« immense et rouge »* lui a fait prendre ensuite des distances avec Maurras. Il a rejoint l'équipe de *Je Suis Partout*, dont il est devenu le rédacteur en chef en 1937 (1). La plume talentueuse de ce Méridional est vive et ardente. La passion politique lui a donné souvent de redoutables inflexions polémiques.

Il ne défend pas sa tête, mais sa vérité

Lorsqu'il entre dans le box des accusés, Robert Brasillach porte ses grosses lunettes rondes d'écaille et une longue écharpe de laine rouge autour du cou qui fait ressortir la pâleur de son visage. Il ne se fait aucune illusion sur son sort. Dans sa cellule de Fresnes, il s'est préparé au pire en écrivant des poèmes et un essai sur André Chénier. Avant de comparaître, il a noté : *« Dans quinze jours, je vais me présenter devant un de ces tribunaux auxquels je dénie tout droit de me juger, et pourtant il y faudra jouer son rôle dans la comédie, puisque l'essentiel est de bien se tenir, jusqu'au bout, et que le dernier mot de la morale reste l'allure. La vanité de cette tâche ne m'en apparaît pas moins comme incontestable. »* (2)

Recherché comme d'autres journalistes en vue de la presse parisienne d'Occupation, Brasillach s'était constitué prisonnier dès les premiers jours de la Libération parce qu'on avait arrêté sa mère à Sens au seul motif qu'elle était sa mère. Au contraire d'un grand nombre d'écrivains et de journalistes engagés ou compromis dans la Collaboration, il avait refusé de se réfugier en Allemagne, alors même que les autorités allemandes l'en pressaient.

À sa charge, figurent non des actes, mais des écrits en faveur d'une ligne politique. À la différence de ceux d'un Henri Béraud, les siens ont justifié ouvertement certains aspects de la politique de collaboration. Selon une technique déjà utilisée à l'encontre d'autres journalistes, le président Vidal va s'employer à extraire les phrases les plus percutantes, les plus défavorables pour l'accusé, celles qui ont été retenues par le réquisitoire de renvoi. Brasillach a compris et proteste : *« On prend les phrases les plus violentes, celles que rien n'explique parce qu'on a supprimé tout ce qui pourrait les expliquer, et on dit "Jugez là-dessus" »* (3).

Tout au long de son procès, il livre les précisions pour éclairer ses écrits, déjoue les insinuations et lance des répliques qui sont autant de défis. Il ne défend pas sa tête, mais sa vérité. Il ne nie pas avoir pris parti pour la politique de collaboration franco-allemande. Il a collaboré, mais *« collaborer c'était obéir au gouvernement légal de la France »*. Il a cru au nouvel ordre européen. Il a soutenu la campagne de la LVF pour la lutte contre le bolchevisme aux côtés des Allemands. Il a réclamé des exécutions capitales contre les chefs communistes et des sanctions impitoyables contre les responsables de la défaite. Il n'a jamais douté de la légitimité du Maréchal. Il n'a pas pleuré le sort fait à Daladier, à Blum et à Mandel. Il ne tient pas Reynaud en haute estime.

La violence des périodes troublées

Oui, il a approuvé la condamnation à mort de de Gaulle. Il s'est opposé aux gaullistes : *« Il est exact que je le ai considérés comme des traîtres, que je les ai considérés comme des rebelles à ce que je tenais pour l'autorité légitime de la France. Je ne suis pas le seul à avoir fait ainsi. Lorsqu'au moment de la révolte en Syrie, le gaullisme a commencé à gagner en Afrique du Nord en particulier, il y a eu des ordonnances qui ont été prises pour poursuivre les traîtres gaullistes et ces ordonnances ont été signées du général de Lattre de Tassigny. »*

Brasillach ne se dérobe pas. Il reconnaît s'être comporté en partisan. Il admet avoir pu être excessif, violent, voire injuste. Ce sont, dit-il, les traits qui naissent de périodes troublées : *« Au moment où la France est divisée, au moment des guerres civiles françaises, il y a des Français qui prennent parti dans un camp ou dans l'autre et qui, mutuellement, se traitent de traîtres et de rebelles, et seule l'histoire juge qui a raison. »*

Brasillach ne renie pas l'auteur de *Notre avant-guerre* (4) saisi par la magique ferveur du national-socialisme lors de sa visite au congrès de Nuremberg de 1937. Il ne s'excuse pas d'avoir déclaré : *« Je suis germanophile et français. »* Oui, il a éprouvé une passion pour l'Allemagne et le peuple allemand. Aujourd'hui, il ne craint pas de dire son admiration pour le courage allemand dans l'adversité. Oui, il a osé paraphraser Renan pour dire : *« Nous sommes quelques Français de réflexion à avoir couché avec l'Allemagne et le souvenir nous en restera doux. »*

Mais il conteste catégoriquement avoir trahi la France. Jamais il n'a souhaité l'abais-

LE MYSTÈRE DE BRASILLACH

On a beaucoup parlé de Robert Brasillach, depuis quarante ans, sans le connaître. Les uns ne voient en lui que le polémiste agressif et virulent, les autres, le romancier du bonheur et de la tendresse. L'écrivain réel nous a semblé moins caricatural, plus complexe. Il est sans doute les deux à la fois. Ses adversaires comme ses admirateurs doivent l'admettre.

Le destin de Brasillach pose d'innombrables questions.

Pourquoi celui qui aimait tant la littérature s'est-il lancé dans la polémique jusqu'à s'engager totalement en politique ? Pourquoi ce défi fasciste face à des intellectuels attirés par l'internationalisme et le communisme alors que, l'un des rares Français à avoir lu *Mein Kampf*, Brasillach est convaincu du danger hitlérien ? Son fascisme sera, en effet, inspiré de ceux de l'Italie et de l'Espagne, il ne sera jamais nazi. Dès 1933, sa correspondance inédite le montre terriblement inquiet de la force grandissante d'Hitler et de *« son racisme primaire »*.

Quelles sont aussi les origines de son intransigeant nationalisme qui le conduit à risquer consciemment, en 1941, une réputation littéraire à son apogée ?

Il est des écrivains qui se cachent derrière leurs écrits, qui présentent au monde une autre face d'eux-mêmes, plus fascinante à leurs yeux. Brasillach n'est pas de ceux-là. Dans chacun de ses poèmes, de ses romans, de ses articles et de ses lettres, il s'est révélé. L'homme était franc et direct. C'est sûrement l'une des causes de son immense notoriété de critique littéraire et du grand nombre de ses admirateurs.

ANNE BRASSIÉ

***Robert Brasillach, encore un instant de bonheur*, Robert Laffont, 1987.**

sement de son pays. Au contraire, son adhésion à la politique de collaboration avec l'Allemagne était fondée par le souci de rendre à la France sa pleine souveraineté. Il admet que cette politique a été une déception. S'il a rompu avec l'équipe de *Je Suis Partout* en août 1943, c'est qu'il ne voulait pas *« mentir »* sur *« la relève »* et qu'il se refusait à dire que l'Allemagne pouvait vaincre encore.

Oui, il a participé à des manifestations pro-allemandes. Oui, il s'est rendu au Congrès international des écrivains à Weimar, avec six autres écrivains et l'accord du gouvernement. Oui, il est allé à l'Institut allemand, mais y venaient aussi Georges Duhamel et Jean Giraudoux. Oui, il a été un des administrateurs de la librairie « Rive Gauche », mais celle-ci n'était pas, comme veut le croire le président, une officine réservée à la propagande allemande. Dans ses vitrines, on voyait les livres d'Aragon et d'Elsa Triolet, parus avec l'autorisation des autorités allemandes.

Oui, il a critiqué la politique de Roosevelt, de Churchill et de Staline. C'est que les uns et les autres défendaient les intérêts de leurs pays et non ceux de la France. Oui, il a dit que Roosevelt était un *« barnum du bellicisme »*, mais le président des États-Unis a-t-il répondu à l'appel désespéré que lui lançait Paul Reynaud, le 12 juin 1940 ? Il constate que, pendant un certain nombre d'années, l'Amérique *« a fait semblant d'être à nos cotés avant d'y être »* et il estime avoir le droit de dire *« que l'Amérique n'est entrée en guerre que le jour où le Japon l'a attaquée »*.

Oui, il s'en est pris aux maquis. Mais il a refusé de soutenir l'action de la Milice et a toujours fait la distinction entre les combattants héroïques et les bandits qui s'y trouvaient. Il salue *« avec un immense respect »* la mémoire de Gabriel Péri, *« parce que Gabriel Péri a refusé, nous le savons maintenant, de désavouer les attentats faits contre les soldats allemands, s'il les avait désavoués, il aurait sauvé sa vie. Peut-être, au fond de lui, ne les approuvait-il pas, je n'en sais rien, mais il ne les a pas désavoués, parce qu'il ne voulait pas se désolidariser de ceux qui pouvaient, innocents ou coupables, être exécutés »*.

Saluer le courage de ceux qu'il a combattus, oui. Mais il ne peut taire les attentats sans aucun motif politique qui ont déshonoré les maquis.

Au terme de son interrogatoire, Brasillach qui a parlé pendant plusieurs heures, ajoute avec une superbe insolence : *« Sans doute la Cour pourrait me demander si je regrette ce que j'ai écrit. Si je répondais que je regrette ce que j'ai écrit, vous penseriez tous que c'est pour sauver ma peau et vous me mépriseriez à bon droit. Je vous dirai donc que j'ai pu me tromper sur des circonstances, sur des faits ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. Je sais qu'à l'heure qu'il est, un certain nombre de Français et surtout de jeunes gens dans tous les camps, dans tous les clans pensent à moi. Il y en a qui sont prisonniers en Allemagne, il y en a qui, demain, partiront mobilisés, il y en a qui sont déjà sur le front de Lorraine, – je pense à un ou deux, je pense aussi à ceux qui sont morts. Et je sais que tous ces jeunes gens savent que je ne leur ai jamais appris autre chose que l'amour de la vie, que la confiance devant la vie, que l'amour de mon propre pays, et cela, je le sais tellement que je ne puis rien regretter de ce qui a été moi-même. »*

Riche de tant de dons...

Non sans une certaine subtilité, le commissaire du gouvernement Reboul commence par reconnaître le talent et la séduction du romancier. Il va même jusqu'à saluer *« un accusé de cette qualité intellectuelle »*. C'est pour mieux lui reprocher d'avoir été le séducteur malfaisant de la jeunesse : *« Pourquoi cet homme riche de tant de dons, comblé de tant de succès, qui aurait pu, s'il était demeuré dans la ligne de ses aspirations premières, devenir l'un des plus éminents écrivains de notre pays, a-t-il abusé de ses dons, de ses succès, de cette autorité, pour tenter d'entraîner la jeunesse d'abord vers une politique stérile, ensuite vers l'ennemi ? »*

Le procès prend alors une autre tournure. Comme Brasillach a justifié la cohérence de ses positions politiques durant l'Occupation, le commissaire du gouvernement place son réquisitoire sur d'autres bases. Il s'en prend à la personnalité de l'accusé auquel il refuse d'emblée les circonstances atténuantes. Il incrimine *« la trahison d'orgueil »* de l'écrivain *« lassé de la joute dans le tournoi paisible des lettres pures »*. Il lui reproche d'avoir recherché *« une audience, une place publique, une influence politique »*. Il lui reproche l'opportunisme et la volonté de déborder la politique de Vichy, mais surtout d'avoir été le dénonciateur des collectivités hostiles à la collaboration et de l'avoir été par haine de la République. Insistant sur le caractère maurrassien des idées du journaliste-écrivain, le procureur Reboul s'exclame : *« Anti-républicain, il l'est avec frénésie ! »* Se tournant vers Brasillach, il lui fait grief de son ingratitude envers un régime de liberté auquel il doit sa formation : *« Il ne faut pas oublier que si vous êtes devenu fasciste, c'est parce que Maurras, sous la République, pouvait écrire contre la République. »* À quelques jours du procès de Maurras, Reboul veut surtout que soit condamné le *« maurrassisme »* qui a *« infecté »* l'opinion.

Jacques Isorni, qui a défendu des militants communistes pendant l'Occupation, peut bien mettre tout son cœur à évoquer André Chénier et lire un émouvant poème de l'accusé. Il peut citer en sa faveur les témoignages de François Mauriac, de Paul Valéry et de Marcel Aymé. Il peut jouer la surprise en révélant que le président Bouchardon qui préside la Commission d'instruction de la Haute Cour de Justice, a accordé une interview à *Je Suis Partout* en date du 22 juin 1944. Il peut encore s'interroger sur la question de savoir si, pendant l'Occupation, ce sont les articles des journalistes ou les sentences des juges qui faisaient des veuves, des orphelins et le jeu de l'Allemagne. Il peut enfin s'exclamer : *« Assez de sang ! assez de sang français répandu par des mains françaises ! La guerre est sur notre sol et vous prononcez des réquisitoires ! »* Le sort de Brasillach est scellé. Lorsque tombe la sentence, une voix crie : *« C'est une honte ! »* Celle de Brasillach réplique aussitôt : *« C'est un honneur... »* (5).

JEAN-JACQUES MOURREAU

---

(1) Mobilisé comme lieutenant au cours de la « drôle de guerre », il est fait prisonnier. Libéré de son Oflag le 1er avril à la demande de l'amiral Darlan qui songeait à lui confier une mission officielle, Brasillach reprend la rédaction en chef de *Je Suis Partout*. Sur l'itinéraire intellectuel de Robert Brasillach, voir Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste* (Fasquelle, 1959) et *Les dissidents de l'Action française* (Copernic, 1978). Voir aussi les Cahiers des Amis de Robert Brasillach, Case postale 909CH 1211 Genève 3, Suisse.

(2) *Lettre à un soldat de la classe soixante* suivie de *Textes écrits en prison* (Les Sept Couleurs, 1960).

(3) Cité par Jacques Isorni, *Le Procès de Robert Brasillach* (Flammarion, 1946). Sauf mention contraire, toutes les autres citations sont extraites de cet ouvrage.

(4) Plon, 1941.

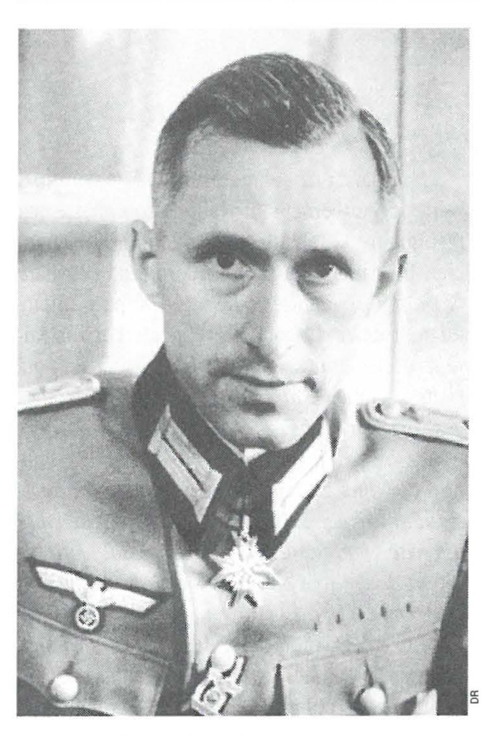
(5) Brasillach est fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge. Malgré l'intervention de François Mauriac et de nombreuses signatures, le général de Gaulle a refusé la grâce.

La réconciliation manquée

PAR THIERRY BURON

Paris fut-il pour les soldats allemands ce que Capoue avait été pour les guerriers d'Hannibal ? Du moins les lettrés chargés par le Reich de surveiller la littérature française succombèrent-ils souvent à sa force de séduction.

Paris écrasé « sous la botte nazie » ? D'après Goebbels, au contraire, *« cette ville est un grand danger, surtout pour l'Allemand apolitique »*. Pour un nazi francophobe comme le ministre de la Propagande, les raisons ne sont pas simplement matérielles, mais intellectuelles et morales. Le Paris de l'Occupation est en effet un lieu de contacts et d'échanges culturels, sans équivalent à l'époque (1). La fin des hostilités en juin 1940 et quatre ans de présence allemande en France créent une familiarité sans précédent entre ces deux grandes nations culturelles, par la volonté politique de certains dirigeants du Reich, et par les rencontres spontanées entre écrivains et artistes. La défaite enfin remet en cause l'universalisme et l'exclusivisme inhérents à la culture française, tandis que la victoire nazie ne supprime pas le complexe d'infériorité culturel des Allemands. À côté de la domination politique et militaire, une certaine égalité intellectuelle s'instaure.



DR

Le capitaine Ernst Jünger en 1943. Le plus parisien des écrivains allemands.

Le contact ne s'établit pas seulement entre les deux génies nationaux, mais entre la culture romantique et dynamique du nazisme et la culture du goût et de la raison de la France libérale. La fascination s'exerce dans les deux sens, Châteaubriant et Drieu d'un côté, Sieburg et Jünger de l'autre ; apport de la force et du mouvement par les uns, de l'ordre et de l'esprit par les autres ; rejet de la labilité ici, et là de l'universalisme. Échange donc, même si la remise en question apparaît plus banale dans la France défaite, et alors que maint nazi pense : vérité en-deçà du Rhin, erreur au-delà.

Du côté allemand, les acteurs de ce rapprochement furent des politiques et des littéraires. Il est difficile de séparer complètement ces deux termes, car tout écrivain affecté à Paris travaillait au service des autorités d'occupation. Mais entre la Propaganda-Abteilung, l'Institut allemand d'Epting et les officiers Heller et Jünger en vadrouille à travers la ville, les différences sont fondamentales. Nazis de Berlin, militaires de Paris, nazis francophobes, ou francophiles, non-nazis, antinazis : Paris allemand fut un microcosme et une palette aux multiples nuances. Mais si l'on observe le milieu des acteurs de la politique culturelle et celui des intellectuels, on retrouve une même génération (le tournant du siècle), une même expérience (la Grande Guerre, impasse de l'Europe), un même rêve (l'amitié par-delà la frontière).

Parmi les écrivains purs, on ne peut compter que ceux qui, n'ayant pas choisi l'émigration après 1933, sont restés dans leur patrie sans adhérer au régime comme tant d'autres. Ernst von Salomon et Ernst Jünger continuent d'écrire pendant la guerre (le premier, des scénarios de film).

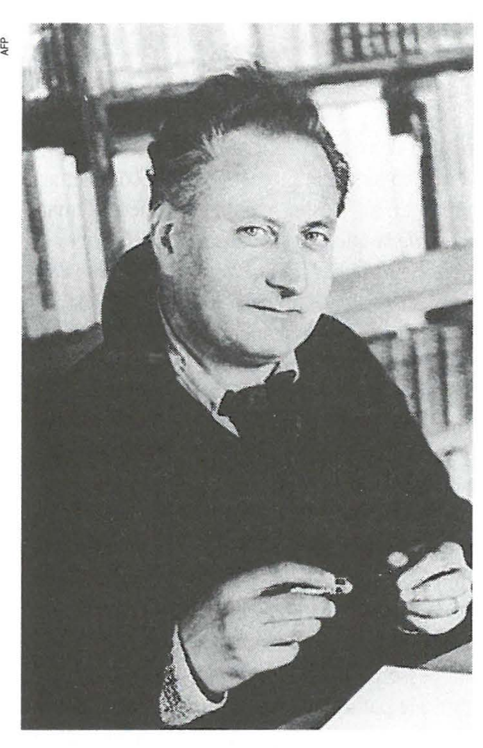
Von Salomon (1902-1977), nationaliste-révolutionnaire, ancien des Corps Francs et condamné pour l'attentat contre Rathenau, ni opposant ni rallié au régime, n'est pas à Paris pendant la guerre. Son aventure amoureuse à Saint-Jean-de-Luz en 1931-1932 est néanmoins un bel exemple du choc émotionnel que la France pouvait produire sur un Allemand de sa génération (crainte infondée d'un rejet chauvin, accueil chaleureux, jouissance du

paysage) : « *Le temps le plus heureux de ma vie* [...] *c'était vraiment un pays selon mon* :œur [...] *le rêve de ma vie.* (2) » Conquête affective et culturelle que l'on retrouve chez des personnalités aussi différentes que Jünger, Sieburg, Abetz.

Chez Jünger (né en 1895), la relation avec a France n'est pas aisée à définir : il fut un acteur mais aussi un observateur sensible et distant. Ancien de la Légion Étrangère, combattant de la Grande Guerre (face à Drieu en 1915), pionnier du nouveau nationalisme allemand dont le nazisme lui semblait une dégénérescence, écrivain apprécié en France (surtout depuis l'Occupation) et grand lecteur de ittérature française, en délicatesse avec le égime mais protégé par sa célébrité, aristocrae de l'esprit et contempteur de la « *démocraie plébiscitaire* » dont le nazisme n'est qu'un ıvatar et auquel il oppose le rêve d'une « *nouelle chevalerie* » (28.10.43), vivant « *déjà ıors de l'État national* » (13.7.43) tandis que riomphe le chauvinisme hégémonique du ıoyau dur nazi, Jünger, officier de la Wehrıacht, Parisien d'adoption, a partagé avec cerains nazis comme Abetz, Heller et le mécène oepfer, une volonté de réconciliation avec la rance. Il l'a aussi pratiquée, par la fréquentaon régulière d'écrivains et d'artistes français hez Abetz, Epting, Speidel à l'ambassade et à état-major, dans les grands restaurants et ôtels de la capitale, dans les salons de Floren- Gould et Boudot-Lamotte.

« *Difficile à développer* » selon Jouhaneau, Jünger à la fois se nourrit avec avidité de ulture française, hante passionnément les brairies (« *Paris la grande ville des livres* »), ıontre ses réticences envers les plus francs ›llaborationnistes : la « *monstrueuse puisınce du nihilisme de Céline* », la « *fébrilité émoniaque* » de Benoist-Méchin et son horur des autres (à l'Institut allemand, 5.11.43), il se déclare « *de la nation allemande, de culture européenne, voire citoyen du onde* » (29.3.44). Et pourtant, homme des cines et des « *lieux de vieille culture* », il ne ut souhaiter la défaite allemande dont il rra les conséquences atroces, et encore oins, à l'inverse de Thomas Mann, l'américanisation des villes allemandes par les bomırdiers *Liberator.* Complexité de l'être ou construction de la mémoire ?

Les « politiques » sont en fait aussi des littéraires » (Payr, Grimm, Sieburg, Epting, eller, Bremer). Ils sont à Paris pour la poliue culturelle, choisis pour leur connaissance la France et de sa culture. L'exception est


AFP

L'écrivain Jean Giono (1895-1970), pacifiste et partisan d'un rapprochement franco-allemand.

leur chef, Abetz, l'organisateur des échanges franco-allemands d'avant-guerre. Tous viennent en nazis, mais chacun avec une certaine idée de la France.

Otto Abetz (1903-1958), nazi francophile, (« *nazi de conviction, non de tempérament* », selon Laval), marié à une Française secrétaire de Luchaire, « *gros garçon assez mou et bonasse* » (3), charmant, simple, mais faible et irrésolu selon Drieu, est l'homme de Ribbentrop et la carte de Hitler. Ses conseillers sont pro-français, à leur façon : Rahn, « *francophile intelligent, vrai nazi et bon Européen* » (4); Schleier, rappelé pour excès de francophilie en 1943 ; Achenbach « *fort peu aryen* » (5). Il tente de concilier son adhésion de démocrate au nazisme (à l'instar de presque toute la génération du mouvement de jeunesse) et sa passion de la réconciliation franco-allemande, plus ancienne et plus durable que son nazisme. Pionnier des rencontres de jeunes et d'anciens combattants (le *Sohlbergkreis*), il poursuit son œuvre après 1933 en dépit des attaques des bellicistes des deux pays (les nazis durs, la Wehrmacht, la gauche antifasciste et la droite patriote française). Passé en 1935 au service de Ribbentrop (« *un francophile et un européen* »), il vise surtout la gauche pacifiste et briandiste (Luchaire, Brossolette, Cassin, Weil-Curiel) auquel il ajoutera sous l'Occupation les anticléricaux et les antisémites. Avant 1940, la droite « nationale » ne l'aime guère : il est expulsé de France en juillet 1939, sous la fausse accusation d'espionnage, lancée par le député germanophobe Kerillis, avec le soutien de Brasillach. Un an plus tard, il est ambassadeur à Paris, pour quatre ans.

Sous l'Occupation, Payr, Grimm et Sieburg furent un peu, de leur point de vue, les médecins de l'âme française.

L'enquête de Payr (6) (*Phénix en cendre, le combat spirituel français après la débâcle*) est une analyse, du point de vue nazi, de la littérature politique française d'après la défaite. Payr se demande si « *des cendres de la débâcle française va surgir un nouveau phénix, ou si la cendre va se refroidir complètement et se disperser* ». Il espère qu'une remise en question en France servira l'entente avec l'Allemagne. Il souhaite une révolution nationale plus radicale afin d'unifier et redresser le pays et une coopération véritable avec l'Allemagne après Montoire. les critiques et les coupures qu'il opère sont un signe de la relative diversité des publications de l'époque, et elles prouvent son insatisfaction de nazi francophile. Elles concernent surtout les écrivains vichystes (Maurras, Massis, Bordeaux), publiés en zone libre, qu'il appelle « *les catholiques politiques incorrigibles* », cléricaux, chauvins, accrochés à la « *supériorité de la culture française* », véhicules de « *la tradition de la haine* » de l'Allemagne. Il déplore la faiblesse de leur racisme et de leur antisémitisme, qui lui paraissent de circonstance plus que de principe. Sa préférence va aux auteurs qui dénoncent les responsables de la gnose et les ravages de la démocratie tout en prônant la solidarité européenne (7). Ainsi le nazi Payr, contrairement au noyau dur qui voulait laisser la France « *dégénérer* », encourage son redressement sur le modèle allemand, afin de faciliter le rapprochement entre les deux peuples.

Contre l'universalisme français

Les efforts de Friedrich Grimm (8), préfacier de l'édition allemande de *France-Allemagne* de Brinon en 1935, consistent à montrer que le rapprochement avec la France a la faveur de Hitler, mais qu'il se heurte à une longue tradition française aboutissant à Maurras et à Bainville. Dans l'introduction à l'édition allemande de *L'Histoire de deux peuples* de ce dernier (1940), il invite la France à « *reconnaître les erreurs du passé* » et à « *chercher le chemin du rapprochement avec l'Allemagne, qui seul garantit la paix et la sécurité de la France* ». La publication en Allemagne du *Testament de Richelieu* (1941) lui permet d'opposer la politique française d'affaiblissement de l'Alle-

LIEUTENANT DE PANZERS, ANTINAZI ET AMOUREUX DE LA FRANCE

Dans ce livre qui s'adresse surtout à des Français, dois-je passer sous silence les trois mois « d'Occupation » qui suivirent, ou, au contraire, avouer que c'est en arrivant, voici vingt-sept ans, dans ce village perdu de la Brie que je tombai amoureux de la France ? J'avais 17 ans. Dois-je avouer que ces trois mois constituent mon plus beau souvenir de la guerre ? Je suis sûr que des dizaines de milliers de mes compatriotes que le sort des armes a conduits à passer plusieurs mois « forcés » en France feraient le même aveu. N'est-ce pas dans cette expérience vécue par d'innombrables Allemands comme d'ailleurs dans celle vécue par des millions de Français, occupants ou prisonniers, de l'autre côté du Rhin que plongent les racines profondes et cachées du « miracle » de la réconciliation des deux peuples ? J'ose le croire en dépit des abominations qui se sont passées dans les villes et même si je commets un sacrilège à l'égard des sacrifices de la résistance française. Ces deux peuples auraient-ils pu se connaître plus intimement, s'entremêler, s'observer plus étroitement sans ces années tragiques qui ont brassé, au gré des victoires et des défaites, des millions de leurs fils ?

Dans une réponse à une lettre que je lui avais écrite spontanément, après la lecture de ses *Mémoires de guerre*, l'ancien ministre Christian Pineau m'écrivait en 1961 : « *J'ai voulu être objectif, ce qui n'était pas facile, et essayer de montrer qu'il ne faut jamais confondre un peuple avec ses tyrans d'un instant.* » Il a passé trois ans dans les prisons et les camps allemands, mais son livre *La Simple Vérité* ne contient aucune trace de haine vis-à-vis du peuple allemand.

AUGUST VON KAGENECK
***Lieutenant de Panzers*,**
Perrin 1994, p. 90-91.

magne dans le passé à la clémence actuelle du Reich envers la France. Il croit à la complémentarité et au destin commun franco-allemand « *L'Allemagne est le cœur de l'Europe, la France sa tête. L'union des deux assurerait la paix au monde* », mais il estime que c'est à la France de faire l'essentiel du chemin.

Friedrich Sieburg (1893-1964), « *l'époux de la France, par amour* », comme il aimait à se définir, est parmi les Allemands de Paris l'intellectuel réputé le meilleur connaisseur de la France. Naguère correspondant en France de la libérale *Gazette de Francfort*, il est l'auteur de *Gott in Frankreich ?* (1929), traduit chez Grasset en 1930 (9), un événement dans les rapports culturels entre les deux pays. Amoureux de la France du bonheur de vivre et du passé perdu, « *ce paradis désordonné* », il critique par ailleurs sa résistance à la modernité, sa confusion tragique de la patrie et de l'humanité, ses réactions d'exclusion envers les autres cultures. Il l'invite à se défaire de sa « *haine humaniste* » dont l'Allemagne est le principal objet, et à découvrir la solidarité européenne. Par la suite, il veut libérer l'Allemagne de son complexe d'infériorité envers la France, souligne le contraste entre l'ordre et l'achèvement français, et le dynamisme et la labilité allemandes, condamne à la fois l'admiration sans réserve et la haine de la civilisation française, et souhaite « *un voisinage heureux et pacifique* ». Rallié au nazisme à la stupeur des émigrés allemands de Paris, il est traité par Bernard Lecache et la LICA d'« *agent stipendié passé dans le camp des assassins* » et doit quitter la France en 1939. Employé un temps à la propagande pendant la guerre, il revient à Paris comme conseiller de presse de l'équipe d'Abetz. Nazi convaincu mais moins francophile, il voudrait, comme tant d'autres intellectuels nazis, que la culture française se défasse des influences juive, maçonnique et communiste et s'intègre à la nouvelle Europe en renonçant au « *bonheur personnel* ».

Conquis par la France

Les intellectuels Epting, Brener et Heller furent les vrais moteurs du rapprochement culturel. Karl Epting (1906-1979), l'hôte libéral de l'Institut allemand de Paris, professeur de lettres, admirateur de Stendhal, ancien directeur du Bureau allemand des échanges universitaires avec la France avant la guerre, fit de l'Institut allemand, dépendance de l'ambassade, un centre d'échanges intellectuels sans équivalent à l'époque. La bibliothèque, les cours d'allemand gratuits à la Sorbonne, les conférences sur la littérature, l'histoire, la politique et les sciences, ouvrent les intellectuels français à la culture allemande. « *Le plus libéral des hommes* », « *d'une francophilie inaltérable après deux années de Cherche-Midi* » (10), le nazi Epting, à qui Montherlant dédicace *Solstice de Juin*, fut aussi le défenseur de Céline contre les nazis prudes, Heller et Payr ; il ne craint pas de laisser publier Eluard, Aragon, Triolet, et mêmes des ouvrages interdits en Allemagne (Fallada, Viechert, Jünger). Lui aussi désireux de libérer la France de l'universalisme par lequel elle prétend représenter la civilisation face à la barbarie, il pense que la « *révolution européenne* », qui a besoin de la France, ne peut progresser que par le « *dialogue des valeurs* » (11).

Karl-Heinz Bremer, « *l'ami allemand* » de Brasillach et de Montherlant dont il a traduit *Solstice de Juin*, adepte de Valéry et de Cocteau, est à l'institut l'adjoint d'Epting. Il se veut le médiateur entre les deux cultures. Ancien lecteur à l'ENS (« *normalien fonctionnaire* » pour Drieu), nazi, francophile avec conviction, il dénonce dans un livre en 1939 « *le nationalisme et le chauvinisme en France* », mais croit à la chance de 1940. Il crée le Comité franco-allemand pour instaurer une entente « *intellectuelle et humaine* », fait publier certains textes nazis (discours de Hitler, extraits de *Mein Kampf*, *Le Mythe du XX*e *siècle* de Rosenberg, *La Race* de Darré mais aussi des œuvres allemandes plus littéraires, doublant ainsi les traductions en France par rapport à l'avant-guerre. Nazis plus stricts, Payr et Heller critiquent son manque d'assurance. Ami conquis par la France, il est rappelé en Allemagne en janvier1942 (12).

Gerhard Heller enfin, né en 1909, autoproclamé non-nazi résistant, en fait nazi conformiste et francophile aussi, fut à Paris, de novembre 1940 à août 1944, fonctionnaire fidèle des autorités d'occupation. Romaniste et francophone, ancien étudiant à Toulouse, admirateur en outre du jeune chef nazi Horst Wessel, censeur littéraire à la Propagandastaffel de la Wehrmacht, puis rattaché à l'ambassade en 1942, il se veut le protecteur des écrivains français. Il est donc l'ami de tous, fréquente assidûment les salons parisiens, en accompagne quelques-uns aux Congrès culturels européens de Weimar en 1941 et 1942, et prolonge sa protection jusqu'à Sigmaringen en 1945, quoiqu'il se situe entre Abetz et Stauffenberg, et déclare avoir pour maîtres Jünger et Paulhan.

Mauriac lui dédicace *La Pharisienne* dont

il a facilité la parution. Il se félicite de la publication de Sartre et de Camus, a l'audace de lire Marx. Néanmoins, il doit subir presque chaque jour la pénible compagnie des collaborationnistes. Drieu, dont il reconnaît le charme, le tient pour *« un raffiné de la lâcheté »*. Il souhaite publiquement la défaite de l'Allemagne en 1943 et survit au nazisme.

Complexe d'infériorité

Compte tenu de l'idéologie nazie et de la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne en 1939, la politique culturelle des autorités d'occupation fut donc relativement libérale. Cela tenait non seulement à la structure polycratique du régime nazi caractérisé par la rivalité des pouvoirs, mais aussi à un certain complexe d'infériorité des Allemands vis-à-vis de la culture française, complexe que justement la politique culturelle nazie voulait éradiquer. Cette réaction antifrançaise avait des racines historiques. La culture allemande jusqu'au romantisme avait été marquée par une véritable « hégémonie française ». Le retard de l'unité allemande était attribué à l'influence de la France. Cette unité s'était donc accompagnée d'une révolution culturelle antifrançaise qui avait abouti aussi bien au pangermanisme intellectuel qu'au socialisme marxiste avant 1914. La France après 1870 y avait répondu par un rejet quasi total et obsessionnel de la culture allemande, identifiant à la suite de la Révolution française la culture nationale à la culture et au progrès tout court. Cet universalisme d'exclusion était ressenti d'autant plus douloureusement que les milieux cosmopolites en Allemagne et en Autriche au début du siècle étaient francophiles à cause des Lumières et de la Révolution française. La défaite de 1918 parut ajouter la domination militaire à l'hégémonie culturelle de la France, alors que celle-ci déclinait au contraire. Les nazis entreprirent d'achever cette « guerre de libération » contre l'universalisme français, mais les plus intelligents d'entre eux comprenaient qu'il ne s'agissait pas de remplacer un exclusivisme par un autre. D'où l'instauration de 1933 à 1939 d'une politique de contacts et d'échanges sans précédent, sur la base : différents, mais égaux et complémentaires. Pour cela, la culture française devait se libérer de ses *« tares traditionnelles »* aux yeux du nazisme. Le drame fut qu'avant 1940, beaucoup de Français n'admettaient pas encore la valeur de la culture allemande, la rejetant ou l'ignorant, et qu'après la défaite, les dirigeants nazis furent tentés de



Gare de l'Est, à Paris, au retour du Congrès intellectuel de Weimar (octobre 1941), de gauche à droite, au premier plan : le lieutenant Heller, Drieu La Rochelle, Robert Brasillach, Abel Bonnard et André Fraigneau.

profiter de leur puissance pour écraser cette culture française longtemps abhorrée. Enfin l'Allemagne poursuivant la guerre de 1940 à 1945 (Si l'Allemagne donne ses hommes, la France peut bien donner ses vaches, disait Hitler), il fallait justifier les sacrifices des Allemands par la supériorité raciale et culturelle du *Volk*. Tout esprit trop « européen » risquait de démobiliser les Allemands. Après l'armistice, Goebbels mobilise même la propagande contre la francophilie inquiétante de l'opinion allemande. La France comme la Grèce a conquis son vainqueur.

THIERRY BURON

Thierry Buron est agrégé d'histoire.

---

(1) En 1943, selon Heller (*Un Allemand à Paris*. Seuil 1981, p. 33), 9 348 ouvrages sont publiés à Paris, contre 8 320 aux États-Unis et 6 705 en Grande-Bretagne.

(2) *Boche in Frankreich*. 1950, et *Le Questionnaire* (Gallimard, 1953).

(3) Rebatet, *Mémoires d'un fasciste*. T II Pauvert 1976. p. 86.

(4) Rebatet, *op. cit.* p. 83-84.

(5) Rebatet *op. cit.* p. 71. Il deviendra député libéral au Bundestag.

(6) Bernard Payr, né en 1903, philologue et spécialiste du romantisme européen, avait publié des articles sur *La Gerbe des forces* de Châteaubriant et *Comme le temps passe* de Brasillach. Il participe au Congrès culturel européen de Weimar en 1941. *Phönix oder Asche ?* Dortmund. 1942. Voir aussi G. Loiseaux, *La littérature de la défaite et de la collaboration*, Sorbonne 1984, dont la valeur documentaire est diminuée par un ton partisan.

(7) Toutefois, morale nazie oblige, il estime *Les Décombres* de Rebatet indignes d'une traduction allemande à cause de ses *« excentricités »* et de *« ses descriptions trop crues »*. Quant à Céline, il en dénonce, malgré *« les conceptions raciales justes »*, le nihilo-pacifisme, le piétinement des valeurs, l'argot et l'obscénité (*Das Reich* 18.1.42), ce qui lui attire une lettre d'injures de l'auteur.

(8) Dans *Paris allemand*, Albin-Michel, 1981 (p. 69), Henri Michel confond Friedrich Grimm (1888-1959), avec l'écrivain Hans Grimm (1875-1959), auteur du très célèbre roman nationaliste *Volk ohne Raum* en 1926 – l'un et l'autre étaient nazis.

(9) Indigné par la suppression, dans cette édition, des pointes les plus acérées contre l'esprit français, Brasillach, alors d'Action française, l'accueillit en ces termes : *« un Giraudoux raciste »* qui présente aux Allemands *« une France plantureuse et désirable : cela m'inquiète »*. En juillet 1939, il demande dans *Je Suis Partout* son expulsion avec celle d'Abetz.

(10) *« Nous étions des censeurs bien plus farouches que ses compatriotes »*, note avec humour Rebatet (*Mémoires d'un fasciste*. Pauvert, 1976, p. 221).

(11) *Les Contradictions de la France*, 1943.

(12) Envoyé sur le front russe, il y est tué en mai 1942 (et non en 1943 comme l'écrit G. Loiseaux P. 284).

CHARLES MAURRAS 1940-1944

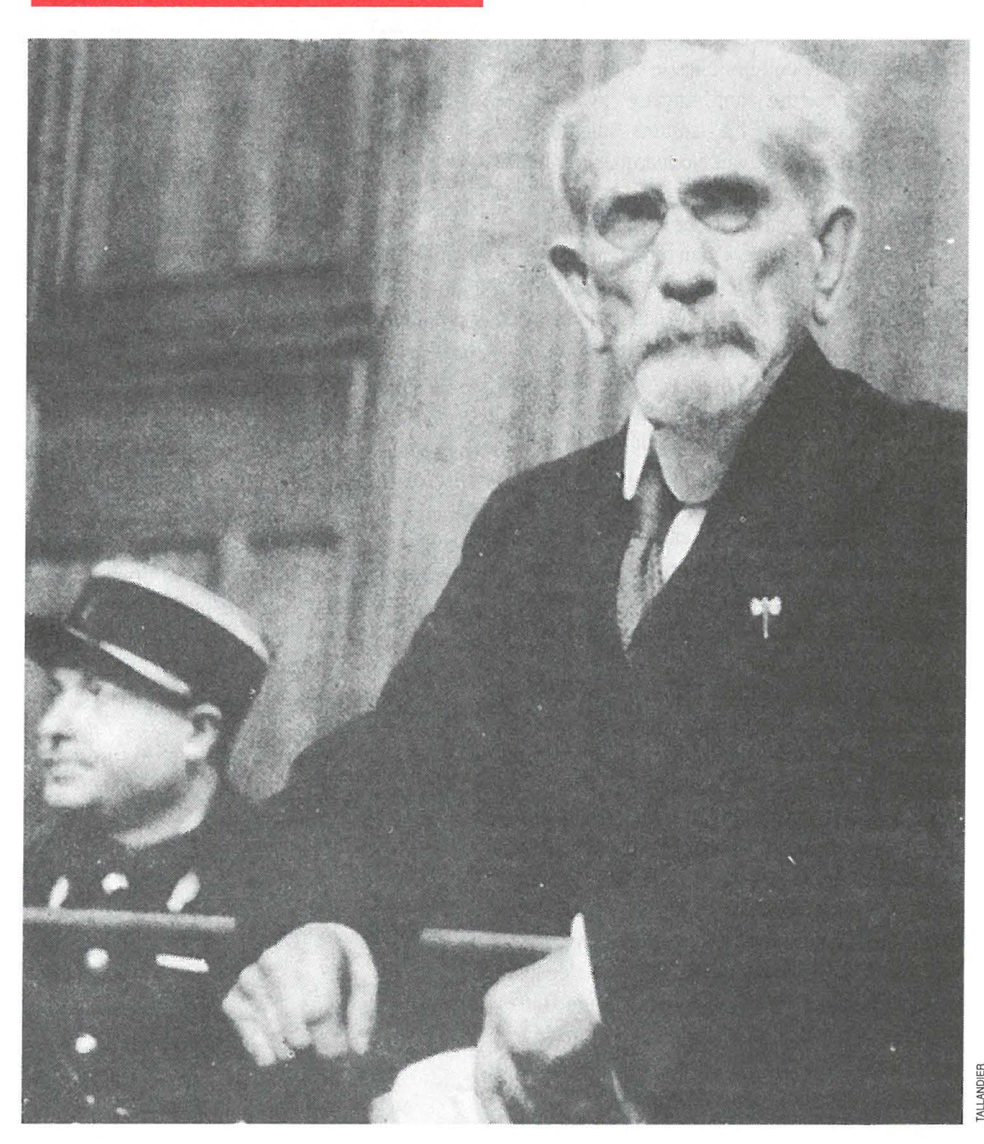
L'impossible ligne de crête

PAR ÉRIC VATRÉ

Réfugié à Lyon avec son journal, ayant salué la ***« divine surprise »*****, non pas comme on l'a dit de la défaite française, mais de l'espoir que représentait en ces jours de deuil l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain, Charles Maurras crut pouvoir, entre le marteau résistant et l'enclume de la censure, prôner la politique de** ***« la France seule »*****.**

Sa vie durant, Maurras n'a cessé de rappeler que le plus précieux de nos biens est l'indépendance de la patrie. On sait l'importance que revêtit la guerre de Quatorze dans l'élaboration de son œuvre politique et la part éminente prise par l'*Action Française* dans la dénonciation des entreprises de trahison et de démoralisation des troupes au front par les agents d'influence ; Rien donc ne pouvait survenir de plus douloureux à Maurras que le désastre de 1940 – désastre dont il avait dès longtemps relevé les prémices aux côtés de Bainville et de Léon Daudet.

L'arrivée d'Hitler au pouvoir lui donna



TALLANDIER

Charles Maurras à son procès, le 24 janvier 1944. Francisque tricolore au revers de sa veste noire, indomptable, c'est lui qui dirige les débats.

« l'amertume d'avoir eu raison ». N'avait-il pas, successivement, stigmatisé la destruction de l'empire austro-hongrois, l'évacuation de la Rhénanie et saisi l'opinion en faveur de l'« arrangement » de Munich puis contre les velléités d'intervention consécutives à l'Anschluss ? Si Maurras considérait l'Allemagne impérialiste comme *« le chien enragé de l'Europe »* et tenait le national-socialisme pour *« ce que l'Allemagne a de plus sauvagement barbare »*, la nécessité de l'heure commandait à son sens la pondération : *« D'abord et avant tout pas de guerre, puis armons, armons, armons-nous ! »*

Le 26 juin 1940, deux jours après la signature de l'armistice, Maurras, à Villefranche-de Rouergue, publie une déclaration fondée sur un double constat : la lutte *« est impossible sur le territoire de la métropole »*... *« Abandonner la France c'est la livrer tout entière »*... *« Unité française d'abord ».* Unité, ce maître-mot formera l'axe central de la politique maurrassienne pendant quatre ans, le thème récurrent de l'*Action Française* du 26 août 1940 à son dernier numéro daté du 24 août 1944 – laquelle décide de placer en exergue à chaque édition cette devise, *« La France, la France seule »* – et l'argument d'une fidélité non démentie à la personne du maréchal Pétain, chef de l'État, sinon à l'ensemble de ses ministres.

Armistice de salut

Renouant avec les vertus de l'union sacrée préconisée par l'*AF* lors de la première guerre mondiale, Maurras plaide pour le *« retranchement »* derrière le Maréchal, affirmant avec Pascal que *« les plus grands maux sont les guerres civiles ».* Pétain, estime-t-il, secondé par le général Weygand, saura gagner du temps, garder les positions laissées par l'armistice, se cramponner à ses moindres clauses, sauver les bases navales françaises. Si l'*AF* se défend de jouer un rôle de premier plan au sein du nouveau régime où nombre de hauts fonctionnaires contredisent ses jugements, au moins pèse-t-elle en luttant contre ceux qui entendent « dépasser » l'attentisme vichyssois. D'emblée, Maurras place Laval, vice-président du gouvernement, en ligne de mire dans sa chronique « La Politique » et, dans le même mouvement, il chasse de l'*AF* pour germanophilie le chroniqueur musical Dominique Sordet : ces exemples publics définissant la ligne de partage entre *« l'armistice de salut »* et *« l'armistice de trahison ».*

LES OUTRANCES DE MAURRAS

Et Maurras ? Maurras acceptait ; il acceptait d'autant plus facilement l'inéluctable que celui-ci confirmait à ses yeux l'erreur où ses adversaires et ceux de Jacques Bainville s'étaient trouvés si longtemps, donc prouvait qu'il avait eu raison.

Maurras n'avait pas changé sa façon de s'exprimer, alors que le contexte avait changé. Après la première guerre, *L'Action française* polémiquait avec une violence qui n'avait rien d'exceptionnelle alors, mais déjà il était difficile d'aller plus fort. Il continuait en un temps où il était possible et terrible que l'outrance au lieu d'être considérée comme un mode d'expression fût prise pour argent comptant ; ainsi après avoir cru pouvoir passer sa rancune sur les francs-maçons alors qu'on leur empoisonnait l'existence, il crut pouvoir poursuivre aussi vivement des Juifs dont il aurait pu savoir que sinon l'existence – le drame inimaginable, à ma connaissance, nul ne l'imaginait – du moins la liberté ne tenait qu'à un fil.

Il faut ajouter que Maurras croyait vraiment qu'il existait depuis toujours une conspiration contre la France et que ses dernières incarnations triomphaient à Londres, à Alger et dans les maquis. [...]

Pour peu qu'on tente de la comprendre, l'obsession de Maurras est d'autant plus compréhensible qu'elle existe dans la tête d'un homme qui a passé sa vie politique dans une guerre intestine latente, et qui dans les dernières années de l'Occupation croyait discerner autour de lui les prémices d'une guerre civile. A tort ou à raison, il croyait que, sous l'ennemi, l'ordre était le seul garant du salut. Le maintien de cet ordre ayant pris pour lui une valeur sacrée ; il ne mesurait pas les foudres qu'il jetait sur les « terroristes ».

JACQUES LAURENT

***Histoire égoïste*, La Table Ronde.**

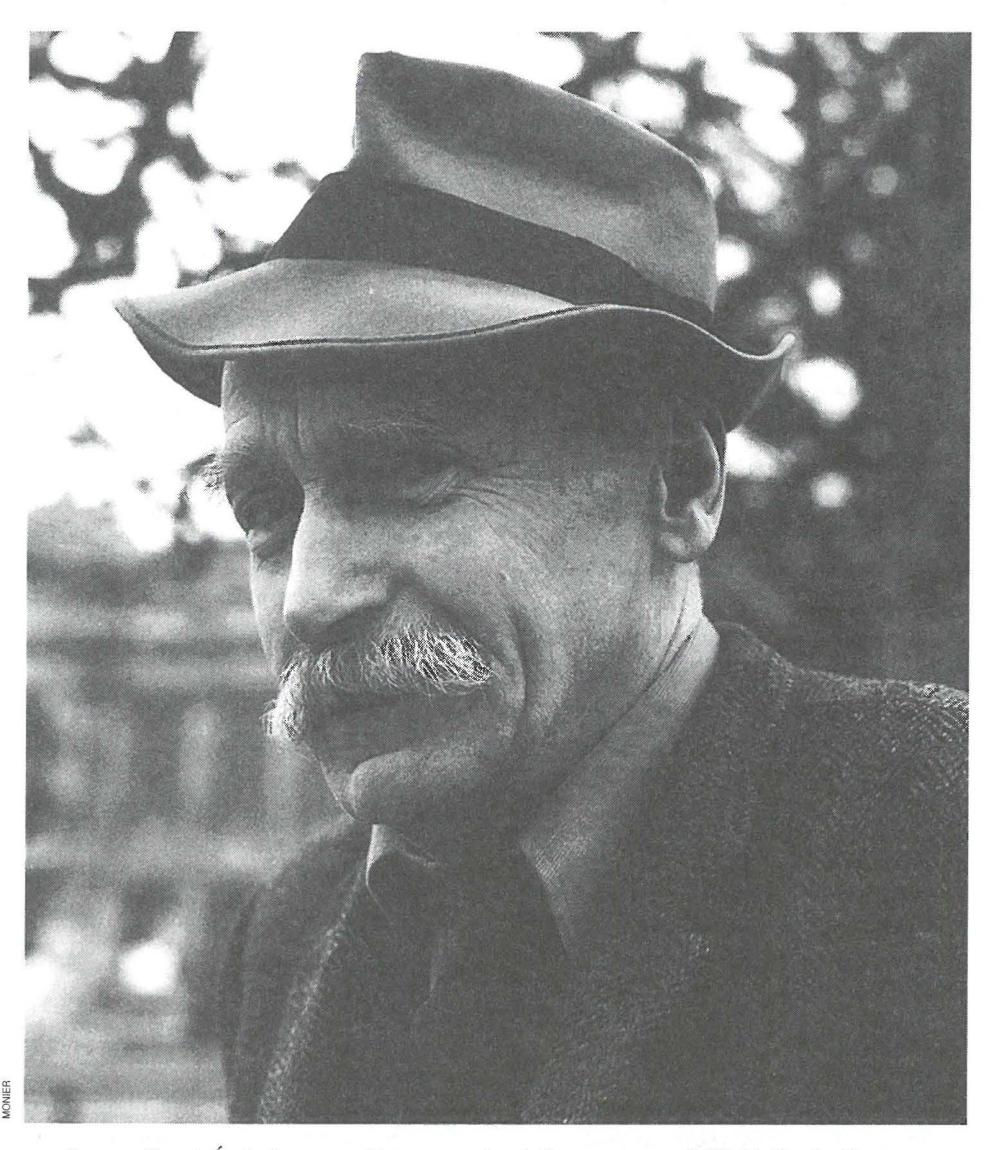
Soucieuse de son indépendance matérielle, la feuille royaliste, seule de toute la presse, refuse le bénéfice de la subvention du ministère de l'information (300 000 francs par mois) et sollicite de plus belle l'inlassable générosité de ses lecteurs. Il reste que son combat contre la censure prendra au fil des mois un tour de plus en plus aigu, touchant au paroxysme avec les coupes sombres défigurant les textes de Maurras.

Au lendemain de Montoire, l'*AF* maintient sa position de confiance absolue en Pétain, renonçant à discuter du bien-fondé de ses orientations de politique générale. Ainsi Maurras écrit-il le 1er novembre 1940 dans un article intitulé « Ne pas prendre parti » : *« Le grand malheur de la France serait qu'on prît parti pour ou contre la "collaboration" et que les factions contraires se forment là-dessus. »* Dès lors apparaît dans les colonnes du journal une subtile distinction postulant l'antinomie entre la collaboration d'État, sorte d'attente active imposée par la défaite, le souci de l'avenir et destinée à écarter le péril naissant d'un gauleiter, et la collaboration idéologique ou collaborationnisme, propagande ouverte au service de l'ennemi et de ses intérêts.

Le second procès de Socrate

Trois faits distincts mettent en lumière les choix de Maurras. Le 13 décembre, Laval est brutalement « démissionné » ; nombreux sont ceux qui regardent ce « coup d'État » comme une sanction inspirée par les maurrassiens au maréchal Pétain. Cinq jours plus tard, rapporte Yves Chiron (1), Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à Paris, mande à Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich : *« L'Action Française a agi logiquement lorsqu'elle fit arrêter Laval. [...] L'Action Française fait preuve d'une tendance antisémite, antimaçonnique, et, jusqu'à un certain degré, anglophobe. Cependant sa haine traditionnelle des Allemands est plus forte que tous ces mobiles et elle ne s'intéresse uniquement qu'à pourvoir tous les postes du gouvernement, de l'administration et de l'enseignement, d'hommes désireux de rendre la France mûre, le plus rapidement possible, pour une résistance militaire contre l'Allemagne. »*

Enfin, le 22 février 1941, achevant la lecture de *Je Suis Partout* acquis désormais à la cause collaborationniste, Maurras publie dans l'*AF* cet avertissement pathétique : « [J'ai le devoir] *de crier à nos anciens amis casse-cou. L'erreur politique est flagrante. Je ne puis en dire davantage. »*


MONIER

Jacques Perret. Écrivain, monarchiste et maquisard. Il conservera sa fidélité à Charles Maurras.

Pourtant, la position de Maurras – cette fameuse ligne de crête entre deux versants étrangers – s'avère au fil des mois plus délicate à tenir. Publie-t-il un article critique, prend-il ses distances avec telle ou telle mesure gouvernementale que la censure en constante alerte diffère ou supprime les lignes rebelles, contrevenant en cela aux injonctions du Maréchal pour ne laisser subsister que *« le squelette de la pensée »* – selon Jacques de Lacretelle – une pensée humiliée, dénaturée, faussée dans son rythme et son équilibre accoutumés.

L'assassinat d'un officier allemand par le futur « colonel Fabien », le 21 août 1941, sur le quai du métro, marque l'entrée des communistes dans la lutte contre l'occupant et, corollairement, signale l'irruption du terrorisme sur le devant de la scène internationale. Logique dans son attitude, Maurras dénonce cet engrenage des attentats-représailles, forme accomplie de la guerre civile. Il ira même fort loin en ce sens puisqu'il proposera le *« système des otages bien choisis »* s'appliquant à ceux des chefs communistes les plus gradés, détenus en captivité, et qui en l'absence des coupables directs répondraient sur leurs jours des attentats.

Mais n'est-ce pas entrer soi-même dans la logique de la guerre civile ? Qui n'y entre pas, d'ailleurs, à cette époque ? Les émissions de Radio-Londres y ont leur part avec leurs appels au meurtre souvent suivis d'effets. Maurras qui n'a pas de mots assez durs contre la *« dissidence »* gaulliste, ce *« schisme français »* ira jusqu'à écrire, le 27 avril 1944 : *« Les gaullistes sont des partisans armés qui n'ont rien de régulier et qu'une armée française aurait le droit de fusiller à leur capture... »*

Aujourd'hui, de telles outrances semblent incompréhensibles. *« Enfermé dans une terrible et aveugle logique,* écrit Henri Amouroux, *Maurras croit, en agissant comme il le fait, protéger, grâce à la répression gouvernementale, les Français des excès allemands ! »* (2) C'est ce qu'il dira à son procès et, sur ce point au moins, sa position coïncide avec celle de Laval qu'il déteste.

En novembre 1942, l'envahissement de la zone libre, venant après le retour de Laval au pouvoir, accable Maurras. Est-il raisonnable de poursuivre la publication de l'*AF* ? L'impératif de *« la France seule »* n'atteint-il pas en la circonstance au comble du paradoxe ? Faut-il garder le silence ? L'auteur d'*Anthinéa* répondra : *« En publiant l'*Action Française *jusqu'au dernier jour, on a accompagné les misères matérielles de la patrie d'un acte de foi dans ses réserves morales* [...]*»*. Pourtant, la guerre d'usure de la censure a pour effet de ne laisser passer que les articles relatifs à la répression des attentats communistes ou gaullistes tandis que, par exemple, la condamnation de l'assassinat de Maurice Sarraut par la Milice est biffée.

Michel Déon rapporte pour en avoir été le témoin (3) une scène étonnante, à Lyon, le 27 juillet 1944, en pleine démence d'attentats et de représailles. Bravant les fusils braqués des soldats surexcités, Maurras va s'incliner devant les dépouilles d'otages qui viennent d'être passés par les armes sur les lieux d'un attentat. L'aura de ce petit homme de 75 ans, l'air impérieux, feutre noir à la main, pétrifie la soldatesque qui le laisse passer...

Mis en état d'arrestation le 8 septembre 1944, Maurras ne passera en jugement dans la salle des Assises du palais de justice de Lyon que le 24 janvier suivant. Son procès, qui durera quatre jours, garde un caractère exemplaire. Jacques Perret y vit *« le chef-d'œuvre »* de Maurras et Pierre Boutang un second *« procès de Socrate »*. De part en part, Maurras, francisque au revers de la veste, littéralement indomptable, dirigea les débats. Ne se laissant intimider ni par le président ni par l'avocat général, l'avocat de *« la femme sans tête »*, il lui jeta : *« La violence, c'est que vous soyiez à la place où vous êtes et que je n'y sois pas. »* Diable d'homme !

Le commissaire du gouvernement requit la peine de mort. A la majorité, le jury reconnut Maurras coupable d'« intelligences avec une puissance ennemie » et le condamna à la réclusion perpétuelle. Extravagante conclusion pour une vie tout entière consacrée à la dénonciation de l'Allemagne.

ÉRIC VATRÉ

---

(1) Yves Chiron, *La vie de Maurras*, Perrin, 1991, p. 426-427.

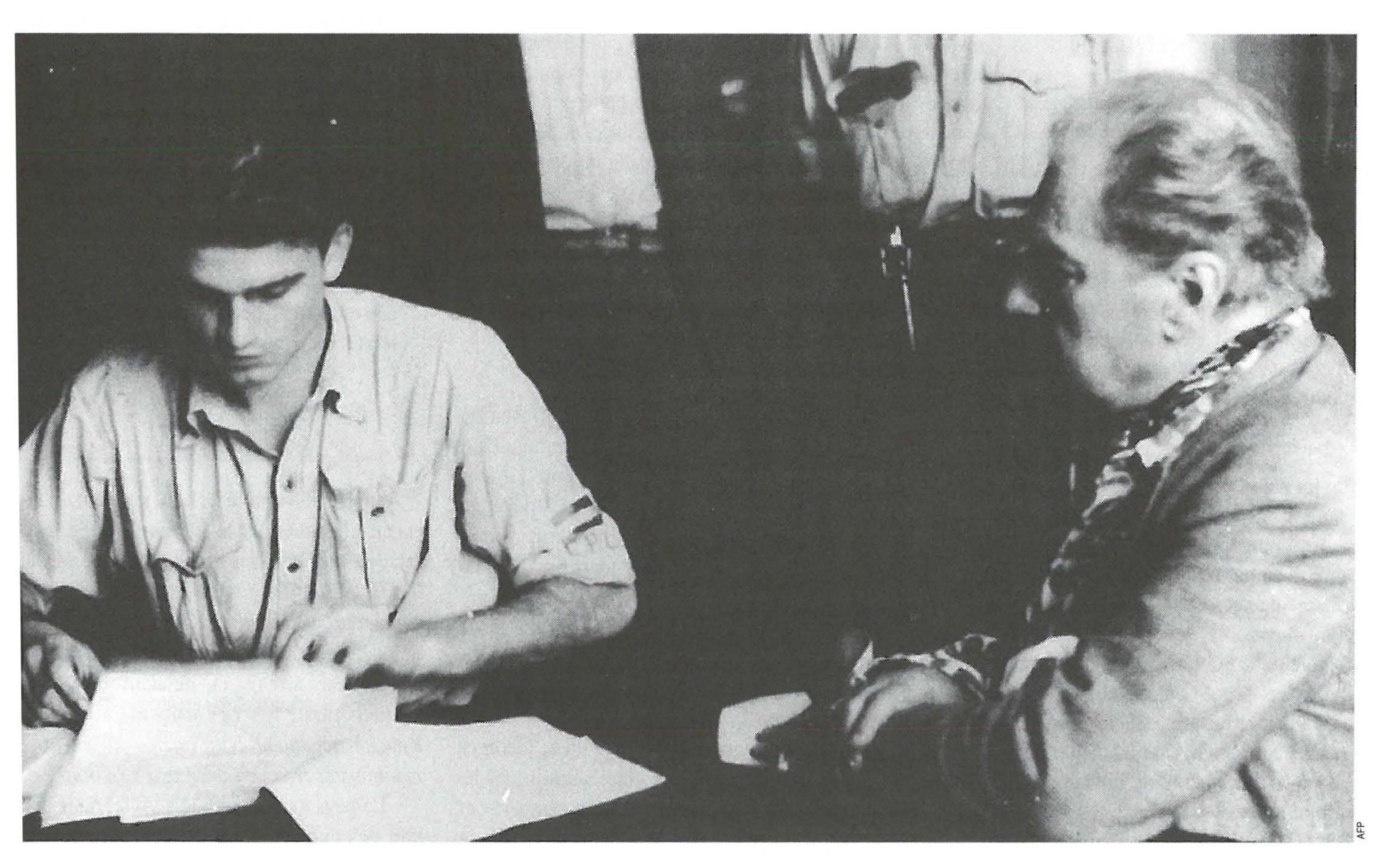
(2) Henri Amouroux, *La Page n'est pas encore tournée*, Robert Laffont, 1993, p. 477.

(3) Michel Déon, *Mes arches de Noé*, La Table Ronde, 1978, P. 66-67.

Les intellectuels et l'épuration

PAR BERNARD GEORGE

Les chers confrères ne se sont pas fait de cadeaux. Accusés ou accusateurs, les intellectuels ont été aux premières loges de l'épuration. Il ne faisait pas bon être célèbre, influent, jalousé. Règlements de compte au sein d'une corporation sans pitié.



AFP

Arrestation et interrogatoire de Sacha Guitry le 23 août 1944 à Paris. Interné pendant deux mois au camp de Drancy, il en sera libéré sur intervention de ısieurs de ses amis juifs qu'il avait lui-même aidés et protégés dans la période précédente. Peu de temps avant sa mort (1957), il donna son patronage à l'Asso-ıtion pour la défense de la mémoire du maréchal Pétain.



AFP

L'écrivain Paul Chack à son procès. Fondateur en 1941 du Comité d'action antibolchevique, il sera condamné à mort le 18 décembre 1944 et exécuté le 9 janvier 1945.

L'ACCIDENT NOUS SÉPARAIT

Tout compte fait, notre commune et tacite raison, c'était de retrouver les vieux sentiers d'école buissonnière et de s'y payer une bonne partie entre copains. Pour le plaisir de jouer une partie de garçons. Et si quelques-uns devaient y laisser leur peau, les graveurs d'épitaphes ne se tromperaient pas beaucoup en inscrivant pour eux : *« Mort au champ d'honneur et en partie de plaisir »*, coïncidence nullement désobligeante. En tout cas, bouter l'envahisseur est une partie honorable et qui a du répondant à travers l'histoire. Une querelle aussi invétérée que la Gaule chevelue contre la Germanie frisée nous prodiguait toutes les cautions désirables et, de ce côté-là, nous avions une position morale de tout repos, d'un conformisme exemplaire. Les petits copains de la Milice, même quand ils se croyaient avec le manche, avaient choisi une partie difficile, et les derniers fidèles, durcis dans leur honneur intempestif, commençaient à devenir intéressants. Heureusement, je n'ai jamais eu la pénible occasion de me trouver sous le tir des miliciens. J'aurais sans doute répondu coup pour coup, mais avec l'idée que nous étions d'accord sur l'essentiel et que l'accident nous séparait, situation banale. Difficile de me mettre dans l'esprit qu'après cette récréation tapageuse tout le monde ne se retrouverait pas sous le préau de l'école à se torcher le nez et secouer sa poussière en partageant le pain et le chocolat. Mais, naturellement, il n'y a plus personne en France pour sonner la fin de la récréation.

JACQUES PERRET

***Bande à part*, Gallimard, 1951, p. 67-68.**

Tout au long de ce qu'il est convenu d'appeler l'épuration, les intellectuels ont joué, comme accusés et accusateurs, un rôle capital, central. Ceci peut paraître étonnant si l'on songe à la part minime, sorte de luxe gratuit, qu'ils prennent aux bouleversements historiques au cours desquels s'affrontent toujours des forces autrement spontanées et puissantes. Cela s'explique cependant aisément, si l'on considère que l'épuration fut essentiellement la justification théorique que tentèrent de se donner après coup les résistants ; qu'elle fut le processus tout au long duquel les résistants créèrent la Résistance et, par tâtonnements, s'efforcèrent de lui donner une manière de philosophie.

La guerre terminée, chacun voulut appartenir à un camp et condamner l'autre. Il fallut mettre au net les frontières : qui avait été franchement avec nous, qui avait été neutre et cela était-il possible, qui avait été un de ces « collaborateurs » à rejeter de la communauté nationale. Les procès commencèrent aussitôt, laissés à l'improvisation. Il n'y avait pas de jurisprudence, la législation étant rétroactive ; il n'y avait pas même de philosophie. Les jurés prononçaient les sentences au gré de leurs passions. Chaque procès cependant faisait éclater au jour l'absence de normes communes dans les jugements.

Dès les premières listes d'inculpations d'intellectuels et d'artistes, devinrent évidentes les caractéristiques qui allaient être celles de l'épuration tout entière : le délit d'opinion, le désir de vengeance, et par-dessus tout l'extraordinaire confusion de pensée d'où résultèrent le caractère vague du délit et ce qu'on pourrait appeler l'inculpation par extension.

Ôter à des rivaux le droit de s'exprimer

Coup sur coup l'on apprenait l'arrestation de Sacha Guitry, Jérôme Carcopino, Paul Chack, Bernard Fay, Germaine Lubin. Le lendemain figuraient à la chronique devenue régulière, côte à côte celles d'Émile Roche et de Ginette Leclerc, puis les jours suivants de C.-J. Gignoux et d'Alice Cocéa, de Pierre Benoît et de Tino Rossi, de Chambreuil de la Comédie Française, et de Marcel Espiau, critique d'art, de Castelot et de Fresnay. Le fait même d'avoir continué à vivre était un commencement de preuve de culpabilité : Georges Grappe, conservateur du musée Rodin, G.-H. Rivière, conservateur du musée des Arts et Traditions populaires, le conservateur de la bibliothèque Mazarine étaient arrêtés. Sur un tel fond de suspicion universelle, les rancœurs, les jalousies, les soifs de vengeance pouvaient se donner libre cours. Les journaux annonçaient gravement et avec une sorte de respect sacré devant les temps nouveaux, que M[e] Jean-Charles Legrand avait été arrêté par son concierge (26 août). Jacques Rouché et Samuel Rousseau, directeurs de l'Opéra, avaient été arrêtés et, relatant leur procès, *Combat* titrait : *« Les artistes renvoyés par Rouché accablent leur ancien directeur. Les machinistes trouvent qu'il avait du bon. »*

Le pays avait continué à vivre, mais la plupart des citoyens étaient restés inaperçus. Les intellectuels et les artistes – ceux qui avaient du talent surtout – étaient célèbres, étaient sollicités, l'on parlait d'eux. C'est sur ceux-là que

FRAPPER SANS HÉSITER

Qu'on n'essaye pas de nous apitoyer sur le sort d'un Maurras, d'un Montherlant, d'un Giono, d'un Brasillach, d'un Morand. Le cas des écrivains est complexe, dit-on justement. Certains sont coupables seulement par leurs écrits, d'autres par leurs actes. Et plus ils ont de talent, et plus ils ont donné à l'ennemi, et plus grande est leur faute...

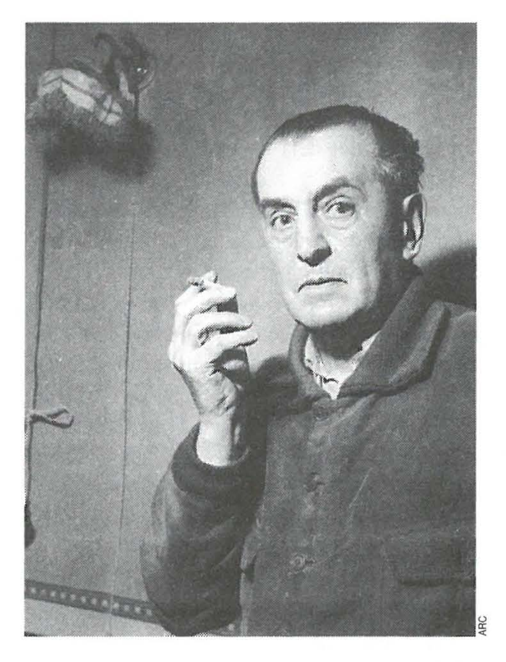
[...] Qu'ils le nient ou non, les écrivains qui ont collaboré à l'ennemi sont complices, à des degrés divers, des crimes de leurs maîtres nazis. Ils sont frères de ces miliciens qui nous fusillent du haut des toits. L'indulgence envers eux serait une faiblesse et un crime. N'oublions pas que nous sommes encore en guerre et que nous avons un monde à construire. Tous nos malheurs passés sont venus de notre refus de juguler la trahison. Le danger serait immense si nous l'épargnions encore aujourd'hui, si nous hésitions à la frapper à la tête. Ne pas punir les crimes d'hier, c'est encourager les crimes de demain. Saint-Just avait raison de proclamer que *« ce n'est pas avec l'indulgence que l'on fonde la République, mais avec la rigueur implacable envers tous ceux qui ont trahi »*.

CLAUDE MORGAN
« L'armée du crime », *Les Lettres Françaises*, 9 septembre 1944.

'appesantit le bras de la justice lorsqu'ils vaient négligé de prendre des assurances de 'autre côté. Cela explique, dans le hasard des nculpations, que les intellectuels aient été lus lourdement frappés. *« L'indignité natioale, notion morale,* écrivait Me Maurice Garon, *se relève souvent moins par un fait que ar un comportement dont l'appréciation arie selon les individus. »*

Cette notion de comportement atteint son aximum de subtilité, le flou des idées et la berté des vengeances personnelles leur maxiium d'intensité dans les décisions des comi-s professionnels d'épuration. Dans un omaine aussi personnel que celui de la créaon artistique, il était laissé à un groupement responsable le droit d'ôter à des confrères, uvent à des rivaux, le droit de s'exprimer, de ire connaître leurs œuvres. Il ne s'agit pas ici radier d'une fonction ou d'interdire un cès, il s'agit, alors qu'aucun fait n'a motivé ie inculpation pourtant généreusement lan-e, d'ôter à un artiste le droit de se manifes-r, de le condamner en quelque sorte à une manière d'indignité artistique. Le 18 septembre 1945, le Comité national des écrivains publiait une liste d'auteurs sur lesquels ses membres jetaient l'interdit et en compagnie desquels ils s'engageaient à ne jamais rien publier dans aucun journal ni aucune revue. Parmi ceux-ci figuraient les noms de Jean Ajalbert, Robert Brasillach, René Barjavel, Benoist-Méchin, Pierre Bearn, Abel Bonnard, Georges Blond, Pierre Benoît, Henri Bordeaux, Henri Béraud, Céline, Alphonse de Châteaubriant, Jacques Chardonne, Félicien Challaye, Drieu La Rochelle, André Demaison, Marcel Espiau, André Fraigneau, Paul Fort, Alfred Fabre-Luce, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Bernard Grasset, Sacha Guitry, La Varende, Charles Maurras, Henry de Montherlant, Paul Morand, Armand Petitjean, André Thérive et Louis Thomas. Il complétait cette liste le 20 octobre de nouveaux noms parmi lesquels ceux de Pierre Andreu, Alexis Carrel, Edmond Jaloux, H.-R. Lenormand, Henri Massis, André Salmon, P. Vallery-Radot et Émile Vuillermoz. Le 4 septembre, le Front national des arts avait, lui, annoncé que les Comités des salons avaient décidé d'écarter de leurs manifestations plusieurs artistes parmi lesquels : Derein, Dunoyer de Segonzac, Despiau, Othon Friesz, Maillol, Oudot et Vlaminck. L'on ne devait ainsi plus voir les œuvres plastiques de qui s'était mal conduit ou avait mal pensé.

À ces exclusions sans jugement, il était impossible de répondre. Des inculpations en cour de justice, il était particulièrement difficile à l'intellectuel de se défendre. Quand ce sont des actes qui sont reprochés, on peut faire semblant de prendre l'accusation au sérieux, répondre aux magistrats et aux jurés, entrer dans leur jeu pour leur en présenter différemment les éléments. Mais quand il ne s'agit que d'écrits, que de phrases, que d'opinions, il ne reste à l'inculpé que deux attitudes possibles : se renier, plaider l'erreur ou l'égarement et cela le fait mépriser sans lui apporter la moindre indulgence ; ou confirmer purement et simplement qu'il a bien écrit telle ou telle phrase, tel ou tel passage qui lui sont reprochés. Et la plupart des procès d'intellectuels se réduisent alors à la lecture d'une série de citations dont on demande à l'inculpé confirmation matérielle. Coupées de leur contexte, rapprochées de la situation de 1945 alors qu'elles avaient été pensées dans une période antérieure et toute différente, ces citations ne signifient plus du tout la même chose et projettent un monde fantasmagorique que per-


ARC

Jean Paulhan (1884-1968). Directeur de la NRF avant 1940. Engagé très tôt dans des actions de résistance, il est arrêté en 1941 et libéré sur intervention de Drieu La Rochelle. Fondateur avec Jacques Decour des* Lettres Françaises *clandestines, il protestera après la guerre contre les abus de l'épuration (*Lettre aux Directeurs de la Résistance*).

sonne ne reconnaît tout à fait. Si l'auteur tente d'expliquer comment il fallait entendre cela dans la situation d'alors, à quels problèmes réels ces textes répondaient, il est conduit à des considérations que personne ne peut entendre et il semble se dérober à travers une dialectique spécieuse.

Provoquer une « horreur sacrée »

Stephen Hecquet a parfaitement décrit le malaise qui a pu parfois saisir un écrivain devant un texte ancien qui lui était opposé, le sentiment d'étrangeté qu'il a pu parfois éprouver à entendre sa propre voix enregistrée. Que dire de l'artiste auquel on reprochait d'avoir exposé ses œuvres à des endroits où il ne convenait pas et auquel on explique qu'il a failli à tous ses devoirs au nom d'une philosophie du métier d'artiste à laquelle il n'a jamais souscrit et à laquelle toute sa vie fut étrangère !

En fait l'on demandait compte à des écrivains de pensées qu'ils avaient pu exprimer, on leur demandait de s'en expliquer alors qu'on se trouvait dans un monde de terrorisme intellectuel qui excluait toute discussion. On leur faisait entendre leurs textes comme si l'on avait voulu qu'ils puissent les éclairer, les justifier, mais il ne s'agissait en fait que de provoquer une *horreur sacrée*. Accepter le procès

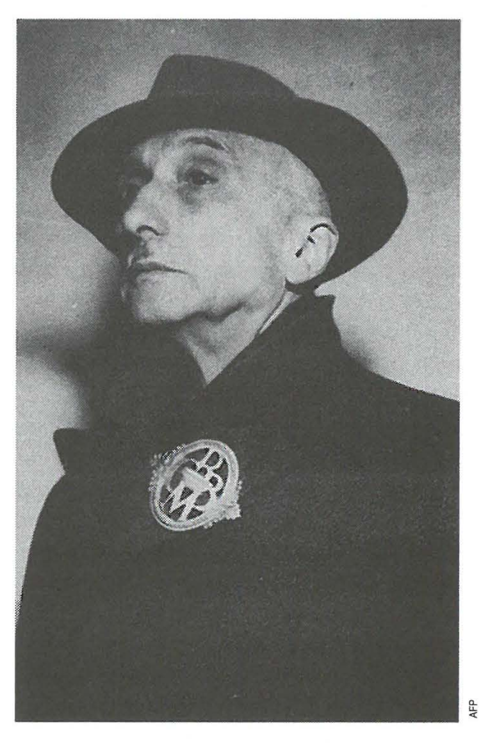
lui-même était déjà en quelque manière être contraint de faire au moins comme si l'on reconnaissait les valeurs au nom desquelles l'on prétendait alors juger. Le camouflage patriotique contribuait à tromper, mais bientôt, à l'intérieur, l'on se voyait opposer de tous autres critères. Un seul, avec sa lucidité habituelle, comprit aussitôt, et utilisa son courage à refuser le procès même : Drieu La Rochelle. Son cas est le plus tragique de l'épuration parce qu'il pourrait sembler y échapper. Le 15 mars, les journaux annoncent : *« Une instruction est ouverte contre Drieu La Rochelle »*, puis, le 18, *« Drieu La Rochelle s'est suicidé le 16 mars, rue Saint-Ferdinand »*. Il avait refusé de comparaître pour défendre son œuvre, qui était sa vie, en une audience de quelques heures, devant des jurés qui en ignoraient tout et dont la haine était attisée par toute une presse qui avait précisément remplacé celle que l'on jugeait.

Les deux logiques de l'épuration

Les intellectuels se divisaient à cette époque en intellectuels accusés et intellectuels accusateurs. Très étroit était l'espace entre ces deux catégories, très faible le nombre de ceux qui l'occupaient : on y trouvait par exemple Marcel Aymé réduit au silence faute de tribune, mais toujours admirablement loyal et courageux. La presse possédait un pouvoir d'attraction et une influence extrêmes. La haine était partout. L'outrance la plus violente n'étonnait plus personne. Gide même, si loin de tous les événements de cette époque, en vient à écrire froidement dans *Le Figaro* du 25 février : *« La disproportion entre le délit et la peine quant aux crimes que l'on est appelé aujourd'hui à juger reste si flagrante qu'on en vient à comprendre la loi de Lynch et le supplice de la Brinvilliers. » « Je n'ai pas touché d'argent »*, dit Jean Hérold-Paquis à son procès – *« C'est encore plus grave »*, lui répond le président.

Chacun s'évertue avant même de trouver des faits à charge, à dégager quelque principe sur lequel l'ensemble des poursuites pourrait s'appuyer. Deux grandes tendances se dessinent autour du *Figaro* et de *Combat*.

Au *Figaro* c'est à une interprétation « nationale » de l'épuration qu'on se rallie, tandis que *Combat* en soutient une version « révolutionnaire ». Pour le premier, les procès d'épuration ne posent pas de problèmes bien particuliers, ce sont des procès de trahison


AFP

François Mauriac (1885-1970). Résistant et membre du CNE, il tentera l'impossible pour obtenir la grâce de Robert Brasillach..

classiques comme l'on en a déjà connu. Il ne s'agit que d'éliminer quelques malheureux qui n'ont pas voulu reconnaître l'accord national auquel souscrit l'immense majorité.

C'est évidemment là l'attitude bourgeoise la plus commode, pour qui le patriotisme est un réflexe possessif et qui n'entend pas être troublé dans sa possession, pour qui aussi s'obstine définitivement à refuser de voir les conséquences de ses actes. C'est le moment où Georges Duhamel, sous le titre : *« Pas de vengeances, des châtiments »*, exige *« que l'on frappe vite et fort, que la justice soit sévère et clairvoyante »*. Pour lui il n'y a guère de problème.

Les intellectuels de *Combat*, eux, ont senti que la logique de la Résistance n'était pas dans la ligne nationale, mais dans les perspectives de la Révolution. Jour après jour, les intellectuels groupés autour d'Albert Camus, sentant la confusion générale, la destruction de leurs illusions, tentent de revigorer le mythe qui pâlit. C'est moins les résultats mêmes de la Révolution qui semblent les intéresser qu'une sorte de vertu, de *ton* de la vie qui doit faire que les choses ne seront plus ce qu'elles sont. *« Le langage du réalisme est celui que nous méprisons le plus »*, écrivent-ils, approchant au plus près ce qui fut l'esprit de toute la Résistance et de toute l'épuration. Que les faits aient été ceci, que les résultats obtenus aient procuré cela, peu importe, nous voulons continuer notre rêve. *« Cela revient à dire que nous sommes décidés à supprimer la politique pour la remplacer par la Morale. C'est ce que nous appelons une révolution. »* (Éditorial du 6 septembre 1944).

Dans son livre *Humanisme et Terreur*, Merleau-Ponty posait en principe l'identité de l'épuration et de la Révolution : *« Après tant de* Mourir pour la Patrie, *on peut bien faire entendre un* Mourir pour la Révolution *! »* Il justifiait la rétroactivité des lois pénales parce qu'une Révolution ne juge pas, disait-il, au nom de valeurs qu'elle veut supprimer mais en vue de celles qu'elle entend instaurer. Et, allant au bout de la logique, il invoquait les procès moscovites de 1936.

Les lois de notre temps

Un seul homme pressentit alors la folie, politique et humaine, que constituait l'épuration : c'est François Mauriac. Il faut le dire, parce qu'au cours de ses positions politiques ultérieures, on l'a trop souvent oublié. Dès les premiers jours, il écrivait : *« Les accusations vagues et, si l'on peut dire, sans contours, qui planent sur une foule de citoyens et dont les Marat nourrissent leur verve, voilà l'un des pires malheurs qui peuvent frapper un peuple déjà accablé d'autant de misères que l'est le nôtre. »* Il s'opposait au *Populaire* comme à *Combat*. Quand celui-ci écrivait : *« ... La terrible loi de notre temps est qu'il est vain de discuter, de nous contraindre à détruire une part vivante de ce pays pour sauver son âme elle-même »*, François Mauriac répond : *« L'épuration à Paris presque toute concentrée sur les écrivains... vous aurez beau dire, ce qu'il y a de meilleur en France ne se console pas de la destruction d'une tête pensante. »* Il ne parle pas de justice ou de charité, il pense aux individus dont les balles troueront le ventre puisqu'en définitive, comme l'a magnifiquement écrit Anouilh, c'est bien de cela qu'il s'agissait. Il revient sans cesse sur ce sujet, ne se résigne pas. Il en aperçoit même les conséquences : *« Nous avons perdu la liberté de la presse en même temps que beaucoup d'autres libertés. Il ne dépend de personne qu'elle nous soit rendue. Il n'est pas sûr que nous la retrouvions jamais. Elle ne fait pas partie de ces choses détruites dont on sait bien qu'elles seront relevées un jour ».*

BERNARD GEORGE

Bernard George vient de publier un album abondamment illustré, *Robert Brasillach écrivain* aux Éditions SPL (10, rue Salneuve, 75017 Paris), remarquable tant par la qualité du texte que par la richesse iconographique.

HUSSARDS ET RÉPROUVÉS

La vieille garde se relève

PAR STÉPHANE HOFFMANN

Ils furent quatre, comme les Trois Mousquetaires. Ils cultivaient la désinvolture et l'insolence. Ils préféraient les réprouvés talentueux aux parvenus besogneux. Portrait de groupe.

Sur Arte, l'autre jour, le bon Bertrand Poirot-Delpech s'époustouflait devant Juliette Gréco de ce que, spontanément, tout ce qui devait compter dans une génération se fût réuni dans quelques bistrots à l'ombre du clocher de Saint-Germain-des-Prés et au soleil de Jean-Paul Sartre. L'émerveillement égarait l'auteur du *Grand Dadais.*

Il est vrai qu'après ces années noires, 'habitude de marcher au pas s'était gardée, au noins dans la littérature, qui ne rougissait pas « *de se faire faire des enfants par des comités, les partis, des rassemblements, des groupes, les sous-groupes et qui semblait aspirer, dans les camps divers, à la caporalisation* » (Marcel Aymé). Saint-Germain-des-Prés était une le ces cours de caserne où s'ébattaient de lociles esprits gardés par M. Sartre. En rangs ien serrés, on y fêtait la liberté. La pensée ne e concevait qu'en systèmes et les vainqueurs e répandaient en mots d'ordres, spoliations et ibunaux d'exceptions.

Installé dans un « *magnifique hôtel particulier réquisitionné derrière l'Élysée* » (Pierre ssouline), le Comité national des écrivains


DR

Roger Nimier. À partir de 1957, il devient le correspondant unique de Céline chez Gallimard et organise de main de maître son retour dans la vie littéraire.

interdit une centaine d'écrivains dont Charles Maurras, Marcel Aymé, Robert Brasillach, Céline, Sacha Guitry, Drieu La Rochelle, André Fraigneau, Paul Fort, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Jacques Chardonne, Henry de Montherlant et Paul Morand. Peste ! Brasillach sera fusillé, Drieu La Rochelle s'épurera tout seul : « *... je me tue,* écrira-t-il à son frère, *cela n'est défendu par aucune loi supérieure, bien au contraire.* » Morand, fonctionnaire du Quai, sera révoqué sans indemnités ni pension. Condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, Maurras sera radié de l'Académie française (autre cours de caserne). Chardonne, Pierre Benoît, Giono, Guitry, Céline seront emprisonnés. Peu à peu, pourtant, tout rentrera dans l'ordre judiciaire, les non-lieux se multiplieront, et Morand recouvrera ses droits mais, les haines et rancunes personnelles ayant, dans ces affaires, été plus fortes que la justice, « *cette fugitive du camp des vainqueurs* » (Simone Weil), les écrivains épurés, mêmes libérés, resteront suspects, selon le bon vieux principe « *qu'il n'y a pas de fumée sans feu* ».

Certains répondront par leur art (Anouilh avec *Pauvre Bitos*, Marcel Aymé avec *Uranus*, Sacha Guitry avec *Soixante Jours de prison* et *Quatre ans d'occupations*, d'autres (Morand, Chardonne) par un silence de plusieurs années. Un silence qui aurait pu se poursuivre sans les « Hussards ».

Raffolant des étiquettes et des à-peu-près, l'histoire littéraire, malgré les protestations des intéressés, retient que les « Hussards » sont un groupuscule incontrôlable de quatre (ici, on ajoute généralement : « *Ils furent quatre, comme les Trois Mousquetaires* ») jeunes gens nommés Antoine Blondin, Michel Déon, Jacques Laurent et Roger Nimier. En fait, « *ils ne se sont jamais réunis une seule fois et leurs rapports n'ont pas toujours été excellents* » (Olivier Frébourg).

Une complicité intime

Parce qu'ils ne se plaçaient pas, comme la plupart des penseurs germanopratins de l'époque, sur le terrain politique mais sur celui, autrement plus élevé, plus utile et plus amusant, de la littérature, les « Hussards » avaient une liberté d'une insolence joyeuse et tiraient la barbe à tous les pontifiants. Ils ne se refusaient rien, multipliant les audaces et les pieds de nez. Jacques Laurent comparait Sartre à Paul Bourget et moquait *Mauriac sous De Gaulle*, Blondin ne monnayait pas un hommage à Brasillach (« *Un maître ?,* écrivait-il. *J'aurais bien aimé me promener avec lui* »), Déon et Nimier, le premier chez Plon, le second chez Gallimard, ressortaient les livres des écrivains maudits. Mais il n'y avait rien de concerté, le seul mouvement commun qu'on leur connaisse ayant été quatre préfaces données à un roman d'André Fraigneau, *L'Amour vagabond*, publié chez Plon.

Homme de confiance de Gaston Gallimard, Roger Nimier ne ménage pas ses efforts pour ramener aux vitrines des libraires les écrivains réduits au silence. à son palmarès, Céline, Chardonne, Morand. Beau tableau de chasse.

À partir de 1957, Nimier « *devient le correspondant quasi unique de Céline chez Gallimard. Il existe,* écrit Philippe Alméras, *entre les deux hommes malgré la différence de génération une complicité bâtie sur des origines communes, des réflexes communs même si l'un est un conquérant un tantinet cynique et l'autre un assiégé.* » Lancé par Nimier (qui se fendra, dans *La Nouvelle Revue française* d'un article provocant où il traite Céline de « *traître* », « *d'ennemi de l'humanité, dont la conscience pue* »), *D'un château l'autre* rendra Céline au succès, sinon à la sérénité.

Avec Chardonne, les relations se nouent dès 1950. Nimier a 25 ans, Chardonne 66. C'est un coup de foudre mais, précise Ginette Guitard-Auviste, « *un coup de foudre littéraire. Entendons-nous bien : il n'y a rien de politique ni d'idéologique dans leurs relations, et toujours Nimier se dérobe aux conseils du maître.* »

Morand ne restera pas longtemps à l'écart de cette génération qui se lève sans se soucier des modes et mots d'ordre. Par Nimier, il rejoint ce courant d'individualistes qui ne se limite pas aux « hussards » et compte aussi Kléber Haedens, Félicien Marceau, Jean d'Ormesson, Maurice Rheims, François Nourissier, Michel Mohrt, Jean-Louis Bory, Roland Laudenbach. Avec eux, il « se remet en selle », goûtant, en compagnie d'écrivains trop jeunes pour avoir connu ses triomphes d'avant-guerre, le plaisir d'avoir des petits-fils sans avoir eu de fils. N'en déplaise à M. Poirot-Delpech, ces petits-fils de Morand auront, dans ce second demi-siècle, plus compté que les disciples de Sartre. Loin de Saint-Germain-des-Prés.

STÉPHANE HOFFMANN

HUSSARDS ET RÉPROUVÉS

Ce que nous trouvions [à la Table Ronde], en dehors des réunions de la Revue, n'existait nulle part ailleurs : des blagues de collégien, une grande irrévérence pour les faux talents, la littérature considérée comme un des violons d'Ingres de la vie, un gai scepticisme, du goût pour les écrivains mis au coin par l'épuration : Morand, Céline, Jouhandeau, Giono, Chardonne, Brasillach, Rebatet, Drieu La Rochelle, Abellio, Montherlant, André Fraigneau...

De tous, André Fraigneau était le plus proche... [Son roman] *L'Amour vagabond* reparut chez Plon avec quatre préfaces de Nimier, Laurent, Blondin et moi. Nous disions à notre jeune aîné des choses gentilles qui secouèrent un peu la presse et fondèrent dans l'esprit de la critique l'idée que les quatre préfaciers formaient un dangereux gang.

Combien de fois m'a-t-on demandé de parler des « hussards » ? À la longue, je finirai par croire qu'ils ont réellement existé, qu'ils étaient bien quatre comme les préfaciers de Fraigneau et comme les mousquetaires de Dumas, et perpétraient mille coups audacieux contre la dictature alors rayonnante et policière des existentialistes ou la renommée disproportionnée de l'honnête homme que fut Albert Camus.... En fait, le joli titre de Nimier, *Le Hussard bleu*, ne s'adressait qu'à lui-même.

Le temps a gommé des romans comme *Les Épées* ou *Perfide*, mais nous relirons *Le Hussard bleu*, *Les Enfants tristes* et les cinquante première pages de l'*Histoire d'un amour*. On peut en dire autant d'une partie de l'œuvre de Drieu La Rochelle, pourtant Drieu ne cesse, comme Nimier, d'être présent parmi nous, dans ses maladresses et ses contradictions, parce qu'au-delà de l'écriture d'une œuvre sauvage, c'est sa présence haletante que nous devinons. Il n'est pas si fréquent de rencontrer un homme derrière un écrivain. Et Nimier et Drieu furent des hommes pathétiques.

MICHEL DÉON
Bagages pour Vancouver.
La Table Ronde, 1985.

Bibliographie

Pierre Assouline, *L'Épuration des intellectuels* (Éditions Complexe, 1990).

Michel Déon, *Bagages pour Vancouver* (La Table Ronde, 1985).

Philippe Alméras, *Céline. Entre haines et passion* (Robert Laffont, 1993).

Ginette Guitard-Auviste, *Chardonne* (Olivier Orban, 1983).

Olivier Frébourg, *Roger Nimier* (Le Rocher, 1989).

Marc Dambre, *Roger Nimier, hussard du demi-siècle* (Flammarion, 1989).

L A   L I B E R T É   D ' É C R I R E

Maurice Bardèche et la démocratie

PAR PAUL SÉRANT

Petit Berrichon formé par l'école laïque, républicain de gauche et pacifiste, Maurice Bardèche avait tout pour finir dans le veston d'un universitaire radical-socialiste. La rencontre à Normale supérieure de Robert Brasillach, dont il épousera la sœur, allait changer sa vie. Critique subtil, auteur d'ouvrages qui font autorité sur Balzac, Stendhal, Flaubert, Proust, Bloy, Céline, il est aussi le seul écrivain français qui, après 1945, ait osé se dire fasciste. Commentaires d'un esprit libre.



DR

Réunion amicale chez Robert, Suzanne et Maurice Bardèche, le 7 mars 1936… De gauche à droite, en haut : Marguerite Effel, femme du dessinateur Jean Effel, Germaine Blond, Lutty Wehlber, la jeune fiancée allemande d'Henri Bardèche, Suzanne Bardèche, Odile Gallois, Assia Lassaigne ; de gauche à droite, en bas : Jacques Lassaigne (éditorialiste de Radio Alger en 1943), Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Daniel Gallois (ancien camarade de l'École normale qui, pendant la Résistance, fut rattaché à l'Organisation civile et militaire), Thierry Maulnier, Georges Blond et Robert Bardèche.

Je n'ai pas à présenter ici Maurice Bardèche et ses *Souvenirs* (1) : Anne Brassié l'a déjà fait, avec la sensibilité si juste qui lui appartient (2). Je voudrais seulement faire quelques remarques sur les conclusions de Bardèche à propos de la victoire alliée et de la démocratie internationale.

Pour Bardèche, la victoire alliée a mis un terme à l'indépendance des nations, que les vainqueurs ont entendu soumettre à un même ordre mondialiste. Mais ce n'est pas seulement par une orientation idéologique que l'indépendance des nations est désormais limitée : c'est aussi, et surtout, par l'évolution générale, économique, scientifique et technologique. Il est souhaitable que l'Europe respecte les particularismes nationaux et aussi régionaux, mais on voit mal comment elle pourrait être viable si les États-nations n'acceptaient pas une diminution de leur souveraineté. De même, quelle que soit l'insuffisance des Nations unies, l'adoption de décisions internationales est indispensable si les peuples veulent éviter un chaos dont ils ne se relèveraient pas.

Bardèche demeure antidémocrate, et c'est assurément son droit. Mais l'antidémocratisme est aujourd'hui une position philosophique plutôt que politique : c'est ce que contrairement à Julius Evola, René Guénon comprenait déjà il y a plus d'un demi-siècle quand il écrivit *La Crise du monde moderne* (3). Ce n'est pas seulement parce que les Alliés ont été les plus forts que la démocratie l'a emporté dans le monde occidental : c'est aussi parce que, si insuffisantes soient-elles, les libertés qu'elle apporte conviennent mieux à la sensibilité moderne qu'un système autoritaire. L'Église catholique a su le comprendre : Pie X condamnait encore la démocratie, mais Pie XII ne la condamnait plus, et Jean-Paul II se veut le défenseur des droits de l'homme. Les monarchies européennes ont évolué dans le même sens : elles se veulent démocratiques, sachant bien que si elles prétendaient revenir à l'absolutisme, elles prononceraient leur perte. Un parti politique ne peut se faire entendre dans notre société s'il n'accepte pas la démocratie.

Opulence ou dénuement

L'un des reproches adressés par Bardèche aux sociétés démocratiques est *« l'invasion de l'économique dans notre vie »*. Il dit à ce propos : *« L'appareil économique et social dans lequel nous sommes moulus n'aboutit pas à une société de consommation, comme on dit en langage noble, mais tout simplement à une société de mercantis installés dans leur boutique de prêt-à-porter. »*

Néanmoins, si inesthétique et déprimante soit-elle, cette *« société de mercantis »* est quand même celle à laquelle aspirent ceux des êtres humains qui vivent dans une société de pénurie. Le règne de l'argent et du mauvais goût est insupportable, celui du dénuement est pire encore. Ajoutons qu'il ne supprime pas nécessairement le mauvais goût : les profiteurs des pays totalitaires n'étaient pas moins vulgaires que ceux des pays libéraux.

Que les principes démocratiques soient souvent violés par ceux qui s'en réclament, aussi bien à gauche qu'à droite, c'est une évidence que le « néo-maccarthysme » dont souffre la France suffit à nous rappeler (4). Mais lorsque de prétendus démocrates mettent des livres hors la loi, nous pouvons leur démontrer qu'ils trahissent leurs principes, qu'ils sont, selon le mot de Robert Aron, des *« totalitaires qui s'ignorent »*. En revanche, c'est au nom de leurs principes que Staline, Hitler et Mao hier, les fondamentalistes musulmans aujourd'hui, ont détruit ou détruisent les livres qu'ils jugent inacceptables.

Disons que si, au lendemain de la dernière guerre, la démocratie populaire s'était imposée en France, Maurice Bardèche aurait peut-être pu poursuivre son œuvre littéraire. Mais il n'aurait pu le faire qu'en donnant son adhésion aux principes politiques du nouveau régime. Cette mutilation de sa personnalité, j'imagine mal Maurice Bardèche capable de l'accepter. En dépit des difficultés de l'époque, la société libérale lui a permis de rester lui-même : tous les écrivains français réellement libéraux ne peuvent que s'en féliciter.

PAUL SÉRANT

---

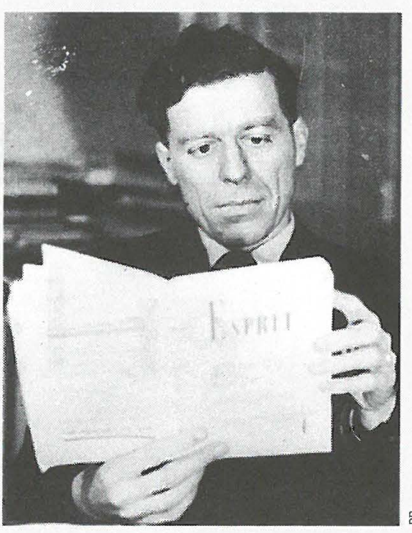
(1) Éditions Buchet-Chastel, Paris 1993.

(2) Cf. *Enquête sur l'histoire*, été 1993, n° 7, p. 80.

(3) Gallimard.

(4) La persécution « néo-maccarthyste » en question ne s'exerce pas seulement contre des auteurs de droite. *Intolérable intolérance* (Éditions de la Différence, 1981) est un ouvrage collectif dont trois auteurs sur cinq sont des sociologues de gauche : Jean-Gabriel Cohn-Bendit, Claude Karnoouh et Vincent Monteil. *Palestine, terre des messages divins* (Éditions Albatros, 1986) est un ouvrage de Roger Garaudy, qui, tout en s'étant converti à l'islam, n'a jamais répudié pour autant ses convictions marxistes en matières économique et sociale. La diffusion de ces deux livres n'en a pas moins été systématiquement sabotée, pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser ici. Sur ce sujet, on peut consulter *La nouvelle Inquisition* aux Éditions du Labyrinthe, Paris 1993.

SUR LE FASCISME DE DRIEU LA ROCHELLE



Emmanuel Mounier

La France d'avant-guerre avait besoin de muscle, et d'un peu de sauvagerie. *« Lier ensemble le socialisme, la religion et l'esprit viril »*, dit un des porte-parole de Drieu. La leçon des fascismes, et dont il se fait l'écho, c'est d'opposer à la rhétorique idéaliste impuissante et prétentieuse dont les démocraties se sont laissées pour leur malheur si fortement imprégner, la primauté de l'Être et de l'affirmation (mais ensuite on glisse insensiblement du goût de l'affirmation à l'apologie de la Force). Ce n'est pas la tentation de facilité que Gilles poursuit dans les fascismes, c'est le goût du monastère qui y renaît à plus vaste échelle au terme d'une époque de trop faciles prestiges. Drieu dénonçait récemment l'inactualité de pensée de plus d'un défenseur des démocraties. Si l'enjeu de cette guerre était de revenir sans plus, toute menace écartée, aux charmes d'un siècle proche, de refaire Vienne dansante, Naples pouilleuse, Munich baroque et Paris étincelant, nous aurions bien vite perdu la face. *« Retourner le fascisme contre l'Italie et l'Allemagne »*, la formule reste ambiguë, mal équilibrée. Mais retourner contre les monstruosités du fascisme les vertus du fascisme, et ce qu'il a, dans l'aberration et l'épouvante, accouché d'histoire vivante, oui, et il n'y aura pas de victoire durable, adaptée au monde tel qu'il est, sans cette intégration.

EMMANUEL MOUNIER

***Esprit* n° 91, avril 1940, pp. 89-90. Au sujet de *Gilles*, roman de Pierre Drieu La Rochelle.**

De la chasse aux sorcières à la chasse à l'homme

Le cas Gaujac ou la nouvelle affaire Dreyfus

En 1692, dans le port américain de Salem, sur la côte Est des futurs États-Unis, un tribunal condamna une vingtaine de personnes à mourir brûlées vives, sous prétexte qu'elles entretenaient avec le Diable des rapports intimes, continus et criminels. Bien entendu, les « preuves » abondaient, fondées sur la jactance, les hallucinations de commères hystériques. L'épisode laissa derrière lui un dégoût sinistre. Sous le sobriquet de « chasse aux sorcières », son souvenir désigne par extension toute procédure malhonnête engagée par un pouvoir omnipotent contre des citoyens irréprochables.

Entre 1950 et 1954, écrivains new-yorkais, cinéastes, acteurs d'Hollywood l'utilisèrent pour dénoncer les enquêtes ourdies contre eux, à tort ou à raison, par le sénateur McCarthy, au nom de l'anticommunisme. Dans notre Vᵉ République, droite et gauche s'en servent aussi rituellement, à chaque alternance électorale, afin de soutenir qu'elles n'entreprendront aucune espèce de représailles parmi les tenants de la majorité vaincue. Or voici qu'elles viennent d'en mener une ensemble, de la plus singulière espèce, contre un homme seul.

Le 20 janvier 1994, le Service d'information et de relations publiques des armées (Sirpa) demande au Service historique de l'armée de Terre (Shat) de lui établir en quelques heures une courte synthèse sur l'affaire Dreyfus. En début de soirée, le colonel Gaujac, chef du Shat, télécopie le texte attendu à l'École militaire. Il s'agit d'une note interne, d'un aide-mémoire sommaire, nullement destiné à une quelconque publication. Les complexités, rebondissements de l'Affaire s'y résument donc en soixante-quinze ligne succinctes, d'une indiscutable honnêteté intellectuelle.

Certes, le document s'émaille d'erreurs bénignes mais irritantes. Dreyfus perd son prénom d'Alfred pour celui d'Albert. Celui de sa femme s'orthographie à l'anglaise. Le *n* de Cheurer-Kestner, vice-président du Sénat, disparaît sottement. Pas de quoi fouetter un chat ! Depuis dix à quinze ans, édition, journaux quotidiens ou hebdomadaires, télévisions, radios, abreuvent le public d'erreurs autrement considérables sans émouvoir quiconque.

Le 5 février suivant, le colonel Gaujac découvre non sans stupeur des fragments du texte paru sous sa responsabilité dans *Libération*, avec un commentaire dangereux de Jean Guisnel. Ce spécialiste souvent fin des affaires militaires découvre dans l'abrégé, pourtant fort neutre du Shat, *« une accumulation de mensonges »*. Rien de moins ! Sollicité de fournir son avis sur le même sujet, l'académicien-avocat Jean-Denis Bredin ne travaille pas non plus dans la nuance. Il dénonce à son tour un *« résumé »* non *« seulement inexact »* mais *« évidemment caricatural »*. Puis prononce la condamnation majeure : *« Il traduit malheureusement la persistance, à travers le siècle, de la vieille mentalité anti-dreyfusarde ainsi conservée et transmise. »*

Un réquisitoire réduit en poussière

Dans la synthèse incriminée, rien, strictement rien, n'autorise une interprétation aussi outrancière. En accord avec l'une des plus exactes et constantes affirmations des défenseurs du capitaine, elle rappelle ainsi très honnêtement : *« La forme même du procès est inhabituelle puisque le dossier d'accusation est classé secret. La défense n'a pas accès aux pièces du dossier. »* MM. Guisnel ni Bredin ne citent nullement ces deux phrases. Et pour cause ! Elles réduisent leur réquisitoire en poussière. Ils négligent aussi de signaler qu'en conclusion, le Shat recommandait bibliographiquement le livre de M. Jean-Denis Bredin lui-même. Curieuse façon de maintenir, d'entretenir *« la vieille mentalité anti-dreyfusarde »* !

Quand la « chasse aux sorcières » s'organise, les actes accomplis, les propos effectivement tenus n'entretiennent plus aucun rapport avec la rage de tuer ou à défaut de compromettre. Si l'accusateur ne dispose d'aucune preuve, il en invente par soupçons, omissions, affirmations. Il suffit qu'il dénonce pour qu'aussitôt la clameur universelle exige condamnation. Sans défense possible ! Dans la France de 1994, le grief de nourrir *« la vieille mentalité anti-dreyfusarde »* équivaut à celui d'œuvrer pour le Diable, à Salem, en 1692. Certes, l'autorité ne brûle plus son bouc émissaire. Elle le révoque, et le condamne ainsi à une espèce de mort sociale.

Ce verdict-là tombe le 7 février lorsqu'à la suite des dénonciations journalistiques de MM. Guisnel et Bredin, le ministre de la Défense, M. François Léotard, chasse le colonel Gaujac de son poste. Sans doute aurait-il dû au moins l'entendre, obtenir des explications, saisir la nature, le fond du litige. Rien de tel ! Un communiqué cassant livre l'officier sans défense aux incriminations hargneuses ou irresponsables des médias. Dès lors, la curée débute en grand.

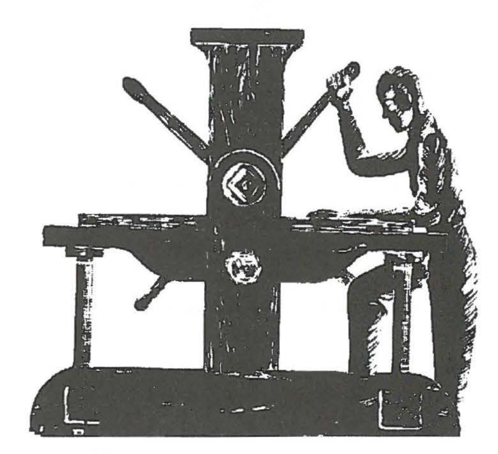
Sans rien connaître encore de l'ukase de sa hiérarchie, le chef du Shat apprend son limogeage par la télévision, le 7 février, vers onze heures, pour *« faute professionnelle, collection d'erreurs et d'inexactitudes »*. En début d'après-midi, France-Inter attribue la sanction au tort d'*« avoir douté de l'innocence de Dreyfus »*. Parmi ses principaux commentaires du soir, la même station attribue au sujet une importance essentielle, aussitôt après la Bosnie et l'entrevue Giscard-Chirac. Mineur en lui-même, l'incident se transforme ainsi durant ce mardi en psychodrame national, par les procédés d'une orchestration systématique.

Puisque le pluralisme à la française consiste désormais à s'y mettre à plusieurs pour soutenir la même thèse, des quotidiens en principe opposés, du *Figaro* à *Libération*, de *La Croix* à *L'Humanité* dénoncent le colonel avec unanimisme, la même horreur sacrée. Aucun d'eux ne se risque à le défendre, par un élémentaire examen de son cas. Dans cette chasse aux sorcières devenue chasse à l'homme, historiens, universitaires en vue observent un silence total. Chacun se tait, ploie l'échine. Qui ne dit mot consent. Beau modèle de lâcheté collective. Enfin, le jour suivant, *Le Monde* reproduit, à quelques lignes près, le texte vilipendé sur une demi-page. Clameurs, procès d'intention s'arrêtent à l'instant.

Ils ne reprendront guère. À la lecture, chacun constate qu'il n'existait là rien d'ambigu, de douteux, aucune arrière-pensée idéologique. Seul parmi les grands noms de la presse française, Jean-François Khan aura l'élémentaire mais respectable vaillance d'en tirer la morale : *« à l'examen, la sanction qui frappe l'infortuné colonel apparaît donc injuste. »* Au moment où nous signons cet article, le colonel Gaujac reste destitué, et l'injustice demeure.

GILBERT COMTE

Livres



Les Enfants d'Alexandre
par Jean Sirinelli

Un panorama clair et synthétique des grands courants de la littérature et de la pensée grecques, de la fin du règne d'Alexandre à la fermeture de l'école néo-platonicienne d'Athènes. Fin connaisseur du sujet, universitaire reconnu, Jean Sirinelli a parfaitement su mettre en évidence le rôle joué par les écoles successives de la pensée grecque durant neuf siècles sur le pourtour de la Méditerranée. D'Épicure à Damascios, tous les grands noms et les grandes écoles qui s'affrontent dans le crépuscule du monde antique se retrouvent mis en perspective sous une forme simple et vivante.

Fayard, 608 pages, 195 F.

B.C.

Mithra et le mithriacisme
par Robert Turcan

Spécialiste de l'antiquité romaine, professeur à la Sorbonne, Robert Turcan retrace l'étonnant itinéraire de ce dieu solaire, probablement originaire de l'Inde, qui fut le grand rival du christianisme dans le monde hellénistique et romain expirant.

Sa fête resta immortelle puisqu'ayant lieu le 25 décembre, elle se trouve être à l'origine de la date de Noël... Réédition revue et augmentée du « Que sais-je ? » que Robert Turcan consacra à Mithra en 1981.

Les Belles Lettres, 191 pages, 110 F.

B.C.

Little Bouddha, L'album
par Isabelle Clerc

L'analyse des « moments forts » du film de Bertolucci *Little Bouddha* est, pour Isabelle Clerc, l'occasion de nous révéler les aspects essentiels du bouddhisme.

Cette philosophie apparue au VIe siècle avant Jésus-Christ, a attiré à elle dans l'époque contemporaine des centaines de milliers de Français, sans se vouloir prosélyte. Agréablement illustré, le petit livre d'Isabelle Clerc sera pour beaucoup la découverte d'un monde.

Le Livre de Poche, 127 pages, 35 F.

P. S.

Bibracte et les Éduens
à la découverte d'un peuple gaulois
par Christian Goudineau et Christian Peyre

L'auteur principal, Christian Goudineau, professeur au Collège de France, est l'un des meilleurs spécialistes actuels de la Gaule. Il a déjà publié *César et la Gaule* et dirigé *De Lascaux au Grand Louvre, Archéologie et histoire de France*. Christian Peyre est sous-directeur à l'École normale supérieure.

Un livre qui concerne tous ceux qui s'intéressent aux origines de la France. Un texte d'une très grande richesse, et écrit pour un public non spécialisé. Une très belle illustration en couleurs.

Éditions Errance, 224 pages, 240 F.

G.C.

Dictionnaire de la France médiévale
par Jean Favier

D'« abaque » à « zodiaque », un millénaire en 6 000 notices. *« D'aucuns penseront que j'eusse été sage*, assure Jean Favier, *en confiant chaque notice à un spécialiste. Cette sagesse eût allégé ma tâche. Elle eût amoindri le plaisir que j'ai pris à cet ouvrage. Si je l'ai fait seul, c'est par goût. L'historien est un artisan. C'est aussi un perpétuel écolier. Seul, je sais ce que ce travail m'a appris. »*

Favier a bien facilité la consultation : délibérément, il a choisi de ne pas encombrer le livre de références bibliographiques, mais il a multiplié les renvois, a délaissé les classements des noms de personnes par le prénom (seul classement irréfutable pour cette période) pour s'en tenir au nom usuel emprunté au fief principal.

Au total, 982 pages, 5 835 entrées, 265 illustrations en noir et blanc, 51 en couleurs (un admirable cahier), 27 cartes et plans, 19 généalogies.

Ce dictionnaire résume les dix siècles de la France médiévale, la plus longue période de notre histoire si l'on s'en tient à la chronologie traditionnelle.

Il est vrai que le Moyen Âge, si mal nommé, rappelait Jacques Heers (*Le Moyen Âge, une imposture*, Perrin), se distingue mal de l'Antiquité et peut empiéter aisément sur la fin du XVe siècle.

Pour donner cohérence à son entreprise, Jean Favier a orienté ses choix autour du *Regnum Francorum*, puis du royaume de France. Ce qui ne lui interdit pas de franchir les frontières lorsque épisodes ou personnalités historiques (croisades, conquête de l'Angleterre, papes, etc.) interviennent dans les préoccupations des Français d'autrefois.

Pour Jean Favier, si *« la nation française est sans doute en germe dès les temps mérovingiens [...] elle se cristallise au XIIIe siècle autour de quelques symboles, surtout compris des intellectuels et des politiques »*. Et *« La guerre de Cent ans cimente l'unité nationale au XVe siècle. »*

Fayard, 982 pages, 750 F.

F.V.

À noter aussi deux bonnes rééditions : *Naissance de la nation France* de Colette Beaune (Folio-Histoire) et *Naissance de la France. Le monde mérovingien*, de Patrick J. Geary (Champs-Flammarion).

Nicolas de Flue
par Philippe Baud

Victorieux à Grandson et à Morat, les Suisses envahissent la Lombardie, prennent Milan, passent le Rhin, envahissent la Souabe. Vainqueurs du Téméraire, ils le sont aussi du roi de France et de l'Empereur. Leur Confédération a seulement deux siècles et s'affirme comme une grande puissance. Alors que Mathieu Schinner les encourage à constituer un État puissant, un homme singulier leur recommande : *« Ne portez pas vos frontières trop loin ! Ne vous mêlez pas des querelles étrangères. »* Nicolas de Flue (1417-1487) ne fut pas écouté. Les Suisses se lancèrent dans les guerres de Bourgogne. Le butin fut tel que la guerre civile faillit les déchirer. Par un message resté secret, Nicolas de Flue intervint derechef devant la Diète. Il sauva la Confédération (1481). Ensuite, il se fera ermite. Pétri de piété rhénane, il entra vivant dans la légende et fut vénéré bien au-delà de la Suisse centrale. Nicolas de Flue a été canonisé en 1947.

Cerf, Épiphanie/Biographie, 266 pages, 95 F.

J.-J. M.

Mémoires
par le Comte de Forbin

À soixante-six ans il est encore prompt à tirer l'épée pour vider une querelle badine ; séducteur, joueur, fidèle à la tradition chevaleresque de l'aumône à l'indigent de rencontre, à l'aise comme chez soi à la cour de France, la plus exigeante au monde, Claude, comte de Forbin laisse un joli nom dans la Royale. Sa carrière recoupe de la naissance à son apogée celle de la marine à voiles de Louis le Grand. Sous les commandements de d'Estrées et de Duquesne il sert lors des campagnes de Messine, des Antilles, d'Alger. Son heure de gloire sonne lorsque le roi du Siam le nomme grand amiral de la flotte (1686-1688). Et puis, retour en Europe, il donne la chasse à l'Anglais aux côtés de Jean Bart et Duguay-Trouin. Faisant fi du préjugé nobiliaire, il tient la plume et rédige des Mémoires, texte remarquable pour ses précisions d'ordre historique et stratégique, rehaussé de saillies, qu'il a l'audace de publier de son vivant. À signaler, l'excellente préface de Micheline Cuénin.

Mercure de France, 628 pages, 169 F.

E.V.

Les Bourbons d'Espagne
par Yves Bottineau

C'est la fresque d'un siècle de ·ègne de la maison de Bourbon Outre Pyrénées qu'Yves Bottineau ›rosse ici. Du 22 janvier 1701, jour où ?hilippe d'Anjou, petit-fils de .ouis XIV et roi d'Espagne, accède ı son royaume, aux premières ournées de mai 1808 où son petit-ils Charles IV remet les destinées lu trône entre les mains de Napoléon, quel bilan dégager ? ncontestablement, l'œuvre de edressement national a bien été entreprise, qu'il s'agisse de 'accroissement démographique, de 'efficacité diplomatique (à l'ombre le Versailles), de l'affirmation de 'autorité royale vis-à-vis des grands eigneurs, de la restauration de 'administration. Reste la fragilité de aractère de Charles IV et sa oïncidence dramatique avec la ourmente de 1789 et le déferlement les armées révolutionnaires sur 'Europe. Un souverain plus éclairé ût-il pu endiguer semblable désastre ?
ayard, 451 pages, 150 F.

E. V.

Histoire des dalaï-lamas
par Roland Barraux

L'histoire complexe et ımultueuse des dalaï-lamas qui 'avait jamais été publiée en France, ient de paraître, écrite par Roland arraux, ancien ambassadeur de rance au Népal après l'avoir été en fghanistan.

Son récit, extrêmement complet et récis, est à la fois savant et poétique : témoigne aussi bien d'une rudition considérable que d'une rdente curiosité pour un peuple hors ı commun, les Tibétains et une ıstitution unique au monde, celle es dalaï-lamas dont le quatorzième, enzin Gyatso, a reçu le prix Nobel e la paix en 1989.

Comme on le sait, le Tibet est un ıys immense avec 3 800 000 km², ›it sept fois la France, situé à une titude de 3 à 4 000 m. Mais, que ›nt les dalaï-lamas ? *« Princes de ing ? Non. Dignitaires élus ? Pas ıvantage. Dieux vivants ? Pas actement. En fait, il s'agit d'un ul et même personnage reconnu en nt que tel, de vie en vie »...*
›in Michel, 396 pages, 120 F.

P. B.

Louis XVII et les mystères du Temple
par Pierre Sipriot

En janvier 1794, dans la tour du Temple qui depuis un an lui sert de prison, le roi de France, un garçon âgé de 8 ans, cesse soudain de donner tout signe de vie. Dix-huit mois plus tard, l'Assemblée en est informée officiellement : Louis XVII est mort. Mais l'est-il vraiment ? Une des énigmes les plus troublantes de l'histoire de France commence.

Se fondant sur l'étude de documents et de témoignages recueillis à l'époque (de la sœur de Louis XVII, des médecins qui l'ont approché, de l'entourage de Robespierre). Pierre Sipriot apporte une réponse originale à l'énigme. Il s'interroge notamment sur les raisons qui ont conduit Robespierre à dissimuler la disparition du petit Capet, sur les substitutions d'enfant qui ont été opérées, et sur les enjeux de cette mystification.
Éditions de l'Archipel, 240 pages, 120 F.

B.C.

Louis de Frotté, le lion de Normandie
par Jean Silve de Ventavon

De toutes les grandes figures de la chouannerie, Louis, comte de Frotté est la plus méconnue. Jean Silve de Ventavon, historien de Jean Chouan et de Cathelineau, dresse un superbe portrait en pieds du « lion de Normandie » qui, dès 1789, leva le sabre contre la Révolution. Émigrant successivement en « les Italies », en « les Allemagnes » et en Angleterre, Frotté ne rentre chez soi qu'en 1795 pour ne chouanner que cinq mois. Ce n'est qu'en 1799 qu'il commandera aux « Brigands ». Alors, le « général des royalistes de Normandie » mènera aux Bleus la plus impitoyable des guerres. La plus subtile, aussi. Bonaparte, Premier Consul, ne le tiendra-t-il pas pour son ennemi personnel ? Frotté mourra fusillé en 1800, à la suite d'une trahison.
Éd. Fernand Lanore-François Sorlot, 269 pages, 110 F.

E. V.

Grands marins normands
par Jean Mabire

Les grands marins normands ont parcouru tous les océans, dans les conditions les plus périlleuses. Leurs aventures sont souvent inconnues, leurs noms même, souvent oubliés. Infatigable historien de sa province, le normand Jean Mabire n'a pas voulu que ces étonnants pionniers demeurent étrangers à la mémoire collective. Avec l'aide d'une équipe de chercheurs, il les remet ici en lumière. Les Français méconnaissent souvent leur marine : on comprend en lisant ce livre la place étonnante qu'elle tient dans notre histoire nationale.
Éd. L'Ancre de Marine, 4,rue Porcon de la Barbinais, 35400 Saint-Malo. Tél : (16) 99 56 78 43, 274 pages, 135 F.

P.S.

La Dernière favorite
Zoé du Cayla, le grand amour de Louis XVIII
par Catherine Decours

Zoé, épouse du comte du Cayla, tenait de son père, Omer Talon, lieutenant de robe courte au Grand Châtelet, une ferveur monarchique non démentie dont la condition de favorite de Louis XVIII consacra la fidélité. Zoé du Cayla accéda-t-elle auprès du roi par un stratagème : en lui remettant la preuve écrite de sa participation au complot contre-révolutionnaire du marquis de Favras ? La Fayette l'affirme en tout cas. Quoiqu'il en soit, elle « régna sur la France », servit les intentions du comte d'Artois, détourna le roi d'une action libérale. Louis la combla de présents, fit édifier à son intention le château de Saint-Ouen, créa un duché pour son fils, et, demeuré voltairien, consentit sur ses instances à recevoir les derniers sacrements. Catherine Decours dépeint avec justesse et drôlerie cette époque où veille l'ultracisme.
Perrin, 418 pages, 130 F.

E. V.

Souvenirs d'un ultraroyaliste
par Ferdinand de Bertier

L'intérêt des *Souvenirs* de Ferdinand de Bertier est triple. Ils nous introduisent au cœur de la fameuse « Chambre introuvable » où ses amis et lui-même, ultras, donnent le ton ; ils nous aident à saisir l'influence de la société secrète anti-maçonnique des Chevaliers de la Foi dont la Chambre fut le théâtre privilégié ; ils traduisent enfin la délicate situation où se trouvait Louis XVIII, prince modéré, constamment sollicité par les ultras, retour d'Émigration, afin de gommer les moindres traces de la bourrasque révolutionnaire. En outre, une seconde organisation, discrète et charitable, la Congrégation, est citée, qui s'attira les foudres de M. de Montlosier, pourfendeur du « parti-prêtre »...
Tallandier, 692 pages, 198 F.

E. V.

Pouvoir, classes et nation en Grande-Bretagne au XIXe siècle
par Gilbert Bonifas et Martine Faraut

Quels furent les grands axes de la politique intérieure de la Grande-Bretagne entre 1815 et 1914, soit l'espace-temps où le monde aristocratique dut fléchir le genou devant la volonté de conquête sociale et politique du parti *whig* ? Comment entendait-on alors la question d'Irlande ? Quels furent les tenants et aboutissants de l'épopée coloniale ? Où se situait en fait la réalité du pouvoir ? Gilbert Bonifas et Martine Faraut, universitaires, spécialistes de la civilisation britannique, procèdent à une analyse de détail. À noter : ce furent les aspirations nationalistes et la montée en puissance des peuples voisins qui conduisirent Albion à s'inventer un empire.
Masson, 256 pages, 120 F.

E. V.

Talon rouge
Barbey d'Aurevilly : le dandy absolu
par Arnould de Liedekerke

L'homme qui attachait autant de prix à l'ajustement des traits polémiques qu'à celui des gilets de soie cramoisie, qui adopta l'ascèse et la livrée du dandy par aversion pour une époque éprise de bienséance républicaine et de drap noir, l'infréquentable vicomte qui honorait à la plume d'oie, en des encres bariolées, le Trône et l'Autel, a moins rencontré chez Arnould de Liedekerke un sage biographe qu'un disciple avisé, hanté par les mêmes desseins, communiant aux mêmes beautés persécutées, également soucieux d'identiques vibrations poétiques. Longue est la

bibliographie des essais consacrés à Barbey, à ce romantique sans l'être que Maurras, qui s'y entendait, saluait comme le triomphateur du mal romantique et de son désenchantement, mais le génie de ce petit livre dense opportunément réédité est de percevoir son modèle de l'intérieur, avec empathie. Une réussite du genre.
La Table Ronde, 350 pages 45 F.

E. V.

Un secret bien gardé
Histoire militaire de l'affaire Dreyfus
par Jean Doise

Un siècle après l'affaire Dreyfus qui divisa la France et les Français, voici une approche surtout militaire de cet épisode dont les conséquences furent, à la fois, multiples et importantes.

L'auteur – normalien, agrégé d'histoire, diplômé d'état-major et spécialiste d'histoire militaire –, travaillant sur ce dossier depuis quarante ans, coupe ainsi le nœud gordien : ni Dreyfus ni Esterhazy n'ont été véritablement coupables du crime de trahison. Le fameux bordereau adressé à l'attaché militaire allemand et qui avait incriminé le premier, a été rédigé par le second, mais sur ordre du Service de renseignements français. Il a été utilisé dans une opération d'« intox » à destination de l'Allemagne, et ceci en rapport direct avec la mise au point du canon de 75, qui allait devenir un outil très efficace lors de la bataille de la Marne, vingt ans plus tard.

À signaler aussi les conséquences de l'Affaire, qui ne furent pas moindres : dans le terrain politique, la droite modérée catholique, gouvernant précédemment en union avec la gauche maçonnique, se fit évincer du pouvoir, ce qui peut expliquer aussi la naissance de l'Action française. Dans le domaine militaire, les prérogatives des bureaux du ministère de la Guerre augmentent en matière de promotion, favorisant ainsi la souplesse d'échine contre les qualités proprement militaires.

Bref, Jean Doise a réussi, avec sa thèse et sans « envoyer du galon », à faire passer une remarquable quantité de données et précisions sur l'institution militaire française, son essor et fonctionnement dans cette fin de siècle, tout en renseignant sans fatiguer le « péquin » (civil, laïc) sur le cadre dans lequel se forgea et de développa l'Affaire.
Seuil, 226 pages, 120 F.

R. de M.

Mes Cahiers
par Maurice Barrès

Ces *Cahiers* sont ceux qu'utilisaient les écoliers où Barrès, *« sans corset ni plastron »* selon le préfacier Guy Dupré, transcrivait quotidiennement sa glane d'impressions et se racontait à travers autrui, de 1896 à 1923. Moins égotistes qu'intimistes, ces lignes vont sans détours au cœur d'innombrables cibles : Flaubert, Barbey, Gobineau, Zola, Maurras, les Daudet… Ici les thèmes de l'œuvre apparaissent librement médités, comme à voix haute, qu'il s'agisse de la Révolution, de l'Empire, de l'affrontement franco-allemand, de la mentalité parlementaire et de ses avatars. À relire ses analyses de l'affaire Dreyfus, du jeu des intellectuels, de la nécessité de l'enracinement, du rôle des minorités d'influence, on se persuade aisément de l'actualité de la pensée barrésienne.
Plon, 1128 pages, 210 F.

E. V.

Histoire de l'Algérie (1830-1954)
par Xavier Yacono

Spécialiste de la colonisation, Xavier Yacono, né en Algérie, professeur à l'université d'Alger puis de Toulouse, décédé en 1990, nous a laissé là une œuvre qui résume toute une vie de recherches. Son histoire qui prend l'Algérie à la fin de la régence turque et la laisse à la veille du 1er novembre 1954 s'écarte des deux « légendes » ; la noire et la rose. Une grande partie est consacrée au 19e siècle et ne cache rien d'une conquête longue et difficile, des hésitations des régimes successifs sur l'administration du pays (civile ou militaire) d'un peuplement colonisateur lent et restreint. Néanmoins c'est *« une Algérie moderne qui se créait sous l'égide de la France »*. Une Algérie dont la mise en valeur est coûteuse et même freinée sur le plan industriel par la Métropole. Cette Algérie restera fidèle entre 1914 et 1918 et connaîtra ensuite l'apogée du Centenaire (1930) mais s'y éveille aussi un nationalisme complexe (né d'abord en France dans les milieux immigrés après 1918) et confessionnel (se référant à l'Islam). La Seconde Guerre mondiale où l'Algérie sera le centre de la politique française (après 1942) accélère le développement d'un mouvement qui se nourrit aussi d'une partie de la société algérienne « indigène » marginalisée dans un pays qui économiquement est de plus en plus soudé à la France. Quand les « évolués » (formés par la France) rallieront les prolétaires, le pays sera mûr pour la rébellion… Au moment où l'Algérie algérienne tombe dans le chaos, cette Histoire incline aux souvenirs et aux réflexions.
Éditions de l'Atlanthrope, 357 F, 396 pages, Grand format (avec documents).
À commander à madame X. Yacono, 43, rue Fontaine Grelot, 92340 Bourg-la-Reine.

J.-P. A.

La France et le Roi
par Jean-François Chiappe

On pourrait définir Jean-François Chiappe comme le serviteur du « roi dormant » tant à ses yeux la monarchie des lys ressortit moins au passé qu'au principe de continuité qui, par nature, ne demande qu'à rompre son engourdissement et poursuivre demain son cours providentiel. Aussi, le biographe de Cadoudal, de Louis XVI, du comte de Chambord, l'historiographe de la Vendée militaire et du pré carré, en est-il venu le plus naturellement à poursuivre l'évocation royale. De la Restauration à nos jours. Monumental mais spirituel, érudit mais nerveux, l'essai tend un fil rouge au-delà des époques entre Rivarol et Mac-Mahon, Léon Daudet et les post-maurrassiens. Et fourmille en aperçus, formules et mots de belle venue. C'est peu dire qu'en ces lignes élégantes se mène un grand carnage d'idées reçues, de contre-vérités trop souvent reprises par des médias frivoles et l'arrière-garde universitaire. Jean-François Chiappe rend ici justice aux combats des nationaux et des royaux, et nous offre ce qui est désormais un indispensable ouvrage de référence.
Perrin, 706 pages, 160 F.

E. V.

La révolution des peuples jeunes
par Moeller van den Bruck

Né en 1876, Arthur Moeller van den Bruck, après avoir mené une vie de bohème à Paris et s'être passionné, à Florence, pour l'histoire de l'art italien, devait devenir le chantre de l'idée prussienne. Dans ce livre, il récuse le fatalisme de Spengler. Il ne croit pas à l'inéluctabilité de la mort des cultures. Les « peuples jeunes » dont parle Moeller ne peuvent être assimilés à la phase initiale et créatrice des grandes cultures, les « peuples vieux » correspondant à la phase terminale, où la culture se résout en civilisation. Moeller souligne qu'aucun peuple n'est « jeune » ou « vieux » en soi. Un peuple est « jeune » ou « vieux » par la façon dont il se comporte dans le monde. Un peuple « jeune » a pour lui l'enthousiasme, le volontarisme, la vitalité jaillissante. Un peuple « vieux », au contraire, est un peuple qui s'estime lui-même achevé, terminé. Significativement, Moeller reproche même à Barrès de fonder sa philosophie politique sur « la terre et les morts » ; il y voit « la philosophie de l'histoire d'une nation vieille », qui n'a plus d'autre ressource que de s'appuyer sur une tradition désormais close.
Pardès, 352 pages, 148 F.

C.V.

À signaler dans la même collection « Révolution conservatrice, » de Pardès, le livre de Silvo Vietta, *Heidegger, critique du national-socialisme et de la technique*, 166 pages, 128 F.

La France et l'Afrique
par Jacques Valette

Ce livre est consacré à l'Afrique subsaharienne de 1914 à 1960 (un autre suivra sur l'Afrique du Nord). Professeur à l'université de Poitiers, spécialiste de l'Outre Mer, Jacques Valette a réalisé une synthèse claire et à jour de tout ce qui s'est publié sur le sujet ainsi que du contenu d'archives accessibles… On peut suivre ainsi chronologiquement la politique française dans l'Afrique Noire qui a suscité bien des rêves et des illusions (notamment sur ses richesses). L'auteur met en lumière le rôle essentiel joué par des petits comités de fonctionnaires connaissant bien le terrain et

prévoyant l'avenir… C'est surtout à partir et après la Seconde Guerre mondiale que partant de l'autonomie promise à la Conférence de Brazzaville (1944), une évolution souple mènera aux indépendances des années soixante à travers l'Union française et la loi Defferre de 1956.

Jacques Valette montre bien les mythes coloniaux (la France de 100 millions d'habitants, la force noire) et les illusions politiques ainsi que les hésitations de la métropole qui donnent une histoire difficile. Elle conduira néanmoins à une décolonisation relativement paisible souhaitée par la métropole et par ces « évolués » choisis par les administrateurs coloniaux. Ce que ces pays sont devenus un tiers de siècle après est évidemment une toute autre histoire qui reste à écrire.

Éditions Sedes. (Collection Regards sur l'Histoire), 316 pages, 110 F.

J.-P. A.

L'Europe des ethnies
par Guy Héraud

Quand parut la première édition de ce livre en 1963, l'importance des communautés ethniques était sous-estimée, voire ignorée. L'œuvre du précurseur qu'était Guy Héraud ne pouvait donc être appréciée à sa juste valeur que par un public restreint.

Aujourd'hui, les communautés ethniques en quête d'un statut plus équitable se manifestent d'un bout à l'autre de la planète. En Europe même, leurs revendications ne peuvent plus être ignorées, qu'il s'agisse du Pays Basque ou du Tyrol du Sud ou, dans un contexte dramatique, des différents peuples hier englobés dans l'État yougoslave. De ce fait, la troisième édition revue et complétée du livre de Guy Héraud vient à son heure : même si on ne le suit pas dans toutes les solutions qu'il propose, on doit lui savoir gré de son magistral exposé des données du problème.

Bruylant LGDJ, 209 pages, 60 F.

P.S.

La révolution conservatrice en Allemagne, 1918-1932
par Armin Mohler

Grâce à l'obstination et au travail scrupuleux d'Alain de Benoist, voici enfin traduit et publié l'ouvrage fondamental qui éclaire de façon nouvelle pour les Français un pan essentiel de la pensée allemande contemporaine, dont Ernst Jünger fut jadis le plus talentueux représentant. Armin Mohler s'y exprime en philosophe limpide et en historien scrupuleux des idées.

La Révolution conservatrice est un mouvement d'idées multiforme dont le territoire s'étend bien au-delà du champ étroit de la politique. Ce courant est né de la crise du monde moderne, de la dislocation de la vieille charpente chrétienne qui, depuis un millénaire, structurait l'Occident. Contrairement aux courants réactionnaires ou traditionalistes, il ne s'en désole pas. Il prend acte de cet effondrement et de la « mort de Dieu » annoncée par Nietzsche. Dans l'état d'interrègne spirituel entre ce qui fut et ce qui adviendra, la Révolution conservatrice avance en ordre dispersé, mais sans hésiter, vers le « point zéro » de l'esprit à partir duquel pourra surgir un ordre de vie nouveau.

L'ouvrage d'Armin Mohler, qui répertorie avec une érudition confondante la vie et l'œuvre de quatre cents auteurs différents, donne la mesure de ce que fut l'incroyable effervescence de ce mouvement. Sa durée ne fut que de quatorze ans, de 1918 à 1932. Il prit fin avec l'arrivée au pouvoir du national-socialisme qui le combattra. Malgré sa brièveté, sa richesse est immense et continue d'ouvrir pour nous des pistes neuves.

La Révolution conservatrice a surgi de la génération forgée dans les orages d'acier de la première guerre mondiale. Une génération que l'épreuve n'avait pas accablée. En elle s'était effrité le vieux roc sur lequel reposait le monde bourgeois. Des milliers de jeunes gens avaient pris goût à un genre de vie où la fréquentation du risque faisait mépriser le bien-être et la sécurité comme valeurs et comme buts. Armin Mohler n'est pas loin de penser que notre époque, sous des apparences autres et des mots différents, continue de progresser vers la zone dangereuse du nihilisme absolu, préalable à toute renaissance. Peut-être est-ce cela qui fait la séduction toujours jeune des idées étudiées dans ce livre étonnant.

DOMINIQUE VENNER

Éditions Pardès (45 390 Puiseaux), traduction de Henri Plard et Hector Lipstick. Bibliographie française établie par Alain de Benoist. 894 pages, index, 340 F.

La Droite du Père
Enquête sur la Tradition catholique aujourd'hui
Par Éric Vatré

L'Église issue de Vatican II est-elle ou non en état de rupture avec la Tradition catholique ? Tel est le thème central de *La Droite du Père* – la première enquête consacrée à la Tradition – que publie Éric Vatré (biographe de Maurras et de Léon Daudet). Une vingtaine d'intervenants aux sensibilités fort diverses, parmi lesquels J.-M. Paupert, Dom Gérard, A. Frossard, H. Montaigu, J. Parvulesco, Mgr Tissier de Mallerais, J. Madiran, mais aussi le Père Congar, évoquent leur itinéraire intellectuel et religieux et répondent aux questions essentielles : le pontificat de Jean-Paul II ; la messe de Paul VI ; le latin dans la liturgie ; le traditionalisme ; les droits de l'homme ; la crise dans l'Église ; l'œuvre de Guénon, puis, en point d'orgue, définissent le sens et la portée du mot « Tradition ». Pour son entreprise, Éric Vatré a su recueillir des témoignages fortement argumentés, parfois inattendus, bien au-delà des « chapelles » et des fausses notoriétés.

Éd. Guy Trédaniel, 370 pages, 130 F.

G. C.

Histoire de l'armée allemande, 1939-1945
par Philippe Masson

Servi par une documentation ample et précise, Philippe Masson professeur d'histoire et de stratégie à l'École supérieure de guerre navale de 1964 à 1993 comble, avec éclat, une étrange lacune : aucun ouvrage, en France, ne traitait de l'armée allemande de 1939 à 1945.

L'auteur ne s'enferme jamais dans le simple exposé des opérations militaires, mais il discerne les ressorts de cette armée : qualité des combattants et du commandement, choix de la doctrine, influence du politique, mérites du matériel, mais il en souligne les faiblesses : déficience du renseignement, place de la résistance à Hitler.

Malgré ses imperfections, la Wehrmacht de 1939 impose une nouvelle forme de guerre, le *Blitzkrieg*. Puis cette armée, avec une remarquable efficacité, réussit à mener le contraire, une guerre défensive sur deux fronts.

Et si le front de l'Est fut le tombeau de l'armée allemande, elle y conserva sa cohésion.

À partir de 1943, l'Allemagne et le Japon produisent 13 000 chars et 42 000 avions, leurs adversaires (USA, Grande-Bretagne, URSS) 50 000 et 140 000. La supériorité numérique et économique des Alliés est écrasante. Autre faiblesse : les services de renseignement. Dès 1940, ils font preuve de « candeur », subissent des échecs, apprécient mal le potentiel de l'adversaire et se laissent intoxiquer par les Alliés (en particulier par les Britanniques). Résultat : *« Sur le plan stratégique, le haut commandement allemand se trouve plongé dans une brume épaisse. »*

Enfin, comme pendant la Première Guerre mondiale avec la France, l'armée allemande s'est révélée incapable d'abattre l'adversaire continental principal (l'URSS). Cela met en cause une doctrine, laquelle affirmait qu'un grand état-major, disposant de troupes supérieurement entraînées devait être en mesure de remporter des victoires par la manœuvre sur des adversaires supérieurs en nombre.

Perrin, 554 pages, 130 F.

F.V.

Les Secrets de l'espionnage français
par Pascal Krop

L'auteur qui est un spécialiste du sujet a entrepris de nous retracer l'histoire des services français de 1870 à nos jours. Vu l'ampleur de la période il a sélectionné un certain nombre d'épisodes peu ou mal connus. Il apporte aussi des documents publiés en annexes ainsi que des témoignages de personnalités du renseignement…

On apprend ainsi le rôle et les exploits du colonel Dupont (père de Frédéric Dupont) qui fut à la tête des services au début du XXe siècle et pendant la guerre de 1914-1918. Ainsi que des révélations sur l'action des services français dans la Russie de 1917 à 1920 pour renverser les

communistes. Ce que Pascal Krop paraît désapprouver…

Il y a aussi la lutte contre les services allemands (l'Abwehr) avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Puis le combat des services contre le Viet Minh et le FLN (à noter sur ce point une étrange erreur p. 483 : ce n'est pas l'organisation contre les terroristes, des services spéciaux français la *Main Rouge* qui a assassiné en mai 1957 madame Tremeaud épouse du préfet du Bas Rhin mais les services de la RDA qui ont voulu faire croire à une opération néo-nazie). Il y a enfin quelques aspects de la guerre froide.
J.C. Lattès, 880 pages, 249 F.

J.-P. A.

Robert Brasillach, écrivain
par Bernard George

Le destin dramatique de Robert Brasillach a fait parfois oublier qu'il n'était pas seulement un journaliste « engagé », mais, avant toute chose, un écrivain aux dons multiples. C'est cet écrivain que l'on retrouve tout entier dans le fervent et poétique essai que lui a consacré Bernard George. Et l'on est presque stupéfait que cet homme si doué pour le bonheur ait pu être broyé par les déchirements de son temps.

Ce livre attachant est aussi un livre fort bien documenté et illustré, qu'aucun passionné de l'histoire contemporaine ne peut négliger.
Production Littéraire, 10, rue Salneuve, 75017 Paris, 92 pages, 350 F.

P. S.

Maurice Chevalier
par Edward Behr

On pouvait ne pas apprécier le répertoire de Maurice Chevalier, souvent facile et « raccrocheur » : on ne peut nier le talent de celui qui l'interprétait, et la place exceptionnelle qu'il occupait dans la sensibilité populaire, d'abord dans son pays, mais aussi au-delà de ses frontières.

Le livre d'Eward Behr n'est pas seulement une biographie aussi complète que possible : c'est une évocation générale de ce que fut le music-hall pendant plus d'un demi-siècle.

On s'étonne toutefois qu'un auteur britannique aussi averti des choses de notre pays parle d'un « défaitisme » français en 1940 : en quoi nos soldats étaient-ils plus défaitistes que leurs camarades britanniques qui s'empressèrent de regagner leur île à l'heure de la bataille de Nord ?
Robert Laffont, 368 pages, 129 F.

P. S.

Paul Morand, le sourire du hara-kiri,
de Pascal Louvrier et Eric Canal-Forgues

« Tu es laid, bête et méchant », avait dit Eugène Morand à son fils, Paul. Difficile à avaler, comme cette autre réflexion : *« Dieu a raté ce monde. Comment voudrait-on qu'il ait réussi l'autre ? »* Et pourtant, l'enfant Paul veut être heureux. Quelqu'un lui annonçant qu'il n'avait aucune ligne de chance sur la main, il s'en dessine une au couteau. Il se voue à l'art comme à une religion. *« N'abandonnez jamais l'art qui vaut que l'on vive. »* Deux jeunes hommes, Pascal Louvrier et Eric Canal-Forgues se sont penchés sur l'âme de Paul Morand et sous-titrent leur recherche « le sourire du hara-kiri ». Ce diplomate, poète et écrivain n'était pas gai. Il voyagea dans le monde entier et revint *« décharmé de toute la planète, sauf de Venise »*. Il puisa dans ses tendres stocks sans jamais aimer avec force, même sa princesse roumaine, Hélène Soutzo. Il s'engagea une fois et le paya très cher en se mettant au service de Pierre Laval, en avril 1942, et les biographes nous donnent des lettres inédites fort intéressantes. Ils lèvent ainsi ce mystère de l'homme de lettres qui écrit : *« Je suis simplement un écrivain et comme le Danube, je charrie impartialement des cadavres et des fleurs. »* Le merveilleux auteur de *Venises* et du *Flagellant de Séville* peut reposer un paix, il a été compris et aimé. Pascal Louvrier et Eric Canal-Forgues ont vu derrière le désabusé un amoureux du bonheur, derrière le superficiel, un homme profond, derrière l'aristocrate, le petit bourgeois, derrière enfin l'homme couvert de femmes, l'inquiet en quête d'union parfaite.
Perrin, 449 pages, 145 F.

A.B.

Journaux intimes sous l'Occuparion
par David Boal

De 1940 à 1944, pour les habitués des salons littéraires comme celui de Florence Gould – Jünger, Léautaud, Jouhandeau, Paulhan, Van Dongen, Guéhenno, Drieu La Rochelle, Benoist-Méchin et bien d'autres –, la Ville Lumière reste un espace de liberté où on discute de la fin de la civilisation occidentale un verre de champagne à la main.

Mais il s'agit, on le conçoit volontiers, d'un espace de liberté tout relatif.

Dans un monde où l'arbitraire devient la règle, la pratique du journal intime met en scène un principe d'écoute essentiel à la perpétuation de l'esprit. Grâce aux travaux minutieux de David Boal, le lecteur touche la trame *nue* d'une réalité que n'altèrent aucun discours ambiant, aucune réécriture tendancieuse.
Armand-Colin, 220 pages, 138 F.

G.C.

Du Mensonge,
par Jacques Laurent

Jouer avec la vérité a toujours amusé Jacques Laurent. N'a-t-il pas publié des livres sous une dizaine d'identités différentes ? Cécil Saint-Laurent n'est que la plus connue ! En trente tableaux, qui sont autant de digressions, il fait tour à tour l'éloge et le procès du mensonge. Que serait la vie en société si l'on ne recourait parfois à ce que le confesseur de sa mère dénommait pudiquement des *« précautions courtoises »* ? Stendhal, nous dit-il, mentait par esthétisme. Jacques Laurent est cependant plus sévère avec les hommes d'État, il n'a pas oublié le fameux *« Je vous ai compris »* du général de Gaulle…
Plon, 110 pages, 68 F.

M. M.

Contre-attaques
par Jean Cau

« Une France minuscule broyée dans l'océan démographique de la planète, le tiers monde dans nos murs, le feu atomique au-dessus de nos têtes qui nous anéantirait en un éclair et, dans ce tout tragique que nous vivons, l'absence de toute tragédie. Oui, si tout est tragique, rien ne l'est plus et, sous ce projecteur terrifiant, que vaut la parole de l'intellectuel ? Rien. Elle est du vent. Et quel besoin de maîtres à penser l'impensable ? Aucun. C'est de maîtres de volonté que nous avons besoin. » Voici le testament posthume de Jean Cau. À ne manquer sous aucun prétexte.
Éditions du Labyrinthe, 220 pages, 120 F.
En vente : Librairie Peyre, 25, Bd du Montparnasse, 75006 Paris.

G.C.

La poudrière algérienne
par Pierre Dévoluy et Mireille Duteil

Ce livre retrace l'évolution de l'Algérie depuis les élections de décembre 1991 qui virent le succès du Front islamique du Salut mais furent annulées, jusqu'aux derniers mois de l'année 1993 qui enregistrèrent la fin du Haut comité d'État et son remplacement par un pouvoir militaire « dur et pur » (en principe). Ce qui était logique car ces deux ou trois années « vertes et rouges » ont vu s'affronter les deux seules forces dominantes en Algérie. Une armée qui a constamment soutenu ou manipulé le pouvoir politique FLN depuis 1962. Un mouvement islamique qui s'est nourri d'une économie « socialiste » effondrée, d'une démographie galopante et aussi d'une islamisation forcenée de la société algérienne (d'ailleurs voulue par le pouvoir FLN).

D'où une guerre civile impitoyable. Un terrorisme sans scrupules entraînant une répression sans complexes (soulevant moins d'émotion que les actions de l'armée française entre 1954 et 1962). Les auteurs semblent avoir bénéficié de certaines fuites des services algériens spécialisés. Ils plaident en conclusion pour que la France contribue à l'apaisement. Mais un tiers de siècle après une indépendance abandon ne risque-t-on pas un enlisement dans un nouveau guêpier ?
Calmann-Levy, 360 pages, 120 F.

J.-P. A.

Pages réalisées par Jean-Paul Angelelli, Pierre Bonnefont, Anne Brassié, Guy Chambarlac, Bruno Chossat, Jean-Jacques Mourreau, Paul Sérant, Macha Manski, Roberto de Moraes, Éric Vatré, Frédéric Valloire, Charles Vaugeois, Dominique Venner.

La disparition d'un maître

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

Le professeur Julien Freund est décédé le 10 septembre dernier, dans sa soixante-douzième année. Les maigres entrefilets qui ont annoncé cette triste nouvelle dans la presse française sont sans rapport avec l'œuvre majeure laissée par l'éminent sociologue et le chagrin que sa disparition cause à ceux qui ont eu le privilège de sa chaleureuse amitié.

Nous avons perdu un grand maître au plein sens du terme. Décripteur de Max Weber, de Vilfredo Pareto et de Carl Schmitt qu'il a largement contribué à faire connaître au public français, l'auteur de *L'Essence du politique* était le contraire d'un intellectuel froid. Né à Henridorff, dans un petit village aux confins de la Lorraine et de l'Alsace, il possédait un caractère entier comme la Zorn coléreuse qui coule dans nos communs parages. Son intérêt pour la polémologie n'était pas seulement spéculation de l'esprit, mais aussi question de tempérament. Né dans un milieu modeste, bachelier à 15 ans, instituteur à 17, l'homme carré qui, très jeune, s'était engagé dans la Résistance (il fut arrêté à deux reprises et co-accusé du procès « Combat » avec Emmanuel Mounier) et avait ensuite rencontré la déception des engagements politiques, savait l'inhérence au vivant du conflit. Grand connaisseur et analyste de la pensée sorélienne, il tenait à souligner l'ambivalence de la violence (*Utopie et Violence*, *Sociologie du conflit*). Esprit libre, il cultivait ses idées et ses amitiés avec indépendance, ne craignait et ne refusait aucune confrontation, dispositions qui lui valurent inimitiés et jugements réprobateurs de la part de la classe intellectuelle parisienne, mais une large renommée dans toute l'Europe et au-delà.

Philosophe de la réalité

Questionné sur sa solitude, il répondait : « *Kant vivait à Königsberg et non à Berlin.* » C'était plus qu'une boutade, car Julien Freund avait fait le choix de vivre dans le val de Villé, au pied des Vosges bleutées. Volonté de distance à l'égard du parisianisme et de l'intellectualisme. Souci de son œuvre de théoricien. Il estimait que l'agitation dérisoire d'une grande ville ne permet pas de penser et, pour rien au monde il n'aurait quitté cette Alsace particulière, assez différente des riches villages de la plaine. De ce pays rude accroché au flanc de la montagne, il aimait les arbres, les forêts et les hommes. À l'instar de Machiavel, pour lequel il nourrissait comme une affection, il prenait plaisir à s'entretenir des choses du monde avec les petites gens de Villé, notait et commentait leurs réactions. Philosophe de la réalité, c'est de la vie même qu'il tirait la substance de sa réflexion.

D'humeur heureuse et bon vivant, il sacrifiait volontiers à la bonne chère et au bon vin. Il avait d'ailleurs pris le temps de rédiger un éloge de la choucroute. L'Alsace des confluences était la patrie de cet Européen qui, à propos de Sorel, m'avait appris les attaches alsaciennes de Jean Varlot. Comme les sages d'autrefois, Julien Freund manifestait une curiosité très vive, et vaste était le champ de ses investigations : la philosophie, la politique, la stratégie, l'économie, l'histoire, la religion et l'art. Dans le jardin secret du théoricien de l'Ennemi, figurait aussi la mystique rhénane et la métaphysique, comme nous l'ont appris ses entretiens avec Charles Blanchet (*L'Aventure du politique*).

Attentif aux activités humaines, il disait l'importance de l'histoire. Le destin de l'Europe (*La Renaissance*, *La Décadence*) et le sort du monde ne lui étaient pas indifférents. Lors de nos derniers entretiens, il s'interrogeait sur les conséquences que ne manquerait pas d'avoir ici même, « l'onde de choc » des bouleversements survenus dans l'Est européen. Le penseur de la décadence s'inquiétait du dérèglement des esprits, de la perte de sens, du désarroi, de la détresse du politique et de la toute-puissance reconnue à l'argent. Il notait les progrès de l'économisme envahissant. La parution de son *Essence de l'économie*, paru


MONIER

Le professeur Julien Freund. Un esprit allègre, lucide et ironique.

au début de l'année aux Presses universitaires de Strasbourg, nous livrera ses précieuses analyses à cet égard.

Julien Freund disposait d'une prodigieuse capacité d'analyse qui lui permettait de démêler avec minutie l'enchevêtrement des causes et des effets. Il livrait des constats d'une clarté limpide. Extraordinaire était son talent de pédagogue. À l'écouter, on se sentait devenir allègrement intelligent. Nos affinités venaient d'une commune appartenance à l'Alsace. Lors de ce qui allait être notre dernière conversation, il avait longuement évoqué René Kuder, son beau-père, un peintre injustement oublié dont l'œuvre robuste dit l'énergie des hommes de notre terre alsacienne. Nous avions évoqué les étroites relations de jadis entre les artistes alsaciens et Munich, et le singulier destin de quelques-uns d'entre eux. Jamais, il ne faisait montre d'amertume ou de désespérance. Sa voix qu'il avait forte, comme son grand rire inoubliable, disaient une généreuse force de vivre. Ce grand lucide était d'un pessimisme joyeux et ardent. Je crois bien qu'il guettait secrètement les signes d'un renouveau ou d'une renaissance.

JEAN-JACQUES MOURREAU

Julien Freund avait écrit un article sur Georges Sorel dans le numéro 6 d'*Enquête sur l'histoire* (L'Âge d'or de la droite).

JULIEN FREUND

Né en 1921 à Henridorff (Moselle). Décédé le 10 septembre 1993. Étudiant de l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand après 1940.

Dès janvier 1941, participe à la Résistance, membre du mouvement « Libération ».

En janvier 1942, il fait partie des Groupes francs de « Combat ». Emprisonné en juin 1942 à Clermont-Ferrand puis à Lyon où il est l'un des accusés du procès « Combat ». Ensuite, la prison centrale d'Eysses et la forteresse de Sisteron. Évasion en juin 1944 et maquis FTP jusqu'à la Libération.

1945-1946 : responsable départemental du Mouvement de libération nationale de la Moselle.

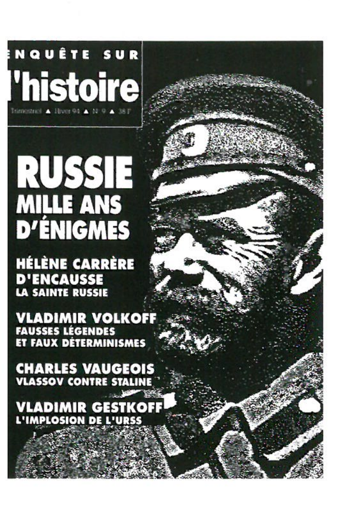
Juin 1946 : il postule un poste d'enseignement de philosophie.

1949 : agrégation de philosophie. Professeur de philosophie au lycée de Metz.

1953 : professeur de première supérieure à Strasbourg.

1965 : soutenance de thèse sur « l'Essence du politique » à la Sorbonne. Élu professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Il y devint le principal fondateur de la faculté des sciences sociales, de l'Institut de polémologie et du centre de recherche en sociologie régionale.

Il a publié *L'Essence du politique*, Sirey, 1965 ; *Sociologie de Max Weber*, PUF, 1966 ; *Qu'est-ce que la politique ?*, Éd. du Seuil, 1967 (Rééditions ultérieures) ; *Le Nouvel Âge, éléments pour la théorie de la démocratie et de la paix*, Rivière Marcel, 1970 ; *Le Droit aujourd'hui*, PUF, 1972 ; *Les Théories des sciences humaines*, PUF, 1973 ; *Pareto*, Seghers, 1974 ; *Utopie et Violence*, Rivière Marcel, 1978 ; *La Fin de la Renaissance*, PUF, 1980 ; *Sociologie du conflit*, PUF, 1983 ; *La Décadence*, Sirey, 1984 ; *Racisme et antiracisme*, Méridiens, 1986 ; *Politique et Impolitique*, Sirey, 1987 ; *Philosophie et Sociologie*, Academia, 1987 ; *Philosophie philosophique*, La Découverte, 1990 ; *Études sur Max Weber*, Droz, Genève, 1990 ; *Essais de sociologie économique et politique*, Bruxelles, Éditions de la Faculté catholique Saint-Louis, 1990 ; *L'Aventure du politique, entretiens avec Charles Blanchet*, Critérion, 1991 ; *L'Essence de l'économique*, Presses universitaires de Strasbourg, 1994 ; *La Guerre dans les sociétés modernes* dans le tome III de l'*Histoire des mœurs* (Encyclopédie de la Pléiade chez Gallimard).



Vos réactions au n° 9 sur « La Russie, mille ans d'énigmes »

Anne de Kiev

Je vous écris au sujet du court article intitulé « Anne de Kiev, Reine de France » de M. Alain Sanders et paru dans le n° 9 de votre revue. Dans cet article, j'ai relevé ce qui peut être considérée comme une inexactitude. En effet, il est écrit que le mariage d'Anne de Kiev et du roi Henri Ier « aura lieu à Senlis » (en mai 1051).

D'après des sources historiques reconnues (1, 2), le mariage d'Anne de Kiev et du roi Henri Ier eut lieu en la cathédrale de Reims, le 19 mai 1051, précédant en ce même lieu la cérémonie du sacre d'Anne de Kiev (par l'onction d'huile sainte) conduite par l'Archevêque Guy de Chatillons.

Dr. W Bogomoletz
Président de l'Association
Anne de Kiev
(Champagne Ardennes)

Références :

1. Roger Hallu, Anne de Kiev Reine de France, *Éditions Universitatis catholicae Ucrainorum S. Clementis papae, Rome, 1973.*

2. Robert-Henri Bautier, Anne de Kiev, Reine de France et la Politique Royale au XI*e siècle, Revue d'Études Slaves, Paris, LVII/4, 1985.*

L'Ukraine et la Russie

J'ai lu avec grande attention, le n° 9 de votre revue consacré à la Russie. Beaucoup de sujets ont fait ma joie, d'autres, ma peine.

La joie, parce que pour la première fois, vos auteurs ont décrit le vrai caractère des Moscovites, avec leur envie de subjuguer leurs voisins, avec une fausse idée, dite « messianique », – bien expliquée par M. Vladimir Gestkoff.

M. Vladimir Volkoff se trompe en nommant l'État kiévien « Russie kiévienne », *comme d'ailleurs tous vos auteurs-historiens, sur ce sujet. Ne savent-ils pas que la première notice sur la Principauté moscovite, fondée par les peuplades finoougriennes, et non slaves, date de 1147 ? Qu'il n'y a pas encore eu de* « millénaire de la Russie », *que l'on a – à tort – célébré en 1988 ! Cette date appartient à l'État kiévien, dont le grand prince Volodymyr le Saint a baptisé les Kiéviens et non les peuples du Nord, qui se sont farouchement opposés au christianisme.*

D'ailleurs, la capitale de l'Ukraine, Kyïw, n'a jamais été « la mère de toutes les villes russes ». *Le nom « Russie » fut « emprunté » par Pierre Ier pour la Principauté Moscovite, seulement au XVIIIe siècle (1715), après la défaite de Charles XII et le Hetman Mazepa à Poltava. Les lettres de Français, tel que Voltaire, mentionnent toujours la destination de « Moscovie », et non de « Russie » !*

M. Boris Boldyrev dans son article « Les idées nationales en Russie », écrit exactement : « ...la société "Racines" [Rodina]... [fait] le pèlerinage dans les cités de l'ancienne Russie, Zagorsk, Souzdal et Vladimir... *». Comme nous voyons, il ne mentionne pas Kyïw comme « ancienne Russie ». Mais il est, hélas, une exception ! (p. 64).*

Vous avez eu la gentillesse de mentionner, dans l'article d'Alain Sanders (p. 13), mon livre sur Anna de Kyïw, reine de France. J'attire également votre attention sur deux œuvres récentes de mes collègues consacrées à l'histoire de l'Ukraine :

– Wolodymyr Kosyk, L'Ukraine et les Ukrainiens, *1993. Publications de l'Est européen, BP 51 – 75261 Paris cédex 06.*

– Arkady Joukovsky, Histoire de l'Ukraine, *1993. Éditions du Dauphin.*

Olha Witochynska
Professeur à l'Université ukrainienne libre de Munich, auteur de *La Reine oubliée* (Anne de Kiev), Éditions de l'Université ukrainienne libre, Paris-Munich, 1990.

Wrangel

Ayant récemment eu l'occasion de prendre connaissance du n° 9 de votre revue, je tiens à vous exprimer mon contentement d'historien de la Russie et ma reconnaissance de Français d'origine russe (blanche).

J'ai été particulièrement sensible à votre article consacré au général Wrangel. Étant moi-même l'auteur du seul livre (à ma connaissance) consacré à l'œuvre politique de ce grand homme, j'ai été ravi de retrouver sous votre plume des appréciations que je partage entièrement.

Nicolas Ross

Ethnies russes

Dans votre numéro sur la Russie, p. 69, il est écrit que, d'un point de vue ethnique, les Ukrainiens, les Russes et les Petits Russes appartiennent au même groupe.

Monsieur Volkoff voulait certainement parler des Ukrainiens, des Russes et des Biélorussiens (Ukrainiens et Petits Russes étant deux termes pour désigner les habitants de l'Ukraine).

En p. 69 également, pourquoi faire une distinction entre la Russie de Pierre le Grand, qui est un Romanov, et la Russie des Romanov ?

Michel Malinko

Histoires de « bistro »

Votre dernier numéro sur la Russie m'a paru remarquable à tous égards.

Mais je voudrais attirer votre attention sur un point de détail qui me paraît éminemment contestable dans l'article de Macha Manski p. 71.

L'étymologie de bistro *: débit de boisson à partir du russe* bistro : vite *qui se promène dans bien des ouvrages depuis pas mal de temps me paraît relever de ces étymologies fantaisistes, comme* parlement *: endroit où l'on parle et l'on ment (pas mal vu, au fond) ou* pantalon *: ce qui pend sur les talons.*

Le contact avec le russe a été vraiment trop bref dans le temps et dans l'espace en 1814 pour qu'un mot ait pu passer en français, d'autant plus que les cosaques, considérés alors par les Parisiens comme des descendants des Huns, n'exerçaient aucun prestige culturel.

D'après le linguiste W. von Wartburg, bistro *: débit de boisson doit plutôt se rattacher au dialectal (poitevin)* bistrand *: jeune garçon, jeune berger dont un bon nombre servait comme employés dans les cafés de la capitale à cette époque ; phénomène un peu analogue au* bougnat *désignant les Auvergnats marchands de charbon.*

Jean-Claude Rivière

L'étymologie de *bistro* est en effet discutée. Certains dictionnaires invoquent aussi *bistrouille* ou *bistringue*. En russe, le mot *vite* se prononce bien « bistro » et ce n'est pas le prestige culturel qui explique nécessairement le passage d'un mot d'une langue à une autre. En l'absence de documents irréfutables, toutes les hypothèses sont plausibles.